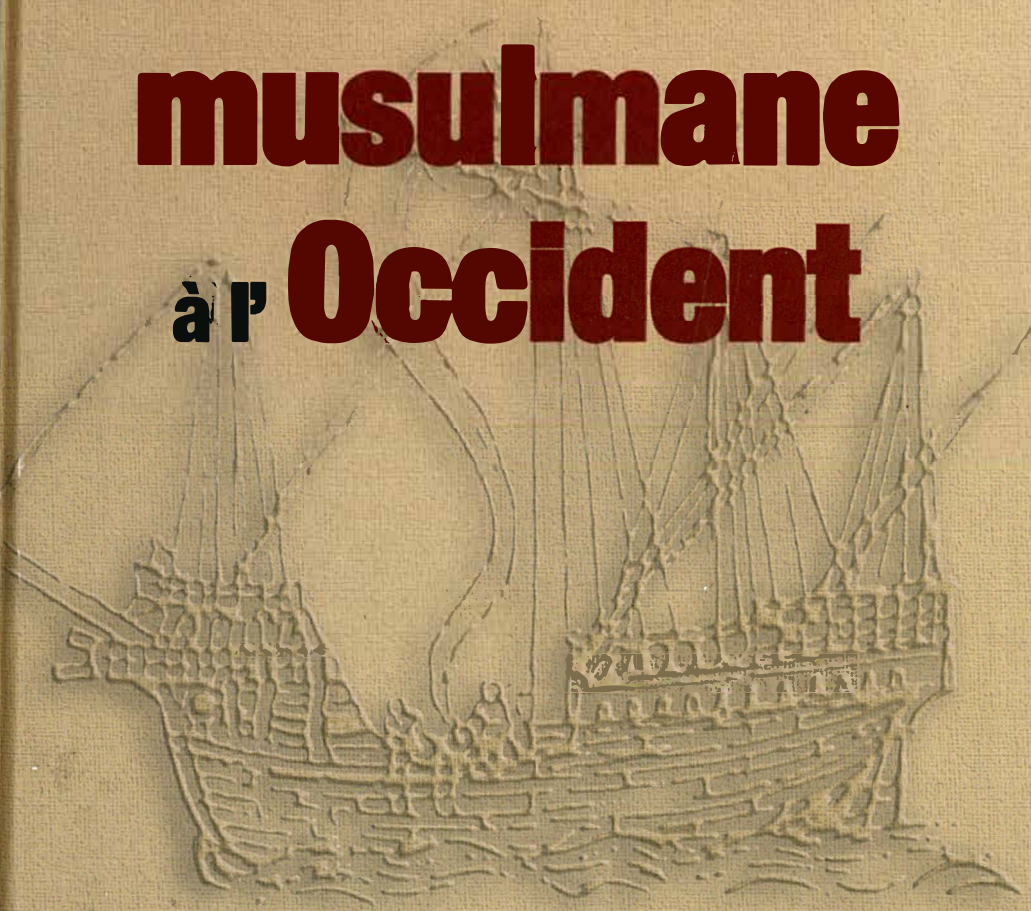
ABOÛ AL-HASAN ‘ALÎ NADWÎ

Apports de la Civilisation musulmane à l’Occident



Editions Al Qalam

بسم الله الرحمن الرحيم

Apports
de la Civilisation musulmane
à l'Occident

ISBN 10 : 2-909469-02-6
ISBN 13 : 978-2-909469-02-7
© 1992 Al Qalam sous le titre *L'autre face du monde sans la décadence des musulmans*
© 2007 EDITIONS AL QALAM
220 rue Saint Jacques 75005 PARIS
Tél : 01 43 29 40 22 - Fax : 01 43 29 66 29
e-mail : alqalameditions@free.fr

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de l'éditeur, ou de leurs ayants droit ou ayant cause est illicite» (alinéa 1er de l'article-40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

ABOÛ AL-HASAN 'ALÎ NADWÎ

مذاخسر العالم بانحطاط المسلمين

Apports de la Civilisation musulmane à l'Occident

Editions Al Qalam

Note de l'éditeur

Le titre original arabe signifie littéralement : « *Ce que le monde a perdu avec la décadence des musulmans* ». Nous avons choisi de le traduire par « *Les apports de la civilisation musulmane à l'Occident* » pour appuyer sur l'importance de la civilisation musulmane dans le développement économique et social du monde actuel, et son rôle unique et primordial dans l'évolution de l'humanité.

Avant-propos

Ce livre fut le premier d'Aboû al-Hasan 'Alî al-Hasanî al-Hindî an-Nadwî (1333-1999). Ecrit en 1945, et édité pour la première fois en 1950, il fut réédité une dizaine de fois et traduit dans plusieurs langues.

Son auteur était d'une grande renommée dans le monde musulman, travaillait pour la « renaissance de l'Islam » et animait de nombreuses conférences pour la communauté musulmane de l'Inde.

Son esprit critique et son analyse précise des grands événements de l'Histoire, l'ont amené à définir le rôle fondamental que l'Islam a eu dans l'évolution du monde et sa transformation.

Il fut membre fondateur de la Ligue Islamique Mondiale, membre de l'Organisation de la Conférence Islamique et de bien d'autres organisations et conseils.

Il fut également président de l'Academy of Islamic Research and Publications.

Préface

A ce jour, le besoin le plus pressant c'est d'aider le musulman à avoir confiance en lui et en son passé afin qu'il puisse envisager l'avenir avec espoir, courage et détermination. Sa foi en la religion pour laquelle il se proclame, et dont il ne comprend pas toujours le génie, demande à être ravivée et revigorée. Ses liens avec l'Islam ont principalement été acquis par héritage. Il est musulman parce qu'il est né dans une famille musulmane. Il n'a que très rarement essayé de comprendre vraiment sa religion.

De tous les livres, anciens et récents, que j'ai lus sur l'essence de l'Islam, un livre nouvellement publié, *Madhâ khasirâ al-'âlamou bi-nhitâti al-mouslimîn* de Aboû al-Hasan 'Alî Nadwî, mérite une mention spéciale.

L'enseignement de l'Islam est essentiellement un enseignement de guidée et de bien-être mondial. Une de ses caractéristiques les plus importantes est qu'il enseigne au musulman comment avoir confiance en lui sans la moindre teinte de vanité ou d'égoïsme ; il lui insuffle la ferveur de la foi et de la croyance sans aucune illusion ; et, l'écartant de toute autre dépendance d'autrui, Il lui inculque une confiance totale en Dieu et ce avec une foi inébranlable. Cette foi ordonne au musulman de prendre la responsabilité de l'humanité entière et lui enjoint la tutelle de la race humaine. C'est le devoir sacré des musulmans

de montrer le droit chemin à ceux qui se sont égarés, ceci avec l'aide et la bénédiction divine, afin de conduire les hommes de l'obscurité à la lumière :

> « *Et c'est ainsi que Nous avons fait de vous une communauté de juste milieu, afin que vous soyez témoins contre les gens, et le Messager, témoin contre vous.* » (Coran, 2:143).

Le livre que nous passons en revue réussit à stimuler chez ses lecteurs la prise de conscience de cette responsabilité et à montrer sa validité. Toutefois, tant dans le style que dans la manière dont il est traité, le livre ne se prête pas qu'à des sentiments ; il n'excite pas non plus de passion dogmatiste. Les points avancés sont soutenus par une érudition poussée et par une recherche objective d'une façon telle qu'elle frappe à la fois l'esprit et le cœur. L'attention méticuleuse, le souci de vérité avec lequel les événements historiques et leurs séquences sont consignés, la façon dont les effets de l'environnement et de ses ramifications sont analysés, constituent autant de manifestations de l'esprit éclairé et impartial dont l'auteur fait preuve. Les décisions sont laissées au jugement des esprits éclairés et à une conscience sensible à la vérité. Les matières ont été discutées, disposées et combinées de façon telle qu'aucune conclusion n'est imposée au lecteur.

Dans quelle situation le monde était-il avant avènement de l'Islam et quel était l'état des choses à l'Est et à l'Ouest, au Nord et au Sud ? Quelle était l'humeur intellectuelle de l'homme, de la Chine à l'Inde ? De la Perse à Rome ? Quelles étaient la couleur et la texture de la société contemporaine ? Dans quel état les religions basées sur la sanction divine, comme le judaïsme et le christianisme, étaient-elles ? Et quel était l'état de celles qui prêchaient l'idolâtrie et l'adoration du feu comme l'hindouisme ? Ces questions posées au commencement du livre, sont traitées de façon concise mais compréhensive. L'image que le livre nous présente de cet âge est d'une grande netteté et elle esquisse ses

traits avec précision et perspicacité. En préparant cette image, l'auteur n'a, à aucun moment, laissé l'impression d'être entiché de son opinion, ou d'être sectaire. Il a cité des auteurs non-musulmans, particulièrement ceux qui ont été des opposants acharnés à l'Islam et aux réalisations de l'époque de gloire de l'Islam. La période pré-islamique était plongée dans l'ignorance. L'âme de l'homme était plongée dans les ténèbres et les grandes valeurs de la vie étaient rabaissées à un niveau dégradant. C'était une période de tyrannie et d'esclavage dans laquelle les racines mêmes de l'humanité étaient rongées d'un côté par une vie criminellement somptueuse et dissipatrice et de l'autre par le désespoir et la frustration. En plus, des nuages de scepticisme, d'agnosticisme et d'infidélité s'accumulaient, et les religions existantes étaient dans l'incapacité de les dissiper. Les religions qui se disaient être divines se décomposaient déjà. Elles avaient perdu de leur prestige, particulièrement le christianisme, et étaient dénuées de toute ferveur. Elles n'avaient aucune vitalité. Elles étaient devenues, en quelque sorte, un dépôt de rituels et de symboles qui n'avaient aucun sens et aucune raison d'être.

Après avoir décrit cet âge d'ignorance dans son aspect le plus saillant, l'auteur a ébauché les grandes lignes du rôle que l'Islam a tenu dans la reconstruction de l'humanité. Il a montré comment il pouvait sortir et comment, quand il en avait l'occasion, l'Islam libère l'esprit humain des superstitions et des banalités, comment il pouvait sortir l'homme des méfaits de l'esclavage et de la dégradation, et comment il pouvait se relever du bourbier dans lequel il s'était empêtré. L'auteur a clairement démontré comment pendant ses heures de gloire, l'Islam sauva la race humaine de la dégradation de la civilisation, du déclin et de la ruine, et libéra l'homme de la tyrannie des rois et de la domination des prêtres. L'Islam choisit de bâtir sa société sur de nouvelles fondations. Il purifia la croyance et la moralité et leur donna de nouvelles dimensions. Il accorda une importance accrue à la vie, la dota de valeurs nobles et stimula l'amour de la liberté et de la

créativité. Il a rendu la vie plus heureuse en y apportant la foi et la connaissance, la fraternité, la justice et la confiance en soi. Il a préparé et entraîner les hommes à découvrir, à travers un effort constant et un labeur prolongé, les nouveaux horizons de la vie afin qu'elle puisse se développer et fleurir en un régime juste, sain et équilibré. Par une appréciation juste des hommes et de leurs aptitudes, l'Islam a su faire un choix judicieux quant à la place que doit occuper telle ou telle personne dans la reconstruction et le développement de la vie, et a réclamé la participation de chaque individu, en fonction de sa fortune et de son potentiel.

Tout cela se passait alors que l'Islam avait son mot à dire dans le contrôle des affaires du monde et avait une occasion en or de façonner la vie selon son propre génie.

Etant donné que l'Islam est par excellence une foi qui inspire le commandement, il peut diriger la caravane de la vie et il ne peut pas être un suiveur.

Puis vint une période où l'Islam perdit son rôle de meneur, dû principalement à l'incapacité des musulmans à soutenir et à accomplir efficacement la grande tâche de tutelle de l'humanité que l'Islam leur a confiée et qui leur était attribuée à chaque tournant de la vie.

L'auteur décrit succinctement les raisons du déclin matériel et spirituel des musulmans et il démontre le mal que les musulmans ont dû subir en déviant des principes de leur foi et en s'éloignant des responsabilités qu'elle entraînait... En décrivant ce qu'advint le monde quand il fut privé de ce noble commandement et quand il revint à son état originel, l'auteur a fait ressortir en des termes très catégoriques la terrible dépravation vers laquelle le monde se dirige de nos jours. Malheureusement cette dépravation se situe à un moment où la connaissance a ouvert de nouveaux horizons et de nouvelles perspectives et où l'homme a fait un bond considérable sur le plan matériel. En démontrant cette dépravation, l'auteur ne s'est nullement livré à des rhétoriques enflammées ou à une approche sensationnelle, mais a employé une approche cri-

tique et objective des événements qui se sont déroulés. Il a présenté les faits d'une façon dénuée de toute exagération et s'est gardé de présenter un ouvrage « raffiné ».

L'analyse historique de l'auteur contraint tout un chacun à penser fermement qu'il est grand temps que le commandement présent soit changé et que l'humanité soit ramenée à la vraie école de commandement qui vise à tourner l'homme de l'obscurité vers la lumière, de l'ignorance vers la connaissance et la sagesse. Le lecteur réalise très vite l'importance d'un tel commandement dans le monde contemporain et combien l'humanité a souffert en le perdant. Cette perte afflige non seulement les musulmans mais aussi le monde entier. C'est une porte qui renferme le passé, le présent proche et le futur, aussi bien immédiat que lointain. Si en lisant ce livre, le musulman éprouve de la honte et de la contrition pour sa négligence et son insouciance cruelles, il prend en même temps conscience des capacités immenses qui lui ont été conférées et commence à sentir un besoin urgent de reprendre le commandement mondial qu'il perdit à cause de sa propre négligence.

Un aspect louable du livre, c'est que l'auteur, chaque fois qu'il fait mention de la dépravation générale de l'humanité (dépravation résultant du fait que le musulman a perdu son rôle de meneur), qualifie cela d'ignorance. Cette approche démontre clairement ce qu'est, aux yeux de l'auteur, la différence entre la morale de l'Islam et la morale du Matérialisme qui prévalait avant l'avènement de l'Islam et qui prévaut dans le monde actuel depuis le moment où l'Islam a perdu son rôle de meneur mondial. Le fait est que l'ignorance, le manque de sagesse, demeurent statiques quelle que soit la période de l'Histoire. L'ignorance n'est pas l'apanage d'un moment précis de l'Histoire. C'est une attitude typique de l'esprit qui s'étale au grand jour quand les modes de conduite autorisés par Dieu font place à ceux inspirés par des appétits bassement corrompus. Le monde est en train de supporter aujourd'hui cette ignorance tout comme il l'a fait

durant des périodes précédentes de l'Histoire. Dans le dernier chapitre du livre, l'auteur écrit :

« Le monde musulman prône la croyance en Dieu, en son Prophète et en le commandement divin. La conséquence d'une telle foi serait l'émergence de l'homme de l'obscurité à la lumière, du culte des êtres humains au culte de Dieu, de l'étroitesse de ce monde à l'étendue de l'univers, de la tyrannie et de l'injustice à la justice, l'égalité et la fraternité de l'Islam. Aujourd'hui, l'importance majeure d'un tel message est évidente, car il est bien plus facile de l'apprécier en cette période où l'ignorance est étalée et où ses maux sont dévoilés. Le monde en a assez.

C'est donc, précisément, le temps où le monde pourrait se détourner du commandement présent pour adopter éventuellement le commandement qu'offre l'Islam, à condition que le monde musulman se secoue et choisisse avec conviction et sincérité, détermination et courage, le message de l'Islam et qu'il croie fermement que seul l'Islam peut sauver l'humanité de la dégradation et de la ruine. »

Un autre aspect distinctif du livre est que l'auteur y montre une profonde et juste compréhension de l'essence de l'Islam et des principes essentiels le régissant.

Pour ces raisons, le livre est non seulement un délicieux exemple de recherche sociale et religieuse, mais il montre aussi la façon dont l'Histoire peut être consignée et interprétée à partir du point de vue musulman. les érudits occidentaux ont écrit l'Histoire du monde de leur propre point de vue occidental. Naturellement ils ne pouvaient échapper au conditionnement de leur éducation, de leur philosophie et de leurs préjugés nationaux et religieux. L'Histoire, telle qu'elle a été écrite par eux, contient de nombreuses aberrations tout simplement parce qu'ils ont oublié ou sous-estimé, consciemment ou inconsciemment, certaines valeurs importantes de la vie. A moins que ces valeurs soient comprises et appréciées à leur juste mesure, l'Histoire de

l'homme ne peut être consignée, les faits ne peuvent être interprétés et aucune conclusion ne peut être arrêtée.

En plus, à cause des préjugés nationaux et religieux, les érudits européens sont enclins à considérer l'Europe comme le centre du monde et n'accordent que très peu d'attention à des mouvements historiques importants et à leurs répercussions, tout simplement parce qu'ils ne proviennent pas de l'Europe. S'ils leur arrivent de les mentionner, ils s'efforcent de minimiser leur influence et leur importance.

Pendant assez longtemps, nous autres, Orientaux, avons malheureusement été accoutumés à emprunter à l'Occident non seulement ses produits mais également les techniques d'enregistrement de l'Histoire utilisées par les érudits occidentaux avec toutes ses imperfections et ses insuffisances. Ceci, en dépit du fait qu'il a maintenant été prouvé que leur méthode d'approche et leur traitement sont généralement inadéquats et ne correspondent pas à la véracité historique. Le fait même qu'ils appréhendent la vie d'un point de vue spécifique les entraîne souvent à tirer de fausses conclusions. Quand les prémisses sont elles-mêmes mal établies, les conclusions ne peuvent qu'être mauvaises. Le livre a pris tout cela en considération et a accordé une attention toute particulière aux mouvements et aux valeurs qui ont conditionné et influencé l'homme et sa vie. Rien de ce qui pourrait l'affecter n'a été omis.

Le lecteur, par exemple, ne s'attendrait presque pas qu'un auteur concerné par le sort de l'Islam, qui est un croyant qui croit implicitement en la force spirituelle et en la vigueur de l'Islam et dont le cœur éprouve un pressant besoin de charger une fois de plus l'Islam du commandement du monde s'attarderait sur la genèse de ce commandement, sur son potentiel industriel et matériel, et discuterait longuement de l'éducation moderne et de l'auto-suffisance économique et industrielle. Mais cela, l'auteur le fait avec une rare perspicacité, c'est un grand plaisir de dire qu'il ne laisse pas ces aspects non-conclus.

Le livre présente une analyse systématique de tous les facteurs qui ont influencé et conditionné la vie. Il a passé en revue l'Histoire avec cette idée en tête et a offert au monde musulman des suggestions équilibrées et dénuées de toute extravagance et de toute polémique. C'est un excellent exemple de la façon dont l'Histoire est consignée. Il montre comment un musulman peut prendre sa plume pour graver des événements historiques et discuter leurs séquences sans emprunter des historiens européens et sans copier leur style, qui manque souvent d'équilibre, de véracité historique, d'érudition et de recherche adéquates.

Je considère que c'est un très grand bonheur d'avoir eu l'occasion d'enregistrer mes impressions sur le livre et d'avoir pu le lire en langue arabe. L'auteur l'avait écrit en langue arabe, le livre est maintenant réédité en seconde fois en Egypte.

Sayyid Qoutb

PREMIÈRE PARTIE

AVANT L'AVÈNEMENT DU PROPHÈTE MOHAMMAD (ﷺ)

Chapitre 1

L'Humanité à l'agonie

Sixième siècle ap. J.C.— Le sixième siècle de l'ère chrétienne est généralement reconnu comme la période la plus sombre de l'Histoire de notre race. L'humanité avait atteint le bord du gouffre vers lequel elle s'acheminait tragiquement depuis des siècles et il semblait qu'il n'y avait aucune puissance qui puisse la sauver de la destruction totale.

Dans sa triste progression de l'oubli de Dieu à l'abnégation, l'homme avait perdu toutes ses attaches. Il était devenu indifférent à l'égard de sa destinée. Les enseignements des prophètes avaient été oubliés ; les lampes qu'ils avaient allumées s'étaient éteintes dans la tempête de l'anarchie morale, où la lumière qu'elles répandaient était devenue si faible qu'elle pouvait seulement illuminer le cœur d'une poignée d'hommes, dont la plupart s'étaient résignés dans la passivité. Ayant été vaincus dans la bataille entre le spiritualisme et le matérialisme, ils s'étaient enfermés dans des monastères où ils étaient alors réduits à l'état de sauvages. Ceux qui, malgré tout, étaient restés dans le tourbillon de la vie s'étaient alignés sur les classes dirigeantes. Ils les aidaient à satisfaire leur désirs sensuels, à maintenir des systèmes politiques et économiques injustes et à recueillir des bénéfices douteux sur les biens du peuple.

Les Romains et les Perses, qui jouissaient du monopole du

commandement respectivement en Occident et en Orient, avaient sombré dans un état de complète dépravation morale. Ils se vautraient dans les vices invétérés de leur civilisation corrompue et décadente. Leur Empire était devenu un entrepôt de confusion et de malices. Les classes gouvernantes, enivrées par leur pouvoir, s'adonnaient à la plus vile débauche. Les classes bourgeoises, fidèles à leurs habitudes, s'enorgueillaient de copier les manières des riches. Quant au petit peuple, il vivait dans la plus abjecte des pauvretés. Ils se remplissaient tant bien que mal le ventre, un peu à la manière de citoyens de seconde classe, et se tuaient au travail afin que d'autres puissent vivre dans le luxe et la somptuosité. Assez souvent, ils cherchaient refuge dans les narcotiques dans de vils divertissements, ou s'adonnaient à des plaisirs charnels à chaque fois que leur existence malheureuse leur accordait un moment de répit.

Torpeur spirituelle. — Les grandes religions devenaient de simples jouets entre les mains ecclésiastiques avilies qui les pervertissaient et les défiguraient selon leur bon vouloir, à tel point que s'il était possible que leurs fondateurs reviennent à la vie physique, ceux-ci ne les auraient pas reconnues.

Le résultat de la corruption morale des grands centres de civilisation et du désordre général fut, qu'à travers le monde, les gens s'empêtrèrent dans leurs problèmes personnels. Ils n'avaient aucun message à livrer au monde. Le monde était devenu creux ; ses ressorts étaient cassés. Il ne possédait ni la lumière du guide religieux pour leur conduite personnelle, ni aucun principe rationnel pouvant leur permettre de diriger un pays.

Le christianisme. — Le christianisme n'avait jamais possédé le code élaboré pouvant fournir le cadre d'une civilisation ou la base d'une constitution politique. Se composant principalement d'une simple ébauche d'enseignements du Christ, il ne fit que refléter très vaguement le monothéisme. Mais il adopta cette

distinction jusqu'à ce qu'il succombe à l'influence funeste de Saint Paul.

Bientôt après, la flamme vacillante de la Vérité Divine s'éteignit. Saint Paul avait introduit dans le christianisme les vieux rites et traditions païennes. Plus tard, durant le règne de Constantin, les racines mêmes de la foi chrétienne furent détruites.

Ainsi, au quatrième siècle, le christianisme était devenu un curieux mélange de mythologie grecque, d'idolâtrie romaine, de néo-pharaonisme égyptien et de monothéisme dans lequel les bons enseignements du Christ s'étaient perdus comme une goutte d'eau dans l'océan. Il était réduit à un beau gâchis de doctrines sans aucun sens et de rituels stériles qui ne pouvaient ni élever l'âme, ni illuminer l'intelligence, ni encore les émotions. Au lieu d'ouvrir de nouveaux chemins au déploiement d'énergies culturelles, cette grande religion était devenue une obstruction au progrès humain. Des siècles de désintégration morbide avaient rejeté la foi de Jésus aux genoux du Paganisme. Sale[1], qui traduisit le Coran en anglais, dit à propos du christianisme du sixième siècle :

> « L'adoration de saints et d'images, en particulier, était arrivée à un point si scandaleusement culminant qu'il dépassa tout ce qui était présentement pratiqué par les catholiques romains. »

Lutte religieuse au sein de l'Empire romain. — Les divisions doctrinales avaient réduit la chrétienté à un chaudron bouillant de sectes rivales. Les maisons, les écoles et les églises avaient été transformées en champs de guerre. La principale dispute concernait la combinaison de la nature divine et de la nature humaine de Jésus. Les chrétiens Melkites de la Syrie soutenaient

1. *Sale's Translation*, p. 62, 1896.

qu'il était divin et humain, alors que les Monophysites d'Egypte pensaient dur comme fer qu'il était vraiment divin, la partie humaine de sa nature ayant été diluée dans la partie divine comme une goutte de vinaigre perd son identité dans l'océan. Le premier point de vue était, d'une certaine façon, le point de vue officiel de l'Empire, et les dirigeants byzantins faisaient tout leur possible pour l'établir comme la profession de foi de l'Empire Oriental. Dans ce processus, ils perpétrèrent des atrocités brutales à l'encontre de leurs opposants, mais les différents n'étaient pas résolus. Les deux côtés s'accusaient mutuellement et ouvertement d'être des apostats et des renégats, comme s'ils appartenaient à deux religions différentes. Des cruautés et des persécutions sauvages eurent lieu pendant les dix années de la vice-royauté de Cyrus en Egypte (631-41 ap. J.C.)

Mécontentement social et chaos économique. — La rupture sociale avait atteint son sommet dans l'Empire romain. Les taxes s'étaient multipliées de façon draconienne malgré le fait que les gens grognaient déjà sous le poids d'innombrables souffrances. En plus de taxes, ils souffraient des confiscations et des monopoles. Par conséquent, de nombreux soulèvements et rébellions eurent lieu. Les troubles de 532 Ap. J.C., par exemple, causèrent 30 000 morts pour la seule capitale.

Les gens s'adonnaient si désespérément à l'extravagance et à la prodigalité qu'il leur était impossible de pratiquer l'austérité, même si les circonstances en avaient bien besoin. Il n'y avait qu'une seule passion dominante : amasser les richesses par tous les moyens possibles, et ensuite les gaspiller en luxes et en débauches.

Les perspectives sociales étaient extrêmement sombres. Les fondations mêmes de la civilisation faisaient face à la ruine et au déclin. Le célibat était préféré à la vie conjugale, de sorte que les gens pouvaient s'adonner à loisir à des débauches. Sale prétend que la justice était publiquement achetée et que la corruption était

encouragée même par l'état. Gibbon[1] trouve qu'à la fin du sixième siècle, Rome avait atteint « La période la plus sombre de sa dépression » et que « L'arbre à l'ombre duquel les nations avaient reposé, était privé de ses feuilles et de ses branches, et que le tronc desséché était abandonné ».

De même l'Histoire du Monde des Historiens dit :

> « Que l'Empire byzantin ait néanmoins souffert atrocement du déclin général occasionné par la sur-taxation, le commerce déclinant, l'agriculture négligée et la baisse de population, est certifié par les magnifiques ruines des cités qui étaient déjà tombées en désuétude, et qui n'avaient jamais pu recouvrir leur ancienne prospérité. »[2]

Le nord-ouest de l'Europe. — Les nations du nord-ouest de l'Europe n'avaient pas encore vu l'aube de la civilisation. Elles étaient plongées dans l'obscurité de leur état abject, minées par d'interminables tumultes sanglants. Les musulmans et l'Espagne arabe n'étaient pas encore là pour leur montrer la lumière et aucune calamité historique pouvant les secouer de leur torpeur ne les avait affectés. Ils étaient coupés du vaste courant de l'humanité et connaissaient très peu du monde présent autour d'eux. Religieusement, ces nations se situaient entre le christianisme (qui venait de naître) et l'idolâtrie (qui avait persisté de tout temps). Selon les propos de H.G. Wells[3], « il n'y avait eu de paix et d'union signée » en Europe de l'Ouest. Pour résumer :

> « Au cinquième siècle, l'Europe était demeurée submergée par une barbarie plus effroyable et horrible que celle du sauvage pri-

---

1. Edward Gippon, *The History of Decline and Fall of the Roman Empire*, V. p. 3.
2. *Historian's History of the World* V. VII p. 175.
3. H.G. Wells, *A Short History of the World.*

mitif, car elle était la carcasse de ce qu'avait été une grande civilisation. Les traits de l'empreinte de cette civilisation étaient complètement effacés. Là où son développement avait été à son plus haut niveau, par exemple, en Italie et en Gaule, tout était ruine, malpropreté et dissolution. »[1]

Les juifs. — Parmi toutes les communautés religieuses, seuls les juifs pouvaient se vanter d'être encore en possession d'une large partie de leur héritage spirituel. Ils étaient aussi les plus efficaces dans l'art d'interpréter les symboles théologiques et scripturaux. Mais ils ne pouvaient s'affirmer sur les plans religieux, culturel et politique où ils auraient pu influencer les autres. D'un autre côté, ils étaient voués à se soumettre à la domination des autres nations et à s'exposer à l'injustice, à l'oppression, au châtiment, à l'extradition, aux troubles et aux souffrances. L'asservissement politique, l'oppression et l'angoisse qui les minaient leur avaient conféré un caractère typiquement ethnique. Ils étaient notoires à travers le monde pour leur orgueil excessif à propos de leur sang et de leur race. Humbles et soumis dans leur détresse, ils étaient tyranniques et égoïstes quand ils avaient le dessus. L'hypocrisie, la déception, la traîtrise, l'égoïsme, la cruauté et l'usure étaient devenus des traits normaux de leur nature. Dans le Coran, nous trouvons des allusions répétées jusqu'où ils étaient tombés en décadence aux sixième et septième siècles.

Entre les juifs et les chrétiens. — La jalousie et la haine que les chrétiens et les juifs se portaient mutuellement et qui ne leur donnaient aucune occasion d'enterrer leur vieille querelle avaient atteint leur paroxysme vers la fin du sixième siècle. En 610 Ap.

1. Robert Briffault, *The Making of Humanity*, p. 164.

J.C., les juifs d'Antioche montèrent un piège aux chrétiens et l'empereur Phokas envoya son célèbre général Bonosus pour y mettre de l'Ordre. Celui-ci s'appliqua à sa tâche avec une telle ardeur que toute la population chrétienne fut balayée. Des milliers de chrétiens périrent sous les épées, tandis que des centaines furent noyés brûlés vifs ou jetés aux fauves.

La Perse. — La Perse était l'égale de Rome dans le gouvernement et l'administration du monde civilisé. Ses fondations morales n'avaient jamais été solides. C'était un vieux foyer de vice et de folie. Les arrangements conjugaux considérés comme étant criminels dans les autres pays n'étaient ni illégaux ni indésirables dans l'esprit des Perses. On dit que Yazdegerd II, qui régna pendant le mi-cinquième siècle Ap. J.C., épousa sa propre fille et la tua par la suite, et qu'au sixième siècle, Bahram Chobin eut des relations maritales avec sa sœur. Comme le professeur Arthur Christensen l'a fait ressortir, les Perses ne trouvaient rien de répugnant dans les unions incestueuses.[1] Hiuen Tsang, le célèbre voyageur chinois, avait déclaré que selon la loi perse, aucune relation n'était exclue de la conjugalité.[2]

En partie comme réaction à l'immoralité effrénée et en partie sous l'impulsion du prétendu conflit entre la lumière et l'obscurité qui avait été depuis très longtemps le thème principal de la philosophie perse, Mani apparut au troisième siècle et prêcha le célibat comme la panacée de tous les maux dont l'humanité souffrait, s'inspirant de l'étrange hypothèse que le mal était le résultat de l'opposition entre la lumière et l'obscurité et qu'il était nécessaire que la race humaine cesse de procréer afin que la lumière puisse triompher. Mani fut condamné à mort par Bahram en l'an

1. Arthur Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, traduction en ourdou par Mohammad Iqbâl.

2. Ibid., p. 43.

276 Ap. J.C. Il était accusé d'être « un messager du mal qui devrait être éliminé avant qu'il ne liquide l'humanité », mais ses enseignements prévalèrent pendant très longtemps et leur influence fut encore visible à l'avènement de l'Islam.

Deux cents ans après, le laisser-aller inné du tempérament perse se révolta de nouveau contre les curieux enseignements de Mani et se révéla une fois de plus sous la forme d'un mouvement, le mouvement Mazdakite. Mazdak soutenait que puisque tous les êtres humains provenaient des mêmes parents communs, ils avaient le droit de disposer des femmes et des biens de leurs prochains. Il pensait que cela allait mettre un terme aux disputes qui étaient occasionnées par deux facteurs. Shahrastani écrit :

> « Hazdak considérait les femmes comme étant des articles gratuits, et déclara que tous les hommes pouvaient disposer des femmes et des richesses, comme ils disposaient du feu, de l'eau et du fourrage, c'est-à-dire, gratuitement. »

Ce mouvement fut très bien accueilli par les jeunes, et par les sections libertines de la société, et, pour couronner le tout, l'Empereur perse Qoubad le patronna et y montra un intérêt marqué. Forts de l'appui royal, les enseignements de Mazdak se répandirent comme le feu et toute la Perse fut plongée dans l'anarchie sexuelle et la crise érotique.

D'après at-Tabarî :

> « Des personnes immodérées et aimant le plaisir sautèrent sur l'occasion et devinrent des Mazdakites ardents. Le petit peuple était également pris dans la tempête. Le mouvement était devenu si fort que n'importe qui pouvait entrer dans la maison de qui il voulait et prendre possession de sa femme et de ses biens. Les Mazdakites menacèrent Qoubad de le détrôner s'il ne souscrivait pas à leur cause. L'Empereur céda, et bien vite les choses arrivèrent à un point tel que les parents ne pouvaient pas reconnaître

leurs enfants et vice-versa. Personne n'avait aucun droit, même sur ses propres biens. »[1]

At-Tabarî ajoute plus loin :

« Avant que Qoubab n'adhère au mouvement, il était considéré comme un des bons souverains de la Perse mais quand il s'y joignit, la corruption et la lascivité firent des ravages. »

Le culte des rois. — Les Khosros de Perse prétendaient qu'ils avaient du sang divin dans leurs veines et les Perses croyaient que la Divinité se manifestait dans la nature même de leurs empereurs. Les gens se prosternaient en leur présence, louaient leur gloire et juraient qu'ils ne pouvaient faire de mal. C'était un manque de respect que de prononcer le nom de l'empereur qui avait un droit réel sur eux et que tout ce qu'il leur accordait était fait de bon cœur et provenait de son bon vouloir. Les sujets étaient là pour obéir et ils ne devaient pas s'ingérer dans quoique ce soit. Etant donné que le droit divin de souveraineté était investi seulement par la famille des Kayani, nul autre qu'un Kayani ne pouvait régner en Perse. Ce droit était automatiquement transmis de génération en génération. Nul ne pouvait oser passer outre cela. Au cas où aucun membre mâle majeur n'était disponible parmi les Kayanis, un mineur était couronné, et au cas où aucun descendant mâle n'était disponible, c'était une femme qui était couronnée. La ligne dynastique devait être préservée quelles que soient les circonstances. Ainsi, après Cherouya, son fils Ardacher, âgé de sept ans, fut proclamé empereur, et après Khrusau Parvez, son fils Farroukhzad, encore enfant, monta sur le trône. Boran, la fille de Kisra, fut également impératrice, de même que sa seconde fille, Azarmidoukht.[2] Personne ne songea à confier

1 *Târîkh at-Tabarî*, Vol. II, p. 88.

2. *Târîkh at-Tabarî*, Vol. II et *Târîkh Irân* par Makârîoûs.

l'administration de l'Empire aux généraux expérimentés, aux grands nobles ou à des personnes capables. Comme le peuple n'avait aucun mot à dire dans l'installation d'une dynastie impériale, la question de leur choix d'un souverain particulier ne s'éleva pas.

Comme les souverains, les dirigeants spirituels étaient aussi considérés comme des super-humains et bénéficiaient de pouvoirs illimités. Les divisions entre les classes sociales et les professions formaient un aspect permanent de la vie perse. Le Professeur Arthur Christensen écrit que : Il y avait un écart insurmontable entre les différentes classes sociales.[1] Le petit peuple n'avait pas le droit d'acheter les biens des classes privilégiées.[2] Un des traits prédominants du pouvoir des Sassanides était que personne ne devait aspirer à un rang autre que celui qui lui était assigné de par sa naissance.[3] Personne ne devait exercer une autre profession que celle dans laquelle il était né.[4] Les empereurs de Perse n'employaient pas les soi-disantes personnes de basse naissance dans le service d'état.[5] Les distinctions sociales étaient rigidement observées. Chacun avait une place fixe dans la société.[6]

La fierté raciale. — Les Perses croyaient fermement dans la pureté de leur sang et la supériorité de leur race. Ils se considéraient comme étant un peuple sanctifié, plus sacré et plus noble que le reste de l'humanité, et doté de capacités naturelles uniques.

Ils dédaignaient les peuples avoisinants, les insultaient et leur donnaient des surnoms ridicules.

---

1. Arthur Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 590.
2. Ibid., p. 420.
3. Ibid., p. 418.
4. Ibid., p. 418.
5. Ibid., p. 422.
6. Ibid., p. 422.

Le culte du feu et son influence dans la vie. — Le feu ne peut ni éduquer ni informer. Il ne peut, non plus, purifier le pécheur, ni instruire ceux qui l'adorent des problèmes de la vie. La religion des adorateurs du feu n'était donc qu'accumulation de certains rites et cérémonies devant être accomplis à certaines heures et en des lieux précis. Que ce soit en dehors des temples, à la maison, en des lieux publics, ou dans d'autres sphères de la vie individuelle et collective, les adorateurs du feu étaient libres d'agir selon leur bon vouloir. Il n'y avaient point d'idéaux spirituels, point d'éthique qui pouvait convenir à la vie sociale et nationale en Perse. Les adorateurs du feu ont dû avoir recours à leur propre jugement ou suivre aveuglément le chemin de la facilité, comme tous les polythéistes l'ont fait.

A cet égard les Zoroastriens de Perse n'étaient pas mieux que les païens et les non-croyants. Ils n'avaient pas de religion complète qui pouvait susciter une prise de conscience morale et qui pouvait leur fournir des idéaux pour toute la vie.

Le bouddhisme. — Le bouddhisme avait depuis très longtemps perdu son individualité et la simplicité de sa foi dû à l'assimilation des enseignements du brahmanisme et à l'adoption de ces dieux. Le brahmanisme l'avait englouti. En tout cas, les deux religions s'étaient confondues après des siècles d'animosité et de conflits, et le bouddhisme en était réduit à une foi idolâtre. Partout où les bouddhistes allaient, ils emportaient des images de Bouddha et les y plaçaient. Toute la vie religieuse et culturelle des bouddhistes était entachée d'idolâtrie. Assez curieusement l'idolâtrie fut introduite au bouddhisme alors qu'elle s'épanouissait en Inde. Le Professeur Ishwar Toba observe que :

> « Le royaume qui était établi sous le patronage du bouddhisme commença à présenter une vaste scène d'idolâtrie. L'atmosphère dans les monastères changeait et des innovations de nature hérétique furent introduites les unes après les autres. »

Dans son livre *The Discovery of India*, Jawahar Dal Nehru trouve que :

> « Le brahmanisme, aussi bien que le bouddhisme, fit de Bouddha un « avatar », un dieu. La doctrine Mahayana se répandit très rapidement, mais elle perdit en qualité et en netteté ce qu'elle gagnait en étendue. Les monastères devenaient bien vite des centres de capitaux engagés et leur discipline se relâcha. La magie et la superstition devinrent des formes d'adoration populaires. Après le premier millénaire de son existence, le bouddhisme connut une dégénération progressive. »[1]

Madame Rhys Davids décrivit l'état malsain du bouddhisme en ces termes :

> « Sous l'influence écrasante de ces imaginations languissantes, les enseignements moraux de Gautana avaient été presque oubliés. Les théories se succédèrent et chaque nouvelle hypothèse requérait en fait une autre ; le ciel était plein de suppositions, alors que les leçons plus simples et plus nobles du fondateur de la religion étaient étouffées sous la masse reluisante de subtilité métaphysiques. »

Les choses se présentant ainsi, on ne pouvait s'attendre à voir les bouddhistes d'Inde, de Chine et d'autres pays du Sud-Est de l'Asie jouer un rôle prépondérant dans la réhabilitation morale et spirituelle de l'homme ou dans la promotion de la paix et de la stabilité dans le monde. Les Chinois, en particulier s'étaient renfermés à l'extrémité, et dans le monde civilisé, avec leur patrimoine spirituel et culturel enseveli en leur sein.

---

1. Jawahar Dal Nehru, *The Discovery of India*, p. 201-202.

Les races de l'Asie centrale. — Les autres nations de l'Asie de l'est et de la région (les Moghols, les Tartares, les Japonais, etc.) vacillaient entre le bouddhisme perverti et le paganisme barbare. Elles étaient encore dans la période de transition de la civilisation ayant tout juste commencé d'émerger de l'obscurité caractérisant le sixième siècle. La plupart d'entre elles avaient encore à apprendre les rudiments d'une existence civilisée.

L'Inde. — L'époque s'ouvrant avec le sixième siècle fut de loin la plus sombre de la longue histoire pleine de vicissitudes de l'Inde. Ce que fut le berceau de grandes religions et de civilisations puissantes languissait maintenant et absorbait tous les aspects de la dégénération sociale et morale qui affectait les alentours. A cela s'ajoutèrent quelques-unes de ses propres caractéristiques, dont les plus saillantes étaient :

1. l'abondance d'objets de culte,
2. la légèreté sexuelle,
3. le castéisme et autres distinctions sociales.

Le grand nombre de dieux. — Au sixième siècle Ap. J.C, l'idolâtrie avait atteint son taux le plus bas en Inde. Les Védas ont compté 33 dieux Hindous. Pendant cette période, pas moins de 33 millions de dieux étaient adorés par les Hindous. Presque tout ce qui possédait quelque attrait ou quelque utilité avait été investi d'attributs divins. Les cailloux et les minéraux, les arbres et les plantes, les rivières et les montagnes, les animaux et même les organes de procréation étaient adorés. Ainsi, cette ancienne religion devint un amas de traditions, de croyances et de rites mythiques. Le Dr. Gustave Le Bon[1] dit :

1. Dr Gustave Le Bon, *Les Civilisations de l'Inde.*

« L'Hindou, plus que tout autre, a besoin d'objets visibles pour le culte religieux, et quoiqu'à de nombreuses reprises, les réformateurs religieux aient essayé de montrer le monothéisme dans la foi hindoue, cela fut vain ».

« Depuis l'âge védique, l'Hindou a adoré toutes sortes de choses. Tout ce qu'il ne peut comprendre ou contrôler est considéré comme divin et doit être par conséquent adoré. Tous les efforts de Drahmans et autres réformateurs hindous visant vers le monothéisme ou à la réduction du nombre de dieux ont échoué. Les Hindous les écoutaient et parfois ils allèrent même jusqu'à accepter en principe leurs enseignements, mais dans la pratique, les trois dieux se multiplièrent jusqu'à ce que les Hindous voyaient un dieu dans chaque phénomène de la nature. »[1]

La sculpture avait atteint son plus haut niveau de perfection au septième siècle Ap. J.C. les idoles étaient tellement imprégnées de la fantaisie populaire que même les religions bouddhiste et jaïniste avaient à se courber devant eux afin de se préserver. Une idée de la popularité et de la profusion des idoles durant cette époque peut être obtenue à partir du récit d'un important événement pendant le règne de Harsha et fait par Hiuen Tsang[2] qui demeura en Inde entre 630 et 644 Ap. J.C. :

« L'Empereur Harsha tint une assemblée religieuse à Kanauj. Premièrement, une grande figure (en or) de Bouddha fut placée en haut d'un pilier d'une hauteur de cinquante pieds. Puis une petite statue fut promenée en procession avec faste et éclats. Harsha, habillé comme « Sakr Devta », roi d'Assan, tint le battoir qui servait à en chasser les mouches. »

1. *Tamaddoum al-Hind*, pp. 440-441.
2. Safarnam Hiuen Tsang Naghribi Sultanat.

A propos des membres de la famille de l'Empereur et de ses courtiers, Hiuen Tsang dit :

> « Certains parmi eux étaient des fidèles de Siva, d'autres s'étaient joints au bouddhisme ; d'autres encore adoraient le soleil ; tandis que d'autres adoraient Vishnu ; tout le monde était libre de choisir le dieu ou la déesse qu'il voulait, ou de les prier tous. »[1]

La légèreté sexuelle. — Les sujets obscènes et les thèmes sexuels n'ont jamais occupé une place aussi importante dans la religion comme ils l'ont fait en Inde. On peut trouver dans les anciens livres religieux indiens des récits révoltants et impudents des méfaits sexuels des dieux et des déesses. Ceci est présenté comme une explication de certains événements mythologiques importants et de la création de certaines choses. Aucun grand effort d'imagination n'est requis pour se figurer les pratiques indécentes qui ont dû avoir lieu au nom de la religion. L'adoration du « lingum » (l'organe sexuel) de Siva prévalait à travers le pays. Gustave Le Bon[2] écrit que :

> « Les Hindous sont profondément attachés aux images et aux symboles. Leurs temples en sont remplis. Parmi ceux-là, on peut trouver le « lingum » et le « yoni » symbolisant le pouvoir génératif. Même les piliers d'Asaka sont considérés comme des images du «lingum» par les Hindous profanes. Tous les objets verticaux et canoniques sont vénérés par eux. »

Certains historiens disent qu'il y avait une secte religieuse où les femmes nues étaient adorées par les hommes et vice-versa[3].

1. Safarnam Hiuen Tsang Naghribi Sultanat.
2. *Les Civilisations de l'Inde.*
3. Dayâland Saraswatî, *Satyârata barkâch*, p. 344.

De nombreux temples avaient dégénérés en des berceaux de corruption. Leurs prêtres agissaient eux-mêmes en temps que gardiens des désirs sensuels. Les palais des rois et des nobles bouillaient de vices et d'immoralité.

Parallèlement, un mouvement de renonciation à la vie et de motivation avec une longue routine de pénitences était également courant dans le pays. Entre les deux, le tissu social de la société avait été déchiré jusqu'aux fils. Tandis qu'une petite partie de la population se soumettait à une torture inutile, la majorité s'adonnait à ses vulgaires plaisirs.

Le système castéiste. — Une autre particularité de la structure religio-sociale de l'Inde de ce temps-là était le tout-puissant système castéiste. Ses fondations avaient été posées par les Aryens pendant les dernières étapes de l'âge védique en vue de se protéger de la possibilité qu'ils soient confondus avec les races primitives du pays. Gustave Le Bon écrit :

> « Nous avons vu que vers la fin de l'âge védique, les occupations devenaient de moins en moins héréditaires, et le germe du système castéiste avait été semé. Les Aryens védiques ressentaient le besoin de maintenir la pureté de leur race en se gardant de se mélanger avec les peuples conquis, et quand ils marchèrent vers l'est et subjuguèrent de vastes populations, ce besoin se manifesta encore plus et les législateurs devaient en prendre considération. Les Aryens comprenaient très bien les problèmes d'ordre racial ; ils avaient compris que si une minorité dirigeante ne prenait pas garde, elle était bien vite assimilée et dépourvue de son identité. »[1]

Toutefois, ce fut Manu qui fournit au système castéiste un cadre social rigide. Une loi est attribuée à Manu, qui aux jours de

1. Gustave Le Bon, *Les Civilisations de l'Inde.*

la civilisation brahmanique en Inde, trois cents années avant la naissance de Jésus Christ, formula que le 'Manu Shastra' est la loi sacrée de la société hindoue. Manu divisa la population hindoue en quatre classes, en fonction de leur naissance. Ces classes étaient :

1. Les Brahmans, ou la classe des intellectuels et des prêtres,
2. Les Kshattriyas, ou la classe guerrière et dirigeante,
3. Les Vaisyas, ou la classe des commerçants et des agriculteurs,
4. Les Sudras, ou la classe la plus démunie dont l'unique préoccupation était de se mettre au service des classes supérieures.

Le Manu Shastra dit que : « Le Seigneur créa Brahman de Sa bouche, Kshattriya de Ses bras, Vaisya de Ses cuisses et Sudra de Ses pieds afin que le monde puisse prospérer. »

Il a attribué de différentes fonctions à chacun d'eux pour la préservation du monde :

Pour le Brahman il a prescrit « l'étude des Vedas[1], l'offrande aux dieux en son propre nom et au nom des autres, et l'acceptation des donations et de l'aumône. »

Pour le Kshattriya il a prescrit « qu'il doit protéger les autres, donner l'aumône, faire des offrandes, lire les Vedas et s'abstenir de la sensualité. »

Pour le Vaisya il a prescrit « l'élevage du bétail, les aumônes et les offrandes, la lecture des Vedas et le commerce et l'agriculture. »

Pour le Sudra, il a prescrit « qu'il doit se mettre au service des trois susmentionnés. »

1. Les Vedas sont leurs livres saints.

La supériorité des Brahmans. — Cette loi conférait aux Brahmans la distinction, la supériorité et la sainteté qui élevèrent leur statut au même niveau que celui des dieux. Le Manu Shastra dit que :

« Quiconque est né un Brahman est la créature la plus noble qui puisse être. Il est le monarque de toutes les créatures et c'est son devoir de défendre le Shastra.

« Tout ce qui est sur terre appartient au Brahman, parce qu'il est un être supérieur. Tout lui appartient.

« Un brahman peut acquérir par force, si nécessaire, la propriété de son esclave Sudra. Cela ne sera pas illégal, car un esclave ne peut jamais posséder ; tout ce qu'il a appartient en fait à son maître.

« Un Brahman qui se rappelle de Rig Veda est absolument sans péché, même s'il détruit les trois mondes ou prend de la nourriture appartenant à un autre.

« Aussi grand que puisse être le désir du roi –il peut même être en train de mourir de besoin– il ne doit jamais prélever de taxe sur les Brahmans, ni laisser un Brahman mourir de faim dans son royaume.

« Au lieu de la condamnation à mort, la tête du Brahman est rasée, tandis que les autres personnes sont exécutées... »

Selon cette loi, le Kshattriya n'a aucun statut comparable à celui du Brahman, même s'il jouit d'un plus haut statut que le Vaisya et le Sudra. Manu dit : « Un Brahman âgé de dix ans et un Kshattriya centenaire sont comme père et fils, le Brahman étant le père. »

Les sudras infortunés. — Selon cette loi, dans la société hindoue, les Sudras avaient un rang inférieur à celui des animaux et étaient plus exploités que le chien. Le Manu Shastra dit :

« Il n'y a rien de plus honorable pour un Sudra que d'être au service du Brahman ; il n'y a rien d'autre que cela qui puisse valoir quelque récompense.

« Un Sudra ne doit jamais acquérir de richesse, même s'il en a la possibilité, car ce faisant, il fait de la peine aux Brahmans.

« Un Sudra qui agresse une personne appartenant à une caste supérieure peut perdre la jambe avec laquelle l'agression est faite.

« Si un Sudra cherche à s'asseoir en compagnie de ceux appartenant aux castes supérieures, le roi doit brûler ses fesses avec du fer chaud et le bannir du pays.

« Si un Sudra touche un Brahman ou le trompe, sa langue sera arrachée. S'il prétend pouvoir enseigner à un Brahman, de l'huile bouillante sera versée dans sa gorge.

« L'expiation du péché causé en tuant un chien, un chat, une grenouille, un lézard, un corbeau, un hibou et un Sudra est la même. »

La position de la femme dans la société indienne. — Par rapport à l'age védique, la position des femmes pendant l'âge brahmanique s'est considérablement détériorée. Selon Gustave le Bon, la loi de Manu dépeint la femme comme étant fragile et parle de la femme en des termes déshonorants.

A la mort de leurs maris, les femmes étaient condamnées à un état de misère perpétuel. Elles n'avaient pas le droit de se remarier. Elles devaient vivre comme des esclaves des frères de leurs maris ou de leurs autres descendants. Une veuve commettait souvent le « Suttée ». Dr. Gustave Le Bon écrit que :

> « L'immolation des veuves sur le bûcher funèbre n'est pas mentionnée dans le «Shastra» mais tout porte à croire que la pratique était devenue très courante en Inde, car elle est mentionnée dans les récits des chroniqueurs grecs. »[1]

1. Gustave Le Bon, *Les Civilisations de l'Inde.*

Les Arabes, leurs particularités et leurs ambitions. — Les Arabes pré-islamiques possédaient certaines vertus qui les démarquaient de leur monde contemporain. Ils étaient sans égal dans le domaine de l'éloquence et dans l'habileté de manier leur langue. Ils estimaient que la liberté et l'honneur valaient plus que leur vie. Ils étaient de très bons cavaliers. Ils étaient ardents, téméraires, chevaleresques, francs, loyaux, fraternisants, simples, hardis, résolus, véridiques, dignes de confiance et avaient de très bonnes mémoires.

Toutefois, des siècles d'isolement dans la péninsule et l'insistance morbide sur la foi de leurs aïeux avaient sérieusement miné leur santé morale et spirituelle. Au sixième siècle Ap. J.C. ils étaient plongés dans la dépravation, la perversion et l'idolâtrie, et ils s'abandonnaient à toutes les caractéristiques de la vie primitive.

Les idoles pré-islamiques. — Leur croyance en une Providence suprême s'était affaiblie. Il n'y avait qu'une infime partie qui y croyait encore, tandis que la religion de la plupart d'entre eux était l'idolâtrie la plus grossière. Les idoles qui furent à l'origine introduites pour servir de médiums religieux avaient été élevées au rang de Divinité. On rendait encore hommage à Un Dieu Tout-Puissant, mais seulement de manière verbale ; dans leur cœur, une foule de divinités étaient adorées. Ils cherchaient à obtenir la faveur et à écarter le courroux de celles-ci.

Chaque tribu, cité, ou localité avait son propre dieu. Al-Kalbi[1] déclare que chaque ménage vivant à la Mecque avait sa propre idole. Quand un mecquois se mettait en route pour un voyage, sa dernière action à la maison était d'invoquer les bénédictions de l'idole familiale et la première chose qu'il faisait en rentrant chez lui était de l'honorer.

---

1. *Kitâb al-Aṣnâm*, p. 44.

Les gens avaient l'habitude de concourir dans le collectage d'idoles et dans la construction de temples, pour celles-ci. Ceux qui ne pouvaient faire ni l'un ni l'autre plantaient une plaque de pierre devant la Ka'ba et accomplissaient le rituel de la circumambulation autour. De telles pierres étaient appelées « *ansâb* », il y en avaient 360 dans la Ka'ba. Selon Aboû Rajâ' al-'Outâridî, comme rapporté dans le *sahîh* al-Boukhârî[1] :

> « Nous adorions des pierres. Quand nous trouvions une meilleure pierre que celle que nous avions, nous la prenions et jetions l'ancienne. Quand il n'y avait pas de pierre, nous faisions un tas de sable, nous y trairions une brebis et nous adorions (tournions autour) ce tas de sable. »

Quand un voyageur s'arrêtait à un endroit, il avait l'habitude de ramasser quatre pierres, priait la plus belle d'entre elles, et utilisait les trois autres pour faire cuire sa nourriture.[2]

Les anges, les étoiles, les djinns et tous les autres objets de vénération qu'on peut trouver dans les croyances polythéistes étaient adorés comme des êtres divins par les arabes. Ils pensaient que les anges étaient les filles de Dieu, et ils leur demandaient de plaider pour eux auprès de Lui. Les djinns étaient considérés comme les co-partageants du Tout-Puissant dans le contrôle du monde.

Al-Kalkî a dit que Banoû Malîh, une branche de la tribu de Khouzâ'a, adorait les djinns, et Ibn Sa'd[3] a rapporté que la tribu d'Himyar adorait le Soleil, la tribu de Kinâna adorait la lune ; la tribu de Tamîm adorait ad-Dabarân ; tandis que le Lakhmet le Jouzâm, Tay, Banoû Qays et Banoû Asad adoraient respectivement Jupiter, Canopus, l'Etoile-chien et Mercure.

---

1. Al-Boukhârî, *Kitâb al-Maghâzî*.
2. *Kitâb al-Asnâm*.
3. Ibn Sa'd, *Tabaqât*, p. 430.

La dégradation morale et sociale. — Les habitudes sociales des arabes étaient vraiment révoltantes. La boisson était devenue chose si courante que même leur littérature en était remplie. La richesse de la langue arabe en expressions ayant un rapport avec le vin révélait comment les arabes l'aimaient. Des bannières se dressaient en haut des boutiques de liqueur. Le jeu était devenu une fierté. Il était déshonorant de décliner une invitation au jeu. Un théologien *tâbi'i*, Qatâda, déclara que souvent un joueur pariait toute sa maison à un seul pari, et s'en allait tristement quand il la voyait passer aux mains de son rival. De tels incidents donnaient parfois lieu à de violentes bagarres.

On s'adonnait impitoyablement à l'usure. L'adultère n'était pas tellement considéré comme un vice. On prenait grand intérêt dans les différentes attitudes et poses des rapports sexuels. La prostitution était monnaie courante et la tenue des bordels étaient souvent encouragée.

Le sort de la femme. — En Arabie pré-islamique, le sort des femmes était extrêmement lamentable. Elles n'avaient pas droit à l'héritage[1]. Les veuves et les divorcées n'étaient pas autorisées à se remarier[2]. La pratique voulait que le fils aîné prenne comme femmes les veuves de son père. Au repas, elles n'avaient pas le droit de toucher à certains plats, ceux-ci étant réservés aux hommes.

Les filles étaient brûlées vives à leur naissance. La fierté et la pauvreté avaient introduit l'abominable crime qu'est l'infanticide des éléments féminins parmi les tribus arabes. al-Haytham Ibn 'Adî (Maydânî) nous raconte qu'un homme sur dix en était coupable. Souvent, quelques chefs tribaux bienveillants achetaient les filles afin de les sauver. Sa'sa'a[3] raconte qu'avant l'aube de

1. A ce sujet voir le verset coranique 4:19.
2. Voir le verset 2:232.
3. *Kitâb al-Aghânî*.

l'Islam, il avait sauvé pas moins de trois cents jeunes filles de ce sort terrible en payant une compensation à leur père. Parfois, si une jeune fille avait pu échapper à ce destin fatal à sa naissance ou durant son enfance (dû à l'absence du père ou à quelque autre raison) elle était traîtreusement emmenée en un lieu peu fréquenté et tuée par son père. De nombreux incidents de ce genre ont été racontés par les Compagnons après qu'ils eurent embrassé l'Islam.

Les préjugés tribaux. — Les préjugés tribaux étaient très forts. Les horizons de la vie étaient affreusement restreints par les limitations de l'organisation tribale. Une de leurs maximes disait : « Rangez-vous aux côtés de votre frère, qu'il soit l'oppresseur ou l'opprimé » et ils y adhèraient à la lettre.

Tout le monde pensait qu'il provenait de la couche la plus noble. Quelques familles pensaient que c'était dégradant de participer ensemble avec les autres même aux cérémonies religieuses. Les Qoraych, par exemple, gardaient leur distance avec les autres pèlerins pendant quelques-uns des rituels du pèlerinage. Ils se mettaient en avant des autres dans le rituel qui consiste à s'arrêter à 'Arafat afin de ne pas les côtoyer. Ils croyaient fermement qu'il y avait une classe de maître et, une classe de travailleurs-nés et une troisième classe composée de gens du peuple et de la rue.

Le tempérament guerrier. — Conformément à leur environnement primitif et désertique les Arabes avaient un tempérament très belliqueux. A bien des égards, la guerre était une nécessité pour eux, mais bien au-delà, elle était une forme d'amusement. Leurs poètes chantaient la guerre comme quelque chose de gai. Labîd, un poète arabe dit :

« Si nous ne trouvons pas de tribu ennemie,
Nous déclarons la guerre à une tribu amie,
Et notre soif de guerre est apaisée. »[1]

Et 'Amr Ibn Qamîa, un autre poète dit :

« Qu'une guerre éclate entre les tribus
Quand mon poulain est en âge d'être monté
Afin que je puisse avoir une chance de montrer
La valeur de mon poulain et de mon épée. »[2]

L'incident le plus insignifiant pouvait facilement tourner en une âpre guerre inter-tribu. Par exemple, la guerre entre les descendants de Wâ'il, Bakr et Taghlib dura pas moins de quarante années. Il y eut de nombreux morts et blessés durant cette guerre. Mouhalnil, un chef arabe, a ainsi dépeint les conséquences de cette guerre :

« Les deux tribus ont été exterminées ; les mères ont perdu leurs enfants ; les enfants sont devenus orphelins ; les larmes ne séchent pas ; les morts ne sont pas enterrés .»[3]

Toute la péninsule était ainsi comme un guêpier. Personne ne savait quand il allait être pillé ou assassiné. On enlevait des gens tandis que ceux-ci voyageaient en caravane, en présence de leurs compagnons. Même les royaumes les plus puissants avaient besoin d'une forte escorte et d'une garantie de libre passage délivrée par les chefs tribaux afin que leurs caravanes et délégations puissent voyager d'un lieu à un autre.

1. Dans son livre *As-sab'a al-mou'alaqât.*
2. Dans *diwân al-ḥamâsat.*
3. *Ayâm al-'Arab.*

Un survol général. — R.V.C. Bodley a essayé de faire un survol général du monde tel qu'il était au moment de l'avènement du Prophète (ﷺ) dans son livre « Le Messager ». Il dit :

« Les arabes n'inspiraient aucun respect dans le monde du sixième siècle. Le fait est que personne ne comptait vraiment. C'était une période moribonde ou les grands Empires de l'Europe de l'Est et de l'Ouest de l'Asie avaient déjà été détruits ou étaient à la fin de leurs carrières impériales.

C'était un monde encore ébloui par l'éloquence de la Grèce, par la grandeur de la Perse, par la majesté de Rome, sans rien qui puisse les substituer, même pas une religion.

Les juifs erraient à travers le monde, sans aucun guide central. Ils étaient tolérés ou persécutés, selon les circonstances. Ils n'avaient pas de patrie, et leur avenir était aussi incertain qu'il l'est aujourd'hui.

En dehors de la sphère d'influence du Pape Grégoire le Grand, les chrétiens mettaient en avant toutes sortes d'interprétation compliquées de leur foi qui avait pourtant été simple auparavant, et s'égorgeaient l'un l'autre dans le processus.

En Perse, un dernier vestige des bâtisseurs d'Empires persista : Khrusau. Il était en train d'étendre les frontières de son domaine. En infligeant une sévère défaite à Rome, il avait déjà occupé la Cappadoce, l'Egypte et la Syrie. En 620 Ap. J.C., tout juste avant l'avènement de Mohammad (ﷺ) comme guide de l'humanité, il avait pillé Jérusalem et volé la croix sacrée et restauré la force et la grandeur de Darius I. Cela paraissait presque comme un regain de vie pour la splendeur du Moyen-Orient. Pourtant les Romains byzantins possédaient encore une partie de leur vieille vitalité. Quand Khrusau s'amena avec son armée du côté des murs de Constantinople, ils s'efforcèrent de résister.

Plus loin à l'Est, la suite d'événements laissait quelques points de repère. L'Inde comprenait encore beaucoup de petits états qui luttaient entre eux pour la suprématie politique et militaire.

Les Chinois, comme d'habitude, se querellaient entre eux. La dynastie des Sui monta au trône et fut subséquemment remplacée par les Tang qui gouvernèrent pendant trois siècles.

Au Japon, une impératrice fut proclamée pour la première fois. Le bouddhisme commençait à s'implanter et à influencer les idées et les idéaux japonais.

L'Europe faisait graduellement fusion avec l'Empire franc qui allait éventuellement comprendre la France, le Nord de l'Italie, la plupart des pays se trouvant à l'Est du Rhin jusqu'à la présente frontière russo-polonaise. Clovis était mort et Dagobert, le dernier roi mérovingien, allait être couronné.

L'Espagne était placée sous le contrôle des Wisigoths qui venaient d'être repoussés de la France qu'ils avaient occupé jusqu'au Nord. Ils persécutaient les juifs, qui allaient, conséquemment, faciliter l'invasion musulmane qui s'ensuivit un siècle plus tard.

Les Britanniques étaient divisés en principautés indépendantes. Cent cinquante ans s'étaient écoulés depuis le départ des Romains, qui avaient été remplacés par l'affluence de Nordiques. L'Angleterre était elle-même constituée de sept royaumes séparés. »[1]

1. R.V.C. Bodley, *The Life of Muhammad.*

Chapitre 2

Le système politique et monétaire du monde pré-islamique

La monarchie absolue. — Dans le monde pré-islamique, c'était la monarchie absolue qui était le mode de gouvernement le plus courant. Celle-ci était généralement fondée sur la croyance populaire en la sainteté innée et la supériorité inviolable de certaines dynasties, comme c'était le cas en Perse ou les Sasanis pensaient qu'ils avaient un droit divin de se succéder au trône.

Parfois, la souveraineté était basée sur la grandeur des gouvernants individuels. Les Chinois, par exemple, appelaient leur empereur « fils du paradis », parce qu'ils croyaient qu'il était le produit du mariage entre le ciel « mâle » et la terre « femelle » ; et que l'empereur Khata 1er était le premier fruit de cette alliance. A cause de cela, leur empereur était considéré comme le seul Père de la Nation ; et en tant que tel, il avait le droit de les diriger comme bon lui semblait. « Vous êtes notre seul bienfaiteur », lui disaient-ils, en guise de marque de fidélité. Sous le charme de ce concept, quand l'empereur Taitsung mourut les Chinois étaient si affligés de tristesse que bon nombre d'entre eux se percèrent la figure avec des aiguilles ; d'autres se coupèrent les cheveux, tandis que d'autres encore s'écrasèrent les oreilles en se cognant la tête contre le cercueil.

Dans certains cas, la souveraineté était considérée comme une

prérogative spéciale d'un groupe ou d'un pays particulier. Les Romains croyaient fermement qu'ils formaient la race souveraine et que toutes les autres races avaient été créées pour être dans un état de dépendance par rapport à eux. Les autres races étaient comme les veines et les artères, dont la seule fonction était de conduire le sang venant et allant au cœur, qu'était Rome. Les Romains pouvaient outrepasser n'importe quelle loi, violer n'importe quel droit et ravir n'importe quel pays. Ni la même appartenance religieuse, ni les traités d'amitié avec Rome n'étaient une protection suffisante contre la mainmise des Romains.

Les dépendances romaines n'avaient ni statut légal, ni autonomie administrative à l'intérieur de l'Empire. Elles étaient, pour ainsi dire, la chamelle qui donne le lait et qui sert comme moyen de transport, mais qui ne reçoit, en retour, que la quantité de fourrage qui puisse maintenir son dos en bonne condition et garder sa mamelle pleine. A propos de l'Empire romain, Briffault dit :

> « La raison intrinsèque qui voua et condamna l'Empire romain à l'échec ne fut pas une corruption mais plutôt le mal, la dégradation des mœurs et son inadaptation depuis le premier jour de son existence. Aucun système d'organisation humaine qui est déloyale dans les principes de sa fondation même ne peut se sauver par aucune somme d'intelligence et d'efficacité dans le moyen par lequel cette déloyauté est maintenue, par aucune somme d'ajustement superficiel ou de raccommodage. Il est voué à n'être qu'une carcasse aussi longtemps que la racine reste ce qu'elle est. L'Empire romain permettait, comme nous l'avons vu, à une petite classe de gens de s'enrichir en exploitant l'humanité. Cela était entrepris en toute honnêteté, probité et justice, et avec un jugement et une capacité admirables. Mais toutes ces vertus ne pouvaient éviter à la déloyauté fondamentale ses conséquences. »[1]

1. Robert Briffault, *The Making of Humanity*, p. 159.

L'Egypte et la Syrie sous les romains. — A propos du règne romain en Egypte, le Docteur Alfred Butler écrit :

> « Toute la machine d'Etat en Egypte visait à faire profiter les gouvernants aux dépens des gouvernés. Il n'était pas question de gouverner pour le bien-être des gouvernés, d'élever les gens socialement, de développer les ressources morales et même matérielles du pays. C'était une domination étrangère fondée sur la force et feignant même la sympathie avec la race gouvernée. »

En Syrie, leur façon de gouverner n'était pas meilleure, comme en témoigne un historien Syrien :

> « Le règne romain en Syrie était bénévole au commencement. Mais au fil des années et quand l'Empire commença à se désintégrer, les Romains exercèrent la pire des tyrannies sur les Syriens. Comme les Romains n'annexèrent pas directement la Syrie à leur Empire, les Syriens ne pouvaient jamais acquérir les droits de citoyenneté au sein de l'Empire romain. Leur pays ne pouvait, non plus, obtenir le statut de territoire romain. Les Syriens demeurèrent un peuple sans état. »[1]

> « Les taxes étaient si exorbitantes que bien souvent, les gens avaient à vendre leur enfants afin de les payer. L'esclavage et le travail au marché noir étaient chose courante. Les bâtiments et usines imposants qui firent la fierté des dirigeants romains furent bâtis par des mains d'esclaves. »[2]

Les sept cents ans que dura la domination romaine en Syrie furent remplis de souffrance et d'effusion de sang. Avant les

1. Mohammad Kourd 'Alî, *Khiṭaṭ ach-Châm*, Vol. I, p. 101.
2. Ibid., Vol. I, p. 103.

Romains, les Grecs avaient occupé la Syrie pendant 369 années. Leur régime également avait causé un immense tort aux Syriens. La gourmandise insatiable des Grecs avait été exposée par les méthodes inhumaines qu'ils avaient employées pour extraire de l'argent du peuple.

Les taxes en Perse. — La structure administrative et financière de la Perse n'était ni juste ni stable. Elle changait selon les besoins et les ambitions des gouvernants. L'auteur de *L'Iran sous les Sassanides* dit :

> « Souvent ceux qui calculaient et collectaient les taxes et les perceptions d'impôts étaient coupables d'extorsion et de détournement. Il était impossible d'estimer les revenus et les dépenses au commencement de l'année, car les revenus variaient d'année en année. Le résultat étati que quand il y avait une guerre, les coffres de l'état étaient vides. Dans des cas pareils, il devenait nécessaire d'imposer des taxes extraordinaires qui servaient presque toujours à enrichir davantage les riches provinces de l'Ouest dont Babylone, en particulier. »[1]

Les trésoreries royales et les richesses personnelles des empereurs iraniens. — Une toute petite part des revenus impériaux était utilisée pour le bien-être public. Les empereurs iraniens amassaient pour eux autant de richesses qu'ils pouvaient.[2] Quand le trésor de Khrusau II fut transféré à un nouveau bâtiment en Madâ'in (Ctessiphon) en 607/8 Ap. J.C, il contenait 460 millions de « *mithqâl* » d'or (l'équivalent de 370 millions de kilos d'or). A la treizième année de son règne, sa fortune avait

1. *L'Iran sous les Sassanides*, p. 161.
2. Ibid., p. 162.

atteint 800 millions de « *mithqâl* ». Sa couronne était faite de 120 livres (91 kilos) d'or massif.[1]

Les castes et les classes. — La distribution des richesses était foncièrement injuste. Une poignée d'individus était excessivement riche, le reste était plongé dans la pauvreté et le besoin. Le règne de Naushirwan est notoire dans l'Histoire perse pour la justice et le bénévolat de son administration. L'auteur de *L'Iran sous les Sassanides* écrit :

> « Selon la distribution des terres effectuée par Naushirwan, une plus grande attention avait été accordée aux intérêts de la trésorerie impériale plutôt qu'à ceux du peuple. La condition des masses était aussi déplorable qu'auparavant. Les philosophes byzantins qui s'étaient réfugiés à la cour de l'empereur furent très vite dégoûtés par ce qu'ils virent en Perse. Ils n'étaient peut-être pas suffisamment détachés intellectuellement pour examiner de façon objective les traditions et les pratiques d'un peuple étranger comme celles qui consistent à épouser sa propre fille ou sœur ou à laisser les morts afin que les vautours s'en nourrissent. Ils ne pouvaient penser en termes d'ethnologie et étaient déçus de voir que les choses étaient différentes de ce qu'ils avaient espéré dans l'Empire d'un roi-philosophe. Mais ce ne furent pas seulement ces traditions et ces pratiques qui les firent se détourner de la Perse. Ce qui les attristait, c'était les divisions sociales, l'écart entre les riches et les pauvres, la misère des pauvres et la basse exploitation des faibles par les forts. »[2]

Il n'y a pas qu'en Perse que la division de la société en castes et en classes était si prononcée. Les classifications sociales étaient toutes aussi sévères. Robert Briffault dit :

---

1. *L'Iran sous les Sassanides*, p. 611.
2. Ibid., p. 590.

> « Quand une structure sociale menace de se désintégrer, les gouvernants essayent de l'en empêcher de se mouvoir. Toute la société romaine était prise dans un système de castes ; personne ne devait le changer, le fils devait continuer la profession de son père. »[1]

Dans les deux Empires, les professions importantes étaient réservées à des familles connues qui jouissaient d'un grand statut et de la confiance des hauts officiels.

Les paysans de la Perse. — Les taxes incessantes avaient cassé le dos de la paysannerie. Ecrasés et ruinés, bon nombre de paysans avaient abandonnés leurs champs et s'étaient réfugiés dans les temples et les monastères afin d'éviter la conscription –car ils n'avaient aucune sympathie pour les objectifs pour lesquels on faisait la guerre. L'auteur de L'Iran sous les Sassanides écrit :

> « Le sort des paysans était vraiment pitoyable. Ils étaient expulsés de leurs terres ; toutes sortes de travaux forcés, et de services dégradants leur étaient demandés...» un grand nombre de ces pauvres paysans avaient à marcher derrière l'armée, comme s'ils étaient voués à l'esclavage éternel - ils ne recevaient aucun encouragement ou salaire. La relation avec les propriétaires n'était pas tellement différente de celle entre les esclaves et les maîtres. »[2]

L'extravagance et la luxure répugnantes. — Un vent de dérèglement avait soufflé à travers toute la Perse et Rome. Le plaisir sensuel était devenu le principal objectif de la vie. Les deux nations semblaient se battre pour le plaisir aveugle, la

1. *The Making of Humanity*, p. 160.
2. *L'Iran sous les Sassanides*, p. 424.

luxure et l'extravagance. Il y avait une grande profusion des voluptés de la vie et d'articles fabriqués pour soutenir le plaisir et la luxure parmi les cercles dirigeants. Dans ces domaines, on faisait preuve d'une grande ingéniosité. Un historien Parsi écrit ceci à propos de Khrusau Parvez (de Perse) :

> « Il possédait 12 000 femmes, 50 000 chevaux purs sangs et d'innombrables palais, une facture colossale et des tas de pierres précieuses et d'autres articles de grandes valeurs. L'immensité de sa cour était unique au monde. »[1]

Il ajoute que :

> « Ceux-ci recevaient des honneurs et des présents venant de tous les pays (le Moyen-Orient et l'Extrême-Orient). Une grande fortune fut laissée par les Perses quand ils furent expulsés de l'Irak par les musulmans. Les objets allaient des riches vêtements et des larges vases d'or aux cosmétiques et aux parfums de hautes classes. »[2]

At-Tabarî déclare :

> « A la victoire de Madâ'in, les arabes virent de nombreuses tentes perses pleines de paniers d'osier. Ils pensaient que ceux-ci contenaient de la nourriture, mais quand ils les ouvrèrent, ils constatèrent qu'ils étaient remplis de vases d'or et d'argent. »[3]

Les Perses avaient un tapis, qu'ils appelaient « Tapis de Printemps », et qui était utilisé seulement dans les réceptions royales tenues en automne.

---

1. Châhîn Makârîoûs, *Târîkh Iran*, p.191.
2. Ibid., p. 211.
3. *Târîkh at-Tabarî*.

« Il était carré (chaque côté mesurait soixante mètres) et pouvait recouvrir environ un arpent de terre. Sa base était en or et il avait été orné de pierres et de perles qui donnaient l'impression d'un jardin une fois déployé. Il était divisé en plusieurs plates-bandes de fleurs et d'arbres fruitiers, dont les troncs et les branches étaient en or, les feuilles en soie, les boutons en or et en argent, et les fruits en pierres précieuses et le bord était garni de diamants. Quand les Sassanides s'asseyaient dans ce jardin (sur le tapis) toujours florissant et buvaient du vin en automne, ils présentaient au monde un spectacle jamais vu auparavant. »[1]

De même, en Syrie, les gouvernants romains et leurs protégés ne posaient aucune limite à la sensualité. Hasan Ibn Thâbit, qui avait passé quelques années de sa vie pré-islamique en compagnie des gouvernants de Ghassân, a décrit l'éclat et la luxure éblouissante de la cour de Jabala Ibn Aiham en ces termes :

« Je vis dix jeunes esclaves, cinq d'entre elles étaient romaines, et elles chantaient à la harpe ; et les autres chantaient dans le style des gens originaires de Mira. Elles avaient été présentées à un chef arabe, Ayâs Ibn Qoubaysa. D'autres musiciens venaient également de façon régulière de la Mecque et d'autres cités arabes. Quand Jabala donnait ses réceptions, le jasmin et d'autres fleurs aux doux parfums étaient répandus sur le sol, et de douces substances odorifiantes comme le musc et l'ambre étaient mises dans des vases en or. Du musc de la plus pure variété était placé dans des plateaux en argent. Le « *oud* » –une gomme au doux parfum– était brûlé en hiver tandis qu'en été, on rafraîchissait le sol avec de la glace et on apportait des offrandes à Jabak et ses amis. »[2]

1. *Târîkh aṭ-Ṭabarî*, Vol.4, p. 178.
2. Aghânî, Vol. XIV, p. 2.

Cette passion inextinguible pour le plaisir et cet hideux excès de sensualité n'étaient aucunement reservés uniquement à la royauté et à l'aristocratie. C'est toute la société, toute entière, qui avait dégénéré dans la dissipation scandaleuse. Souvent un seul individu dépensait en vêtements autant d'argent pour habiller ou nourrir tout un village. Les hommes de la classe noble avaient à maintenir des niveaux de vie très élevés sinon ils perdaient la face dans la société. Cha'bi dit qu'en Perse, le rang d'une telle personne à l'intérieur de la tribu est reconnu par sa coiffure. Cette dernière coûtait au-dessus d'une centaine de milliers de dirhams pour certains chefs, Hourmouz, par exemple, était l'un de ceux dont le statut social était reconnu par tout le monde. Il portait une coiffure en pierreries qui coûtait une centaine de milliers de dirhams. En Perse c'était le seul critère de grandeur d'appartenir à une des sept grandes familles. Al-Azâdîa, même s'il fut gouverneur d'Hîra, était généralement placé en second ordre dans la hiérarchie et par conséquent sa coiffure ne pouvait pas dépasser la somme de cinquante mille dirhams. La coiffure de Roustoum coûtait cent mille dirhams.[1]

Des plaisirs frivoles et des ostentations vivantes étaient devenus une seconde nature chez les Perses de l'époque. Quand l'empereur Yazdegard eut à quitter la capitale de la Perse après la chute de Madâ'in, il emporta avec lui une suite chancelante de 1 000 cuisiniers, 1 000 musiciens, 1 000 domestiques servant à dresser les panthères et 1 000 fauconniers et il jugea que même cela ne lui suffisait pas.[2]

Quand Hourmouzân vint à Médine et se présenta devant le Calife 'Omar en adversaire vaincu, il demanda une tasse d'eau. Quand l'eau fut apportée, il refusa de boire, parce que la tasse était laide et grossière et il déclara qu'il préférait mourir de soif

1. *Târîkh aṭ-Ṭabarî*.
2. Arthur Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 681.

que de boire dans une telle tasse. En conséquence, une autre tasse lui fut procurée sur ordre du Calife.[1]

Gouvernants ou voleurs ? — Afin de se maintenir dans la luxure, les gouvernants extorquaient de l'argent à leurs sujets avec une insouciance brutale. Leurs exactions devenaient de plus en plus lourdes à supporter. D'après l'auteur de *L'Iran sous les Sassanides*, en Perse :

> « En plus des taxes régulières, il y avait également la tradition connue sous le nom de « *Ayin* », qui consistait à extorquer des cadeaux aux gens à l'occasion du « *Noûroûz* » et de « *Mahrjân* ». Les plus grandes sources du revenu royal étaient, selon nous, les domaines royaux et d'autres items de revenus considérés comme le privilège exclusif de la couronne, comme les mines d'or d'Arménie, dont tout le rendement revenait à l'Empereur. »[2]

En Syrie romaine, « les gens avaient à abandonner un dixième de leurs revenus, séparément du paiement de la taxe sur les principaux approvisionnements. Il y avait aussi la capitation. Les Romains avaient en plus plusieurs sources importantes de revenus, comme l'octroi, les perceptions d'impôts commerciaux et les mines. Des contrats pour la collecte de revenus des régions et pâtures cultivées de blé étaient pratiqués. Les contracteurs étaient appelés des « *achcharin* ». Ils étaient organisés en corporations et leurs agents faisaient bien plus de ce qu'ils devaient faire. Parfois, il vendaient les locataires comme esclaves pour non-paiement de redevances. »[3]

---

1. *Târîkh aṭ-Ṭabarî*, Vol.4, p. 161.
2. Arthur Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 161.
3. Moḥammad Kourd 'Alî, *Khiṭaṭ ach-Châm*, Vol. V, p. 47.

L'état désespéré des masses. — Dans les deux Empires, la population était divisée en deux parties. Dans l'une, on trouvait les riches et les privilégiés –les princes, les nobles et les riches propriétaires ou marchands– pour qui la vie était un parterre de roses. Ils se vautraient dans la richesse. Ils allèrent même jusqu'à parer les sabots de leurs chevaux avec des pierreries et accrochaient du brocart et de la soie à leurs murs. L'autre partie comprenait les gens du peuple –les artisans, les paysans, les laboureurs et les petits commerçants. Pour eux, la vie était une suite incessante de misère. Pressés par les taxes, les impôts et les exactions des contracteurs. Ils vivaient dans la plus basse pauvreté.

Sous l'influence des pressions des coutumes et des traditions et des débauches, ils accentuent les misères en cédant à la tentation. Comme c'était courant parmi les opprimés de copier les coutumes et les traditions de ceux appartenant aux plus hautes classes sociales, il en résulta que leur vie était extrêmement pitoyable et que leur esprit était toujours tourmenté et confus. En fait, ils étaient totalement dépourvus de contentement réel et de tranquillité d'âme.

Les riches et les pauvres. — Entre ces deux catégories, des valeurs plus nobles de la vie et des enseignements des prophètes avaient été oubliés. Les normes éthiques devenues insignifiantes. Les riches étaient trop absorbés par leurs plaisirs pour se soucier de la religion ou de l'Au-delà. Les paysans et les laboureurs étaient écrasés par les ennuis de la vie quotidienne qu'ils ne pouvaient aller au-delà du train-train journalier. Ainsi, les besoins et les intérêts matériels avaient, d'une façon ou d'une autre, tissé une toile autour de chacun, et l'avaient emprisonné.

Commentant la profonde obscurité morale qui affligeait ce monde à l'époque que nous passons en revue, Cheikh Walî allah Ibn 'Abd ar-Raḥîm Dihlawi dans son ouvrage disait :

« Des siècles de supériorité incontestée, de dissipation, d'irréligiosité et de soumission aux tentations démoniaques avaient donné aux Romains et aux Perses un goût difficile en ce qui concerne les conforts de la vie. Ils se battaient pour la place de celui qui ferait montre de plus de sensualité et de luxure. Des artistes et artisans accomplis, qui avaient travaillé à Rome, et en Perse, employaient leur dextérité à mettre à la disposition des riches tout raffinement de convenance, d'élégance et de splendeur. Les améliorations qu'ils introduisirent dans l'art de vivre dans la luxure furent bien vite adoptées par la société. Une grande importance était accordée aux raffinements de l'existence matérielle. Le niveau de vie était devenu si intenable que le fait qu'un noble se pare d'une coiffure coûtant moins de cent mille dirhams était considéré comme disgracieux. Quelqu'un qui ne possédait point de manoir, de fontaines éblouissantes, de magnifiques piscines, et point de suite élégante ne recevait que très peu d'attention en société. Ce serait fastidieux de s'attarder là-dessus. Le lecteur peut très bien comprendre la situation qui prévalait dans ces Empires. Examinant les habitudes et les manières des gouvernants de leurs propres pays (allusion aux empereurs Moghols de l'Inde), les luxures étaient devenues une nécessité de la vie. C'est une terrible maladie qui affectait les riches aussi bien que les pauvres. Tout le monde était englouti dans une vie faite d'extravagance et de folie, et par conséquent, s'était enfoui dans de nombreux problèmes. L'adoration du confort requérait beaucoup d'argent, qui n'était obtenu qu'en exploitant le petit peuple. Si ce dernier résistait aux exactions, il était traité d'une façon inhumaine. Ces peuples se tuaient au travail jour et nuit et ils n'avaient aucun répit pour penser aux bonnes choses de l'Au-delà. Souvent dans tout un pays, on ne trouvait pas un seul individu qui ait une réelle sollicitude pour la religion. »[1]

1. Auteur de *Houjjatoullah-il-Baligah*, *Badour-ul-Bazigha*, *Tafhimat-i-Illahiya* et *Izalat-il-Khafa*.

En bref, les pays sous domination romaine ou perse étaient dans un état pathétique. C'étaient les pays du désordre et de la dépravation morale sans limite.

Obscurité générale. — En bref il n'y avait aucune nation au monde (au sixième siècle de l'ère chrétienne) qui pouvait prétendre être en bonne « santé », aucune société avec des idéaux hautement éthiques, aucun Etat basé sur des principes justes, aucun commandement éclairé, ni aucune religion qui représentait fidèlement les enseignements des prophètes de Dieu. Il y avait un manque universel de commandement. La parole de Dieu était oubliée. Le vrai savoir et la droiture étaient devenus si rares, et les professeurs de moralité qui pouvaient guider l'homme sur le chemin sacré de Dieu étaient si rares que Salmân (un Compagnon du Prophète) de Perse, qui avait abandonné sa maison et la foi de ses ancêtres à la recherche de la Vérité, ne pouvait trouver, durant tout son voyage de son pays natal à la Syrie, que quatre personnes qui pouvaient le renseigner et l'éclaircir par les messages.

Le Coran démontre cette obscurité générale en ces mots :

> « *Le désordre est apparu sur la terre et dans la mer à cause de ce que les gens ont accompli de leurs mains, afin que Dieu leur fasse goûter une partie de ce qu'ils ont œuvré. Peut-être reviendront-ils à Lui ?* »[1]

1. Coran, 30:41.

DEUXIÈME PARTIE

DE L'IGNORANCE
À L'ISLAM

Chapitre 1

La méthode des Prophètes pour réformer et changer les gens

Le monde que le Prophète (ﷺ) a confronté. — Tandis que l'humanité agonisait, Dieu révéla le Prophète Mohammad (ﷺ) afin de délivrer cette société de l'obscurité régnante.

Le Prophète (ﷺ) brisa les chaînes de l'Ignorance et de la Superstition et invita les hommes à une servitude qui les libérerait de toute autre attache. Il leur instaura les légitimes conforts de la vie.

Son avènement donna à l'humanité une nouvelle vie, une nouvelle lumière, une nouvelle foi, une nouvelle société et une nouvelle culture. Une nouvelle ère dans l'Histoire humaine naquit, marquant le commencement de la vraie mission de l'Homme sur terre.

Il y avait entre l'Islam et l'Ignorance, un très grand et très profond abîme. Néanmoins, sous la direction éclairée du Prophète (ﷺ), le monde le traversa et passa de l'Ignorance à l'Islam avec une activité sans pareille dans l'Histoire. Dans les pages suivantes, nous verrons comment ce glorieux miracle fut accompli.

Au milieu de cette confusion, l'homme s'était oublié. Il avait perdu toute dignité au point qu'il se prosternait sans honte devant des pierres, des arbres et de l'eau –devant toutes les manifestations inanimées de la nature. Il ne pouvait comprendre les vérités

de tous les jours, pourtant simples. Son intelligence était stationnaire. Son esprit avait été si embrouillé et ses sens étaient devenus si pervertis qu'il ne pouvait distinguer le réel de l'irréel et contestait ce qui était évidemment vrai. Le vice était considéré comme une vertu. Les loups, pour ainsi dire, étaient désignés pour veiller sur les moutons, les bandits pouvaient agir comme des arbitres. Le pécheur et le pervers vivaient en paix et s'amusaient pleinement –le monde leur appartenait–, tandis que le juste et l'intègre étaient condamnés à une vie de privations et de souffrances. La ruse, la supercherie, et la débrouillardise, étaient la règle du jeu et la sagesse était considérée comme une stupidité. La boisson, le jeu, l'usure et le pillage étaient à l'ordre du jour. Les filles étaient tuées à la naissance. La noirceur des paumes des rois était la richesse de Dieu, et les êtres humains étaient leurs serfs. Les ecclésiastiques s'étaient élevés au rang de divinité. Ils s'engraissaient de la fortune des autres qu'ils décevaient et trompaient délibérément afin d'assouvir leur faim.

Les précieuses qualités que Dieu avait conféré gratuitement à l'humanité étaient mal employées. On usait du courage et de la force pour la cruauté et l'oppression, et le gaspillage passait pour de la générosité, l'arrogance pour de la dignité et la ruse pour de la perspicacité. On pensait que l'intelligence était faite pour planifier les crimes et pour inventer de nouvelles débauches et extravagances vulgaires.

Pendant très longtemps, le plus précieux de tous les matériaux, le matériau humain, pourrissait. Il n'avait pas la chance de s'attirer l'attention d'un maître-artisan qui aurait pu le préparer à bien le mouler pour une meilleure civilisation. Là où il aurait dû y avoir des communautés humaines organisées, il n'y avait que des troupeaux négligés de bétail humain.

La politique était aussi effrénée qu'un chameau sauvage et le pouvoir était comme une épée entre les mains de quelqu'un qui aurait perdu tous ses sens (à cause de la boisson) et qui l'utiliserait contre tout le monde, y compris lui-même.

Les côtés de la vie décadente. — Chaque section de cette société décadente, chaque aspect de cette civilisation vicieuse exigeait l'entière attention d'un réformateur. Un réformateur ordinaire, agissant à sa propre guise, sans inspiration prophétique et lumière divine, aurait peut-être concentré toute son énergie sur la correction d'une simple condition sociale pathologique et aurait même peut-être échoué. La nature humaine est une chose compliquée, abondant en labyrinthes, et une fois qu'elle a dévié de la bonne voie, elle ne peut être corrigée en traitant un seul de ses défauts ou une seule de ses coutumes. Elle nécessite un examen détaillé, une remise en question complète. Si la plante de la piété devait s'épanouir sur terre, toutes les épines de l'impiété devraient être auparavant déracinées. On ne pourrait y échapper.

La correction d'un simple défaut moral de la société humaine exige le renoncement volontaire de toute la vie d'un réformateur. Parfois, de nombreux individus passent toute leur vie à combattre une faute morale ou un abus social sans pour autant être récompensés par la réussite. Prenons par exemple la boisson. Quand l'habitude de boire est répandue dans une nation, ses racines commencent à s'attaquer au sub-conscient collectif, et toute une armée de désirs sensuels s'y rangent. Ce mal peut-il être vaincu par l'exhortation morale ou par des lois punitives ? Non, seul un changement fondamental de nature psychologique, un changement radical dans l'apparence sociale et morale de la société peut l'évincer. Tout autre chemin ne peut que la conduire au désastre et la rendre plus pernicieuse.

La différence entre un prophète et un chef nationaliste .— Si le Prophète (ﷺ) avait été un chef politique, l'idéal pour lui aurait été de souder l'Arabie en un pays et les tribus arabes en une nation. Aboû Jahl, 'Otba et tout le reste de ses opposants acharnés auraient immédiatement acceptés son commandement à travers tout le pays. Ils avaient déjà placé toute leur confiance en lui quand ils le désignèrent comme arbitre dans la dispute la plus

dangereuse que connut la Mecque.[1] 'Otba avait définitivement déclaré que s'il le voulait (le Prophète), les Qoraych pouvaient le proclamer roi. Après s'être installé au pouvoir en Arabie, il pourrait conduire ses cavaliers courageux en Perse et à Rome et mettre ces Empires sous ses ordres. Quelle perspective alléchante s'offrait à lui ! Au cas où il ne serait pas prudent du point de vue stratégique de s'attaquer à la fois aux Romains et aux Perses, qu'est-ce qui pourrait l'empêcher d'envahir les pays avoisinants tels que l'Abyssinie et le Yémen ?

Le Prophète (ﷺ) ne fut pas envoyé pour substituer un mal par un autre. — Mais il n'avait pas été envoyé pour substituer un mal par un autre, condamner par-ci et pardonner par-là. Il n'avait pas la tâche d'ériger le château de la gloire arabe sur les ruines des espérances et des aspirations des autres nations, d'émanciper l'homme de l'asservissement des Romains et des Perses pour le subjuguer aux descendants de 'Adnân et Qahtân.

Il n'était pas un chef politique. Il était un prêcheur du monde divin, un avertisseur et un porteur de bonnes nouvelles. Il était la « Lumière ». Il était venu pour émanciper les hommes de l'adoration de leurs égaux en les invitant à se soumettre au seul et unique Créateur, Dieu Tout-Puissant. Il était venu pour sauver l'humanité de la prison que constituent les menus désirs en l'aidant à évoluer au milieu des espaces illimités des cieux et de la terre, et de les libérer de la tyrannie des interprétations inexactes des religions et de lui faire connaître la munificence de l'Islam, de contrôler le mal et promouvoir les bonnes actions et d'interdire ce qui était sale et immonde.

Il ne s'adressa donc à aucun pays et à aucune communauté en particulier. Il s'intéressa à toute la race humaine. C'était tout à

1. Référence est faite ici à la dispute qui eut lieu sur la position de l'*Hajar aswad* –La Pierre Noire– au moment où la Ka'ba était en reconstruction.

fait normal qu'il commençât sa mission en Arabie, car s'était l'endroit méritant le plus de recevoir les premières lueurs. De plus, le fait que la Mecque occupait à l'époque le centre du monde. Les arabes possédaient également certaines vertus innées qui les rendaient compétents pour contribuer à la propagation des enseignements de l'Islam au monde.

Le Prophète (ﷺ) n'était pas un de ces réformateurs qui se contente de lutter contre quelques abus moraux de leurs temps et réussissent à les éradier pour un certain temps, ni un réformateur qui meurt avant d'avoir réaliser son but (comme ce fut le cas de Gandhi).

Le Prophète (ﷺ) avait accéder à la bonne voie pour réformer les gens et changer leur vie ; il savait comment comprendre la nature humaine si compliquée que tant de réformateurs ignoraient et avaient du mal à trouver le meilleur moyen. Le Prophète (ﷺ) invitait les gens à croire en Dieu unique, à s'abstenir d'adorer les idoles et à se détourner de toute mécréance. Il a déclaré : « O Gens ! Dites qu'il n'y a de dieu que Dieu pour que vous réussissiez ! » Et il les appela à croire en sa prophétie et à l'Au-delà.

Chapitre 2

Le voyage du musulman de l'Ignorance à l'Islam

Les païens se défendent. — Cette déclaration orageuse causa un remous parmi les rangs des païens. En un instant, le paganisme était en guerre contre cette simple vérité humaine.

Les affreux crimes et cruautés perpétrés contre les musulmans par les ennemis de la Vérité sont conservés dans les pages de l'Histoire. Elles montrent que l'Islam s'était affirmé. Il avait frappé à la racine même de la non-croyance. La citadelle de l'Obscurité avait été foudroyée et les forces assiégées se mobilisèrent pour répliquer. Mais le Prophète (ﷺ) ne faiblit pas. Dans le tourment de la haine et de la persécution, il tint bon comme un roc. Il fit comprendre ceci à son oncle qui l'avait élevé depuis son enfance : « O mon oncle, même s'ils plaçaient le soleil à ma droite et la lune à ma gauche afin de me forcer à renoncer à ma mission, vraiment je ne me désisterai pas tant que Dieu n'aura pas laissé voir Sa religion ou que je périsse dans l'effort. »[1]

Sur le chemin de la nouvelle religion. — Il resta treize ans à la Mecque, résolu et ferme, insistant sur la croyance en l'Unicité

1. Ibn Kathîr, *Al-bidâya wa an-nihâya*, Vol. 3, p. 33.

divine, en la Résurrection et au Jugement dernier. Sa foi en sa mission ne chancela jamais, même pas pour un court instant. Il ne se compromettait jamais avec la fausseté. Il était convaincu que le message majestueux qui lui avait été confié contenait seul la solution des problèmes de l'humanité.

Toute l'Arabie se montra hostile à l'égard du Prophète (ﷺ). Seul quelqu'un possédant un cœur de lion pouvait accepter une telle mission. Elle équivalait en quelque sorte à traverser le feu, à marcher tout droit dans les mâchoires de la mort. Néanmoins certaines bonnes âmes parmi les Qoraych répondirent à l'Appel divin. Ce n'était pas une décision prise à la hâte. Ils savaient ce qu'ils faisaient. Il n'y avait aucune considération mondaine qui aurait pu les pousser à agir en ce sens. Ils avaient délibérément refermé sur eux les portes du confort et du luxe mondains. Ils avaient entendu le cri de la foi, et le monde s'était recroquevillé pour eux. Le sommeil les avait quittés. Leurs lits avaient été transformés en lits couverts d'épines. La Vérité les avait réveillés et maintenant, ils ne pouvaient y échapper. Ils savaient en leur for intérieur qu'ils ne pouvaient goûter à la paix tant qu'ils n'auraient pas déclaré leur foi en Dieu et en Son messager (ﷺ). Ils décidèrent donc, d'aller tous vers le Prophète (ﷺ) et d'adopter la foi qu'il prêchait. Le Prophète (ﷺ) vivait dans leur propre ville, à quelques mètres seulement. Mais la haine des Qoraych avait rendu ce trajet si long et si périlleux que le faire équivalait à l'accomplissement d'un long voyage hasardeux. Il était de loin plus prudent de diriger une caravane de commerce de la Syrie au Yémen, en évitant les gangsters barbares, que d'aller à la rencontre du Prophète (ﷺ) à la Mecque même. Néanmoins, ils allèrent vers lui, firent sous ses yeux le serment de fidélité à Dieu et à Son messager (ﷺ) et engagèrent leur vie à ses côtés. Ils avaient couru un risque énorme. De grandes difficultés et des procès impitoyables les attendaient dans le chemin qu'ils avaient choisi. Mais ils étaient préparés au pire. Ils avaient entendu le Coran qui dit :

« *Alif, Lâm, Mîm. Est-ce que les gens s'imaginent qu'ayant dit « Nous croyons » on les laissera et qu'ils ne seront pas mis à l'épreuve ? Nous avons déjà mis à l'épreuve leurs prédécesseurs. Et Dieu connaîtra très certainement ceux qui disent la vérité, et ceux qui mentent.* »[1]

Ils avaient aussi entendu :

« *Pensez-vous entrer au Paradis sans qu'il vous soit arrivé comme à ceux qui vous ont précédés ? Ils furent accablés par la misère et la douleur ; et il furent ébranlés au point que le Messager et ceux qui avaient cru avec lui s'écrièrent : « A quand le secours de Dieu ?» Quoi ! Le secours de Dieu est sûrement proche ?* »[2]

A la longue ce qu'on redoutait le plus arriva. Les Qoraych déversèrent tout le carquois de leur courroux sur eux. Pas une seule flèche ne demeura inutilisée. Mais les croyants tinrent bon. Ils dirent :

« *Voilà ce que Dieu nous avait promis ainsi que Son messager ; Dieu et Son messager disaient la vérité.* »[3]

Et cette profession de foi accrut leur confiance et redoubla leur détermination. Plus ils étaient persécutés, plus leur ardeur s'accrut. De ce fourneau d'épreuves, ils émergèrent comme de l'or pur.

L'éducation religieuse. — En même temps, le Prophète (ﷺ) les avait pourvus de la nourriture spirituelle qu'offre le Coran et

1. Coran, 29:1-3.
2. Coran, 2:214.
3. Coran, 33:22.

avait veillé sur leur éducation religieuse. Il leur ordonnait de prier cinq fois par jour, devant le Créateur et Maître des Mondes avec une propreté de corps, une humilité de cœur et une concentration d'esprit. De jour en jour, ils gagnaient en stature, moralement et spirituellement et s'éloignaient des aspirations mondaines. Leur amour pour le Seigneur de l'Univers ne cessait d'augmenter. Le Prophète (ﷺ) contrôla leur tempérament guerrier. Leur arrogance native avait succombé à la sublimité de leur Foi. Le Prophète leur commanda de « se retenir et d'établir la prière », et ils obéirent. Ils étaient devenus comme de la cire entre ses mains.

Médine. — Quand l'inimitié des Qoraych dépassa toutes les limites, Dieu permit aux musulmans d'émigrer vers Médine où l'Islam s'était déjà répandu.

A Médine, les mecquois et les musulmans médinois fraternisèrent. Il n'y avait rien de commun entre eux, sauf la nouvelle Foi. En de telles circonstances, l'Islam sema des graines d'affection et apporta une fraternisation qui n'aurait pas été possible entre eux. Les liens qui furent établis entre les *Anṣâr*[1] et les *Mouhâjir*[2] étaient plus forts que les liens de sang qui historiquement n'avaient pas évité des batailles sanglantes entre eux.

Cette Communauté naissante, qui comprenait les *Mouhâjir* et les *Anṣâr*, était le noyau d'une splendide nation musulmane. Elle naissait à un moment où le monde oscillait de façon précaire entre la vie et la mort. Sa naissance fit pencher la balance en faveur de la vie. Pour la survie de l'humanité, il fallait à tout prix renforcer cette communauté ; pour cette raison, quand Dieu mit l'emphase sur la nécessité des relations fraternelles entre les *Anṣâr* et les *Mouhâjir*, Il avertit :

1. Les musulmans médinois.
2. Les musulmans ayant émigré de la Mecque.

« Si vous ne faites pas cela, il y aura du désordre sur terre ainsi qu'une grande dépravation. »[1]

Le faîte du développement. — L'instruction religieuse des Compagnons continuait à Médine sous la responsabilité du Prophète (ﷺ) qui leur expliquait la vraie conception de la religion et leur inculquait les notions de vertus de l'introspection et de la censure de soi, de l'amour des études et de la peur de l'Au-delà. Les Compagnons étaient en proie à une irrésistible impulsion d'effacement de soi dans le chemin de Dieu. C'était devenu si facile pour eux de se détourner des attaches mondaines. Ils partirent en *jihâd* à chaque fois que la nécessité les appella, plus d'une centaine de fois, dont vingt-sept fois en compagnie du Prophète (ﷺ) lui-même.

Les versets du Coran, révélés, leur apporta de nombreux commandements concernant leur conduite personnelle, leurs biens et leur famille. Ces commandements étaient complètement nouveaux, donc pas faciles à appliquer, mais ils avaient acquis un degré de croyance et d'amour de Dieu tel qu'ils n'avaient plus de soucis à se faire en se soumettant à la Volonté de Dieu. Une fois que le nœud « gardien » de la non-croyance était dénoué, il était facile de défaire les autres nœuds qui les attachaient à la terre et aux choses matérielles en oubliant Dieu. Une fois que le Prophète (ﷺ) avait ouvert leurs cœurs à l'Islam, il n'eut pas à lutter à chaque pas pour leur faire rejeter le Mal et accepter le Bien. Ils avaient adopté la nouvelle foi selon leur propre vœu et s'étaient soumis sans hésitation aux différents appels du Prophète (ﷺ). S'ils commettaient quelque crime, ils se soumettaient volontairement à la punition divine. Beaucoup d'entre eux avaient leur coupe de vin entre les mains quand l'injonction coranique contre les alcooliques fut révélée, ils les jetèrent tout de suite et brisè-

1. Coran, 8:73.

rent leurs tonneaux de vin de sorte que les égouts de Médine débordèrent de leur contenu devenu détestable.

Ainsi, quand ils atteignirent le faîte du développement moral et devinrent résistants aux tentations de Satan, et de leur égo méprisable, quand ils apprirent à préférer le bien-être futur au bien-être immédiat et devinrent des amoureux de l'Au-delà, en vivant dans ce monde, quand la pauvreté ne pouvait être un obstacle au milieu de leur chemin vers Dieu, et que la richesse ne pouvait les rendre vaniteux, quand ils devinrent faibles, mais inflexibles face au pouvoir, et quand ils devinrent dispensateurs de la justice parmi les hommes même si elle pouvait aller à l'encontre de leurs intérêts, leurs propres parents et amis, Dieu leur subordonna le monde et les nomma Défenseurs de la Foi. Le Prophète (ﷺ) les nomma comme ses successeurs et alla rencontrer le Très Haut, heureux d'avoir réussi sa Mission et confiant d'avoir laissé sa charge entre des mains sûres.

La plus remarquable révolution de l'Histoire. — La puissante révolution amenée par le Prophète (ﷺ) auprès des arabes et qui à travers ceux-ci créa une nouvelle impression durable auprès de toutes les nations du globe, était unique sous tous les rapports. C'était un événement extraordinaire dans l'Histoire humaine, pourtant il n'y avait rien en lui qui ne pouvait être expliqué de façon rationnelle. Etudions, non en tant qu'enthousiastes musulmans, mais en tant qu'étudiants des affaires humaines, le caractère, la pureté et l'influence de cette grande révolution sur les destinées de la race humaine.

Les influences de la bonne croyance dans la morale. — Pendant la période pré-islamique les gens avaient commencé à adorer des objets inanimés qui ne pouvaient ni les aider ni accéder à leurs demandes, et qui avaient, en fait, été créés pour subvenir à leurs besoins. Ainsi, il n'y avait pas de vrai enthousiasme moral, pas de spiritualité sincère dans leur religion. Le

Dieu de leur conception était un artisan qui s'était retiré après avoir terminé son travail. Ils pensaient qu'Il avait légué Son royaume à ceux qui contrôlaient les affaires de l'univers. Ils savaient bien qu'il était le Créateur de l'univers, mais c'était tout comme un historien qui, quand on lui demande qui a construit tel bâtiment, répond que c'était tel ou tel roi, sans que la mention du nom de ce roi n'inspire quelque respect, ou ait fait quelque impression sérieuse sur lui. Ils n'avaient aucune connaissance intime des attributs divins, et, par conséquent, leur cœur ne portaient pas l'empreinte de la gloire et de l'amour de Dieu.

Les Grecs avaient donné une définition de Dieu, qui était, dans une grande mesure, négative. Elle ne tenait pas compte des vertus positives associées à Son nom comme Bonté, Compassion, Miséricorde et Omniscience. Elle pouvait bien prouver la Première Cause, mais elle la dépouillait de savoir et de volonté, et mettait en avant des théories qui dérogeaient à la dignité divine. Mais aucun système de culture ou de foi n'a pu prospérer sur des fondations négatives. Aussi les philosophes grecs avaient fini par détruire l'esprit de la religion et l'avaient réduit à un galimatias de cérémonies vides, de sports et festivals.

Les musulmans en général et les Arabes en particulier rejetèrent cette religiosité vague et maladive et atteignirent une Foi qui était à la fois intense et profonde et qui filtrait à travers chaque fibre de leur existence. Ils placèrent leur confiance en Dieu qui possède les excellents Attributs, dont le Très Haut, le Plus Magnifique et le Maître du jour du Jugement. Il est le Créateur et le Préservateur de l'Univers, Qui récompense par le paradis et Qui punit par l'enfer, Qui grossit ou diminue la subsistance de qui Il veut, Qui connaît le caractère furtif des yeux et le secret des cœurs et Qui est l'incarnation de la beauté et la sublimité, de la force de la splendeur, de la perfection et de la bienfaisance.

Cette ferme conviction produisit une transformation miraculeuse chez les premiers pratiquants de l'Islam. Quiconque affirmait sa foi en un Dieu transcendant et adoptait le principe de

« *Lâ ilaha illâ allah* » (Il n'y a de dieu que Dieu) éprouvait un brusque changement. Les recoins les plus profonds de son âme étaient illuminés par le rayonnement éclatant de la conscience divine, son esprit et sa chair cessaient d'être ennemis –il parvenait à un équilibre interne– et il accomplissait des exploits de courage, d'endurance et de foi.

La critique de soi. — Cette Foi fut une source intarissable d'entraînement moral. Elle produisit parmi ses pratiquants une volonté surprenante, la critique de soi et le sens de la justice. Car rien ne peut aider à surmonter les tentations de l'Ego avec autant de succès qu'une foi vivante en l'Omniprésence de Dieu.

Si quelqu'un succombait à des tentations dégoûtantes et tombait dans l'erreur, même s'il n'avait pas été vu, il se confessait au Prophète (ﷺ) et subissait volontairement la plus sévère des punitions afin de se sauver du déplaisir divin. Quelques incidents de ce genre nous ont été rapportés par des historiens dignes de confiance, dont Mâ'iz Ibn Mâlik al-Aslamî. Un jour, il alla voir le Saint Prophète (ﷺ) et lui dit : « O Prophète, je viens de faire du mal contre ma personne, je viens de commettre l'adultère et je veux que tu me purifies ». Le Prophète (ﷺ) le renvoya. Le lendemain, il renouvela sa demande au Prophète (ﷺ) qui le renvoya à nouveau et s'enquit auprès de sa famille s'il avait perdu la tête. Les parents de Mâ'iz déclarèrent que, autant qu'ils le sachent, il n'y avait rien d'anormal dans son comportement. Quand Mâ'iz retourna pour la troisième fois, le Prophète (ﷺ) s'informa encore une fois sur sa condition mentale et ses parents répondirent de la même façon. Ils ne songèrent guère à mentir pour sauver la vie d'un parent, qu'il soit un père, un frère ou un mari. Mâ'iz, lui aussi, ne voulait pas reculer. Il se présenta devant le Prophète et avoua son crime pour la quatrième fois. Alors, à la fin, le Prophète ordonna qu'il soit lapidé selon les principes de la loi musulmane.

Un cas semblable est celui d'une femme nommée Ghâmidiyah.

Elle avait aussi commis l'adultère et avait voulu être purifiée afin qu'elle n'ait pas à se lever avec le signe du péché sur elle, le jour du Jugement. Quand elle se présenta à nouveau devant le Prophète (ﷺ), le second jour, ayant été renvoyée le premier, elle dit avec empressement au Prophète (ﷺ) : « Pourquoi m'as-tu renvoyé comme Mâ'iz ? Je suis aussi enceinte (et ceci prouve incontestablement ma culpabilité) — Alors vas-t'en maintenant, répondit le Prophète (ﷺ), reviens après la naissance de ton enfant. » Elle s'en alla et attendit. Quand le moment arriva et qu'elle eut accouché, elle revint devant le Saint Prophète (ﷺ), tenant son bébé dans les bras. « Voici mon enfant » dit-elle. Mais une fois encore elle dû retourner, car le Prophète (ﷺ) lui commanda de s'en aller et d'allaiter l'enfant jusqu'à ce qu'il soit sevré. « Amène-le moi, dit-il, quand il n'aura plus besoin de tétée. » Quand l'enfant fut sevré, Ghâmidiyah se présenta devant le Prophète (ﷺ) avec son enfant, celui-ci tenant un morceau de pain dans sa petite main pour prouver qu'il n'avait plus besoin d'allaitement. « Me voici, O Messager de Dieu, déclara cette étrange femme, maintenant je suis libre. Mon enfant est sevré. » Le Prophète (ﷺ) confia l'enfant aux soins d'un musulman et ordonna la sentence à mort par lapidation pour la mère. Une fosse fut creusée et elle y fut enterrée jusqu'à la taille. Ensuite elle fut lapidée. Quand Khâlid Ibn Walîd lui lança une pierre et que jaillit du sang de son corps, quelques gouttes coulèrent sur ses vêtements. En se reculant Khâlid adressa des remarques peu flatteuses au compte de la dame, que le Prophète (ﷺ) entendit. « Non, Khâlid, non, réprimanda le Prophète (ﷺ), par l'Etre Sacré qui règle ma vie, elle a offert une telle pénitence que même si le collecteur d'impôts devait le faire, le Seigneur lui pardonnerait. » Après sa mort, des prières furent récitées sur sa civière par ordre du Prophète (ﷺ) et elle fut enterrée.[1]

1. *Sahîh Mouslim.*

L'honnêteté et la confiance. — Des vertus telles que l'honnêteté et la confiance se développèrent parmi les premiers musulmans comme les fruits naturels d'un sentiment de croyance vivante en l'omniprésence du Dieu absolu. Même quand ils étaient seuls ou dans n'importe quelle situation où ils pouvaient facilement enfreindre les lois religieuses, la crainte de Dieu retenait les musulmans.

Il est rapporté dans *Târîkh aṭ-Ṭabarî* qu'après la victoire de Madayn, alors que les musulmans ramassaient le butin, l'un d'eux apporta quelque chose sur laquelle il était tombé et la déposa auprès du trésorier. Elle était de si grande valeur que tous ceux qui la voyaient restaient ébahis. Ils n'avaient jamais vu un trésor aussi précieux de toute leur vie. Ils commencèrent à le questionner: « Es-tu sûr de ne pas en avoir retenu une partie ? — Par Dieu, répondit-il, si je l'avais voulu, j'aurais pu détourner le tout sans qu'aucun de vous ne soit au courant. » Cette réponse franche les impressionna beaucoup et ils sentaient qu'ils faisaient face à un homme extraordinaire. Ils le supplièrent de révéler son nom, mais il refusa. « Je ne peux vous dire mon nom, dit-il, car vous commencerez alors à me faire des louanges, tandis que toute louange doit être faite à Allah. Je me contente bien de tout ce qu'Il m'accorde comme récompense. » Après son départ, ils confièrent à un homme la tâche de le suivre afin de connaître son identité. Alors on trouva que c'était (Le Chef) l'Emir de la tribu de 'Omar Ibn 'Abd Qays.[1]

La destitution des dieux artificiels. — La croyance en un Dieu unique, le Dieu souverain de l'univers, avait élevé les musulmans si haut qu'ils ne pouvaient plus se courber devant quiconque en dehors du Tout Puissant. Reflétant dans leur cœur, comme ils le faisaient, la gloire du Tout Glorieux, l'éclat de la

1. *Târîkh aṭ-Ṭabarî*, Vol. IV, p. 16.

grandeur mondaine ne les impressionnait nullement.

Aboû Moûsâ raconte que quand il arriva à la cour du Négus en compagnie d'autres émigrés musulmans, il trouva 'Amr Ibn al-'As assis à la droite de l'empereur, 'Oumâra à sa gauche et les prêtres formaient un double rang devant. 'Amr et 'Oumâra informèrent l'empereur que les musulmans n'avaient pas l'habitude de s'agenouiller devant qui que ce soit. Mais les prêtres insistèrent pour qu'ils le fassent devant l'empereur, sur quoi Ja'far répondit, sans hésitation : « Nous, musulmans, nous ne nous prosternons que devant Dieu et nul autre. »[1]

Rab'î Ibn 'Amir fut un jour désigné par Sa'd comme envoyé à Roustam, le commandant en chef de Perse. Roustam le reçut dans une grande salle, décorée de magnifiques tapis. Le commandant en chef, portant une couronne et des tuniques assorties de pierres précieuses, était assis sur un trône. Rab'î, par contre était pauvrement vêtu. Il était pratiquement en haillons et portait un bouclier qui était trop petit pour lui. Son cheval était aussi de petite race. En croupe sur celui-ci, il s'avança directement vers Roustam, piétinant les tapis coûteux sous ses sabots. En s'approchant du trône, il descendit de son cheval, attacha ses rênes à une ferrure et commença à se diriger vers Roustam portant toujours son casque et ses armes. Les officiers de la cour lui firent des remontrances. Ils protestèrent qu'il devait au moins enlever son casque avant de se présenter devant le commandant en chef. Mais Rab'î répliqua : « Je suis à votre demande et non pas de ma propre initiative. Je suis prêt à me retirer si vous ne voulez pas de moi. » A ce stade, Roustam intervint et demanda aux officiers de le laisser passer comme il lui plaisait. Rab'î s'avança s'appuyant sur la lance et perçant les tapis à chaque pas. Les gens s'enquirent du but de sa visite. Il dit : « Nous avons été envoyés par Dieu pour délivrer ceux qu'Il veut de la souveraineté de Ses propres

1. *Al-Bidâya wa al-nihaya*, Vol. III.

hommes afin qu'ils acceptent l'étendue immense de l'Au-delà, et du caractère oppressif des autres religions pour leur faire accepter impartialité et la justice de l'Islam. »

Un courage extraordinaire. — L'enthousiasme pour l'Au-delà avait doté les musulmans d'un courage presque surhumain. Les visées et intérêts mondains ayant perdu toute valeur à leurs yeux, ils s'avançaient maintenant vers l'ultime but que constituait le Paradis, avec l'ardeur d'un pigeon-voyageur.

Il est rapporté dans le *Sahîh al-Boukhârî* que lorsque Anas Ibn an-Nadar s'avança vers l'ennemi, à un moment critique de la bataille d'Ouhoûd, il rencontra Sa'd Ibn Mou'âdh à qui il dit : « Par Dieu, Sa'd je peux sentir le doux parfum du Paradis venant de la direction du Mont Ouhoûd ». A ces mots, il s'enfonça au cœur de la bataille. Sa'd raconte que lorsque le corps d'Anas fut ramené du champ de bataille, il portait plus de quatre-vingt blessures. Les mécréants l'avaient littéralement coupé en morceaux ; en conséquence, seule sa sœur put reconnaître son cadavre.[1]

Dans la bataille de Badr, le Prophète (ﷺ) poussa un jour les musulmans vers un plus gros effort. Quand il dit : « Marchez en avant vers le Paradis, l'étendue qui est semblable à celle des cieux et de la terre », 'Oumayr Ibn Hamâm s'écria : « O Prophète de Dieu, est-il vraiment si vaste ? » Le Prophète répondit : « Oui, est-ce que tu en doutes ? — Non, je n'en doute point, répondit le Prophète. » 'Oumayr avait sorti des dattes et avait commencé à en manger. Mais la perspective du Paradis dans son esprit, l'en empêcha. N'était-il pas ridicule de perdre son temps sur de telles « bagatelles » alors que le ciel lui faisait signe ? Il lança les dattes et s'enfonça au plus fort de la bataille. Le désir de son cœur fut vite accompli.[2]

1. Unanime.
2. Rapporté par Mouslim.

Aboû Bakr Ibn Aboû Moûsâ al-Ach'arî raconta que sur un certain champ de bataille, son père dit comment le Prophète (ﷺ) avait déclaré que les portes du Paradis se trouvent sous l'ombre des épées, lorsqu'un homme en haillons, s'avança et lui demanda s'il avait lui-même entendu les propos du Prophète (ﷺ). Le père d'Aboû Bakr répondit qu'il en était ainsi. A ces mots, l'homme se retourna vers ses amis et prit congé d'eux. Il tira son épée, brisa le fourreau en pièces et chargea l'ennemi. Il fut ainsi tué.[1]

'Amr Ibn Jamoûh, qui boîtait, avait quatre fils. Ils avaient l'habitude d'accompagner le Saint Prophète (ﷺ) chaque fois qu'il partait en *jihâd*. Quand le Prophète partit pour Ouhoûd, 'Amr voulut aussi s'enrôler mais ses fils s'y opposèrent en raison de son incapacité physique et de sa vieillesse. Devant leur inflexibilité 'Amr rechercha l'aide du Prophète (ﷺ). « Mes fils m'empêchent de partir avec toi, dit-il, tandis qu'il est de mon désir de marcher vers le Paradis avec ma jambe unique. » Le Prophète (ﷺ) expliqua que le *jihâd* ne lui était pas obligatoire. En même temps, il n'aima pas que les fils de 'Amr se mettent au travers du chemin de leur père en ce qui concerne la cause sainte qu'il s'était fixée. Alors il leur demanda : « Pourquoi ne le laissez-vous pas partir ? Le Seigneur peut lui accorder le martyre. » Les fils acceptèrent et 'Amr s'enrôla pour le *jihâd* dans lequel il fut tué.[2]

Chaddâd Ibn al-Hâd raconte qu'un jour un bédouin vint au Prophète (ﷺ) et se joignit à la troupe après avoir embrassé l'Islam. Le Prophète (ﷺ) chargea un Compagnon de le surveiller. Quand la bataille de Khaybar eut lieu, le Prophète (ﷺ) lui donna aussi une partie du butin, mais comme il était absent –il était un éleveur de bétail et avait l'habitude de s'esquiver quand il en avait l'occasion– elle fut gardée par un Compagnon qui la lui rendit à son retour dans l'après-midi. Le bédouin porta le

1. Rapporté par Mouslim.
2. *Zâd al-ma'âd*, Vol. III, p. 135.

butin au Prophète (ﷺ) et s'enquit de quoi il s'agissait. Le Prophète (ﷺ) lui informa que c'était sa part des dépouilles, sur quoi il répondit : « Mais je ne suis pas associé à toi pour cette raison-ci », et en montrant sa gorge, il ajouta, je me suis joint à toi pour être percé par une épée ici. » Le Prophète (ﷺ) répondit : « Dieu accomplira ton désir si tu es sincère dans ta relation avec Lui. » Ensuite une autre bataille eut lieu dans laquelle il fut tué. Quand son cadavre fut signalé au Prophète (ﷺ), il remarqua : « Sa relation avec Dieu était sincère, alors Dieu a fait de lui un vrai musulman. »[1]

La capitulation implicite. — Les Arabes désordonnés, qui étaient autrefois si pervers dans leur comportement, s'étaient si complètement soumis à la Foi, qu'il leur était maintenant impossible d'enfreindre la Loi divine. Ils avaient accepté la souveraineté de Dieu de la façon la plus complète. En paix et en guerre, dans la joie et dans la peine, dans chaque sphère de la vie, à chaque tournant des événements et dans les détails les plus minutieux de tout ce qui les concernait ils faisaient appel à Son aide et mettaient à exécution Ses commandements sans la moindre objection.

Ils avaient connu le paganisme. Ils y étaient nés et y avaient grandi. Ils pouvaient ainsi apprécier l'Islam à sa juste valeur, et comprendre qu'il impliquait le remplacement d'un mode de vie par un autre, le passage de l'anarchie et du plaisir à la parole de Dieu. Hier seulement, ils étaient en guerre contre Dieu ; maintenant ils étaient devenus Ses serviteurs complaisants. Personne ne devait émettre son opinion personnelle après que la Parole de Dieu eut été révélée. Désobéir au Prophète (ﷺ), avoir une querelle avec lui ou tenir un procès pour une cause autre que celle de la Loi divine, donner priorité à sa tradition familiale plutôt qu'à

1. *Zâd al-ma'âd*, Vol. III, p. 190.

la Foi, ces choses-là étaient maintenant hors de question. Ils avaient rejeté le paganisme en totalité et s'étaient voués de tout cœur à une existence nouvelle et complète.

Un jour Foudala Ibn 'Oumayr Ibn al-Moulawwah se proposa d'assassiner le Prophète (ﷺ) pendant le *tawâf* de Ka'ba. Comme il s'approchait de lui, le Prophète s'enquit : « Est-ce que c'est toi, Foudala ? — Oui c'est moi, O prophète de Dieu, répondit Foudala, Je ne faisais que penser à Dieu. Le Prophète (ﷺ) sourit à cela et mit sa main sur le cœur de Foudala. La paix dans le cœur de celui-ci fut rétablie. Plus tard, il eut l'habitude de dire que lorsque sa main s'était levée, le Prophète (ﷺ) lui était apparu si beau, comme si Dieu n'avait rien créé de plus beau que lui. Sur le chemin du retour, Foudala rencontra sa maîtresse qui l'invita à discuter, mais il refusa. Il déclara qu'il ne pouvait se permettre une telle chose maintenant qu'il s'était soumis à l'Islam.[1]

La vraie connaissance. — Les prophètes avaient donné à l'homme la véritable connaissance de l'existence de Dieu, ainsi que Ses attributs et ses actions. Ils avaient posé les fondements sur lesquels l'homme pouvait ériger l'édifice de sa propre conduite spirituelle, sans se laisser aller à de vaines discussions métaphysiques sur l'être et le savoir. Mais l'homme n'y fit pas attention. Au lieu de se montrer reconnaissant pour le commandement divin il permit au navire de ses pensées de dériver sur des mers inexplorées. Il se conduisit comme un explorateur qui, mettant de côté les cartes géographiques, essaie d'estimer chaque hauteur, de sonder chaque profondeur et de mesurer chaque distance, de sa propre initiative. De telles tentatives peuvent tout au plus aboutir à quelques esquisses de notes et à quelques paroles incertaines, ramassées çà et là. Donc, quand les gens essayaient

1. *Zâd al-ma'âd*, Vol. III, p. 332.

de parvenir à Dieu que par la raison et sans l'aide qu'avait procurée la lumière des enseignements du Prophète (ﷺ), la connaissance qu'ils avaient amassée à propos de Dieu ne consistait en rien de plus que des pensées faites au hasard, des théories contradictoires et des conclusions fortuites.

Les Compagnons du Prophète Mohammad furent à deux reprises bénis à ce sujet, car en se soumettant à sa conduite, ils s'étaient épargnés la tâche de s'adonner à la théologie spéculative concernant l'existence et la nature de Dieu et étaient libres de se consacrer à des branches plus productives de l'éducation. Ils agissaient comme les gardiens de la Révélation. Par conséquent, ils leur étaient possible de retenir la substance de la Foi tandis que d'autres ne faisaient qu'effleurer son ombre.

Chapitre 3

La société musulmane

Le bouquet de fleurs. — La conception musulmane de Dieu comme le Créateur, le Nourrisseur et le Supporteur de tout le monde et de toutes les nations, et l'étendue universelle du ministère du Prophète Mohammad (ﷺ) avaient enlevé toutes les barrières de sang, de couleur et de géographie entre l'homme et son prochain et avait soudé l'humanité en une famille unie. En Islam, les hommes formaient, un bouquet de fleurs. Ils étaient les membres de la même famille, étant issus du même père, Adam. Un Arabe n'avait aucune supériorité sur un non-Arabe et vice-versa. Le plus honoré était celui qui était le plus droit.

Le Prophète (ﷺ) disait énergiquement : « O peuple, En vérité, Dieu a éloigné de vous la terre de l'ignorance et l'orgueil de la naissance. Il n'y a que deux catégories d'individus : ceux qui sont droits, qui craignent Dieu et qui sont honorables aux yeux de Dieu, et ceux qui sont méchants et pécheurs et qui sont déshonorables à Ses yeux. »[1]

Un conseil typique de ses enseignements est celui qu'il donna à Aboû Dharr : « Regarde, tu es ni plus grand ni supérieur à quiconque sauf, bien sûr, si tu es le plus vertueux. »[2]

---

1. Rapporté par Ibn Abî Hâtim.
2. Rapporté par l'Imâm Ahmad.

Typique aussi, était l'affirmation qu'il avait l'habitude de répéter à son Créateur tous les jours pendant les prières du soir : « Je témoigne que les hommes sont tous des frères. »[1]

Celui qui divise n'est pas un des leurs. — Tout ce qui avait tendance à diviser l'humanité en factions et en groupes était sévèrement condamné par lui. Il disait : « Celui qui vit en discorde n'est pas un des nôtres. Celui qui meurt en discorde n'est pas un des nôtres. Celui qui se bat pour la discorde n'est pas non plus un des nôtres. »[2]

D'après Jâbir Ibn Abdallâh : « Un jour sur un champ de bataille, un *Moujâhir* gifla un *Ansâr*, sur quoi l'*Ansâr* s'écria: « O *Ansâr* ». Suivant son exemple, le *Moujâhir* s'écria aussi : « O *Moujâhir* ». Le Prophète (ﷺ) les arrêta aussitôt : « Cessez ces slogans communaux, dit-il, tout ceci est infect. »[3]

Le Prophète (ﷺ) avait aboli la vieille notion tribale de parenté qui exigeait qu'un homme se range du côté de son frère, que celui-ci soit l'oppresseur ou l'opprimé. A son avis : « Aider un parent pour une cause injuste était comme retenir par la queue un chameau qui décide de se jeter dans le puits. »[4] Il avait réussi à établir une société vraiment unitaire, dans laquelle les classes hautes et moyennes, les riches et les pauvres, les blancs et les noirs étaient unis dans la fraternité. Toutes les sections de la population coopérèrent de bon cœur les uns avec les autres et s'unissaient quand le besoin s'en faisait sentir. Dieu avait placé les femmes entre les mains des hommes ; les femmes avaient leurs droits sur leur mari, de même que les maris sur leurs femmes.

1. Rapporté par Aboû Dâwoud.
2. Rapporté par Aboû Dâwoud.
3. Rapporté par al-Boukhârî.
4. Ibn Kathîr, *Tafsîr*.

La responsabilité sociale. — Les musulmans avaient un grand sens de la responsabilité. Ils avaient mûri en esprit et ils se conduisaient en membres responsables de leur famille, de leur profession, de leur Foi et de toute la société humaine.

Ils actualisaient la vérité, ils agissaient après consultation mutuelle, ils obéissaient au chef du gouvernement, le Calife –de tout cœur aussi bien ouvertement que secrètement, mais seulement aussi longtemps qu'il restait fidèle aux commandements divins. « Il n'y a aucune fidélité imposée à l'humain qui implique l'infidélité au Créateur »[1]. C'était une des règles essentielles de leur constitution politique. Les revenus de l'Etat qui remplissaient jusqu'alors les bourses des gouvernants étaient confiés à Dieu et dépensés d'après Ses commandements. La position qu'occupait le Calife était semblable à celle du tuteur d'un orphelin, il acceptait des fonds publics seulement ce qu'il lui fallait pour sa subsistance, au cas où il n'aurait pas d'argent liquide, autrement il n'acceptait pas de rémunération. La possession des terres était aussi assignée à Dieu et ils étaient convaincus qu'ils seraient appelés à répondre devant Lui de chaque parcelle de terre qu'ils possédaient.

La conscience civique. — Des siècles d'ignorance et d'oppression avaient rabaissé le petit peuple au rang des animaux. Les gens se soumettaient aveuglément aux nombreux maux sociaux auxquels ils étaient exposés. Au milieu de l'environnement démocratique et juste de l'Islam, le sens civique des gens s'était éveillé, et la société musulmane en vint à posséder une conscience sociale. La responsabilité sociale devenait la conscience humaine grâce à l'Islam qui était le postulat religieux.

1. Unanime.

La vraie source de l'amour. — L'instinct noble de l'amour, que confirme un bon nombre d'exploits de l'Histoire, s'était éteint avant l'Islam. Il était dans la disgrâce. Les choses étaient arrivées à une telle impasse qu'il était pris seulement dans le contexte transitoire des manifestations de la beauté. Pendant longtemps, il n'y avait eu personne qui pouvait, par le charme de sa personnalité et la nature exquise de son caractère, réclamer la dévotion absolue de ses semblables et ensuite la détourner dans la bonne voie. Le monde trouva un tel homme dans la personne du Prophète Mohammad (ﷺ), à travers lequel Dieu avait rassemblé tout ce qui pouvait être adorable dans un être humain. Des récits historiques montrent que tous ceux qui se présentaient devant le Saint Prophète (ﷺ) étaient tout d'un coup intimidés, tandis que ceux qui arrivaient à mieux le connaître étaient sous le charme. Ses admirateurs rapportèrent qu'ils n'avaient jamais vu au monde quelqu'un comme lui. Les cœurs étaient attirés vers lui comme s'ils avaient attendu tout ce temps seulement pour être attirés par le magnétisme de sa personnalité. L'Histoire ne donne aucun exemple de quelqu'un inspirant l'amour, l'obéissance et le respect, tels qu'il en inspirait de ses gens.

Une dévotion exemplaire. — Nous citons ici quelques cas illustrant la dévotion exemplaire des Compagnons au Prophète (ﷺ).

Un jour Aboû Bakr fut agréssé par les ennemis de la Foi à la Mecque. 'Otba Ibn Rabî'â, en particulier, le frappa si fort que son visage s'enfla au point où il était difficile de le reconnaître. Il fut transporté à la maison dans une condition précaire par Banoû Taym. Mais son amour pour le Prophète (ﷺ) était si ardent que la première chose qu'il fit en revenant à lui, fut de s'informer de l'état du Prophète (ﷺ). « Comment va le Prophète de Dieu (ﷺ) ? » furent les mots qui sortirent de ses lèvres enflées. Les personnes qui le soignaient furent très étonnées de cela et commencèrent à le gronder de montrer un tel intérêt pour

quelqu'un qui, à leur avis, était le seul responsable de son malheur. Mais il persista dans sa demande, et quand sa mère, Oumm al-Khayr lui apporta de la nourriture, il refusa d'en goûter jusqu'à ce qu'il ait reçu des nouvelles du Prophète (ﷺ). Oumm al-Khayr lui assura qu'elle ne savait rien de son ami. Il lui demanda alors d'aller s'en informer auprès d'Oumm Jamîl, fille d'al-Khattâb, mais cette dernière était si terrifiée qu'elle refusa d'admettre de connaître le Prophète (ﷺ). « Je ne sais pas qui est Mohammad Ibn 'Abdallâh ou Aboû Bakr, déclara-t-elle, mais je suis prête à vous accompagner auprès de votre fils. » Oumm al-Khayr répondit qu'elle ne demandait pas mieux. Lorsque Oumm Jamîl arriva chez Aboû Bakr et vit l'état dans lequel il se trouvait, elle commença à maudire ses assaillants. Elle dit : « Je jure par Dieu que la communauté qui a fait ceci est une communauté de païens éhontés. Dieu la punira certainement pour ses péchés. » Mais Aboû Bakr n'avait aucune patience pour de telles choses. « Dismoi, il la coupa court, comment va le Prophète ? » Oumm Jamîl avertit que sa mère l'écoutait. Lorsqu'Aboû Bakr lui assura qu'il n'était pas nécessaire d'observer la discrétion en présence de sa mère, elle révéla que le Prophète (ﷺ) était hors de danger chez Ibn Arqam. Sur ce, Aboû Bakr déclara qu'il ne mangerait pas, ni ne boirait avant d'avoir rencontrer le Prophète (ﷺ). Ils attendirent que la nuit s'assombrisse et lorsqu'il fut assez prudent pour faire sortir Aboû Bakr, il fut conduit auprès du Prophète (ﷺ) par sa mère et Oumm Jamîl. Ce ne fut qu'alors qu'il prit son repas.[1]

Pendant la bataille d'Ouhoûd, alors que la nouvelle circulait que le Prophète (ﷺ) avait été sérieusement blessé, une femme, dont le frère, le père et le mari avaient été tués dans la bataille le même jour, oublia sa propre douleur et se précipita sur le champ de bataille s'écriant : « Comment va le Prophète ? » Les gens lui assurèrent que par la grâce de Dieu, il était sauf, mais elle refusa

1. Ibn Kathîr, *Al-bidâya wa an-nihâya*, Vol. III, p. 30.

de se consoler avant de l'avoir vu de ses propres yeux. Elle fut conduite à lui. Quand elle le vit, elle dit : « Aucune calamité n'est une calamité si tu es sauf. »[1]

Lorsque Khoubayba fut mis sur l'échafaud par ses persécuteurs, on lui demanda : « Ne souhaites-tu pas maintenant que Mohammad soit à ta place ? » Il répondit : « Je ne voudrais pour rien au monde être relâché pour qu'on lui fasse même une piqûre d'aiguille. »[2]

Sur le champ de bataille d'Ouhoûd, le Prophète (ﷺ) expédia Zayd Ibn Thâbit pour présenter son salut à Sa'd Ibn Rab'î et s'informer de son état. Zayd chercha longtemps parmi les morts et les blessés et ensuite il tomba sur lui à point nommé, car il était sur le point de mourir. Il avait reçu environ soixante-dix blessures. Zayd lui communiqua rapidement le message du Prophète (ﷺ). Il répondit : « Présente mes respects au Prophète et dis-lui que je sens les doux parfums du Paradis, et à ma communauté d'*Ansâr*, dis-leur que si quelque chose arrivait au Prophète même si l'un d'eux vivait toujours, il n'échapperait pas à la colère divine. » A ces mots, il mourut.[3]

Sur le champ de bataille d'Ouhoûd, encore une fois, il y eut un moment ou la vie du Prophète (ﷺ) fut grandement mise en danger. Sans la moindre hésitation, Aboû Doujâna exposa son dos afin de lui servir de bouclier ; des flèches lui transpercèrent la chair mais il ne broncha pas.[4] Les blessures du Prophète (ﷺ) furent sucées par Mâlik al-Khoudrî. Le Prophète (ﷺ) lui demanda de cracher le sang, mais il refusa, disant : « Par Dieu, je ne vais pas le cracher (sur le sol). »[5]

1. Rapporté par Ibn Ishâq et Bayhaqî.
2. Ibn Kathîr, *Al-bidâya wa an-nihâya*, Vol. IV, p. 63.
3. *Zâd al-ma'âd*, Vol. II, p. 134.
4. Ibid., p. 130.
5. Ibid., p. 136.

Aboû Soufyân, lorsqu'il arriva à Médine, alla rencontrer sa fille, Oumm Habîba, qui était mariée au Prophète (ﷺ). Il était sur le point de s'asseoir sur le lit du Prophète (ﷺ), quand elle accourut et le détourna. Aboû Soufyân s'étonna d'une telle façon d'agir et remarqua de façon sarcastique : « Ma fille, je n'ai pu comprendre si c'est moi qui ne suis pas digne du lit ou si c'est le lit qui n'est pas digne de moi. — Non, expliqua la fille, le fait est que c'est le lit du Prophète et vous êtes un infidèle impur.[1]

L'amour et la révérence exceptionnels temoignés au Prophète (ﷺ) par ses fidèles sont aussi évidents à travers la déclaration faite par 'Orwa à ses frères de Qoraych à son retour de Houdaybiya. Il dit, « J'ai vu beaucoup de monarques. Je suis allé dans les cours de César, de Khrusau et de Négus. Je peux jurer que je n'ai jamais vu aucun roi inspirer autant de respect de la part de ses sujets que Mohammad (ﷺ) le fait de ses Compagnons. Par Dieu, lorsqu'il donne des ordres, ils se précipitent tous pour les exécuter, quand il a accompli les ablutions, ils se battent pratiquement pour avoir l'eau qu'il a utilisée à cette fin, quand il parle, un silence profond les envahit. Ils le vénèrent tellement qu'ils n'osent pas lever les yeux en sa présence pour le contempler pleinement.[2]

Une obéissance sans précédent. — En raison de cette dévotion exemplaire témoignée au Saint Prophète (ﷺ), les Compagnons se dévouaient corps et âme à son service. La déclaration faite par Sa'd Ibn Mou'âdh au nom des *Ansâr* juste avant la bataille de Badr, illustre parfaitement la fidélité sans bornes de ces musulmans dignes de mérite :

> « Je déclare sans équivoque, dit-il, au nom des *Ansâr*, que vous pouvez rester où vous voulez, établir des relations ou rompre avec

1. *Sîrat Ibn Hichâm.*
2. *Zâd al-ma'âd*, Vol. III, p. 125.

ceux qu'il vous plaît, et emporter de nos possessions autant que vous voulez et garder autant qu'il vous plaît de garder. Ce que vous emporterez nous réjouira plus que ce que vous garderez. Nous ne nous écarterons pas du chemin de la fidélité, quoi qu'il arrive. Nous vous suivrons même si vous marchez jusqu'à Bourk Ghamdân, et même si votre cheval devait se jeter à l'eau, par Dieu, nous aussi, nous nous y jetterions.»[1]

Ses ordres inspiraient tant d'obéissance parmi son peuple que lorsqu'il proclama la quarantaine des trois musulmans, qui s'étaient abstenus de la bataille de Taboûk sans aucune raison valable, toute la ville de Médine se transforma en une cité morte pour eux. Un des défaillants Ka'b lui-même, fit le compte rendu suivant de l'incident.

« Le Prophète (ﷺ) avait interdit toute relation sociale avec nous. Les gens commencèrent à éviter notre compagnie ; toute leur attitude envers nous avait changé. Même la terre semblait s'être resserrée autour de nous. Ce n'était plus le lieu que nous connaissions. Quand les choses devinrent insupportables, je franchis un jour le mur du jardin d'Aboû Qatâda. Celui-ci était mon cousin, fils de mon oncle, pour qui j'avais une grande affection. Je le saluai, mais il ne me répondit pas. Alors je lui demandai : « Dis-moi, pour l'amour de Dieu, ne sais-tu pas que j'aime Dieu et le Prophète ? » Il garda le silence. Je l'implorai au nom de Dieu de répondre à ma question, mais encore une fois, il n'y eut pas de réponse. Pressé par moi pour la troisième fois de répondre, il dit : « Dieu et le Prophète le savent mieux que moi. » Mes yeux s'emplirent de larmes à cette réponse, je franchis le mur et sortis du jardin. »[2]

1. *Zâd al-ma'âd*, Vol. III, p. 130.
2. Unanime.

Un autre incident dans la vie de Ka'b mérite d'être mentionné ici. Alors que le Saint Prophète (ﷺ) était furieux pour un motif quelconque, un messager lui apporta l'ordre du Prophète de rester à l'écart de sa femme. « Dois-je divorcer d'avec elle ? » demanda Ka'b. « Non, répondit le messager, tu dois seulement t'éloigner d'elle. » Ka'b renvoya sa femme chez ses parents dans l'attente du règlement final de cette affaire par le Tout-Puissant.

Au beau milieu de sa quarantaine, Ka'b reçut une lettre du gouverneur de Ghassân, qui disait ceci : « Nous avons su que ton Maître t'a retiré ses faveurs. Dieu ne t'a certainement pas envoyé en ce monde pour souffrir de la disgrâce et pour être rejeté. Viens vers nous. Nous te réservons un grand honneur. » Ka'b ne vacilla pas. Après avoir lu la lettre, il dit : « Cela fait aussi partie de mon procès », et il la jeta au feu. Ce fut la fin de cette affaire.[1]

L'esprit de loyauté inculqué par le Prophète (ﷺ) à ses fidèles, leur permit de surmonter les maux les plus profonds de leur milieu. Un mot de lui suffisait pour faire respecter toute interdiction. Aboû Bourda déclara que son père raconta :

> « Nous étions en train de boire à une réception. Je me levai et me rendis chez le Prophète (ﷺ) pour lui présenter mes respects. Sur le chemin, j'appris que les versets suivants avaient été révélés, annonçant une abstinence complète : « *O, les croyants ! Oui, l'alcool, le jeu de hasard, les pierres dressées, les flèches de divination ne sont qu'ordure, œuvre du Diable. Donc, à écarter et vous serez gagnants ? Oui, le Diable ne veut que jeter parmi vous, dans l'alcool et le jeu de hasard, inimitié et haine et vous empêcher du Rappel de Dieu et de la prière. Eh bien, vous abstiendrez-vous ?* »[2]. Je retournai vers mes amis et leur récitait les versets jusqu'à : « *Eh bien, vous abstiendrez-vous ?* » Quelques-

1. Unanime.
2. Coran, 5:90-91.

uns tenaient des verres à moitié vides dans leur main. Ils s'arrêtèrent aussitôt. L'alcool qui avait traversé leurs lèvres (mais pas encore avalé), fut craché. »[1]

Toutes les fidélités familiales, amicales et tribales s'étaient effacées devant cette fidélité. Il est rapporté que Mohammad (ﷺ) convoqua un jour 'Abdallah, fils de 'Abdallah Ibn Oubayy, et lui parla ainsi : « Sais-tu ce que dit ton père ? » 'Abdallah répondit : « Que mon père et ma mère soient un sacrifice pour toi ! O Prophète de Dieu, que dit-il ? — Il dit, répondit le Prophète (ﷺ), que si je retournais à Médine, ceux qui sont honorables chasseraient ceux qui sont vils. » A ces mots, 'Abdallah s'exclama : « Il a raison. Toi, tu es honorable, alors que lui, il est vil. Mais oui, viens à Médine. On sait bien qu'il n'y a pas de fils qui soit plus obéissant à son père que moi, mais si c'est le désir de Dieu et de Son Prophète que je rompe les relations avec mon père, je suis prêt à le faire. » Le Prophète (ﷺ) lui ordonna de n'en rien faire. En arrivant à Médine, 'Abdallah se posta à l'entrée de la ville, son épée à la main, attendant l'arrivée de son père. Aussitôt que le fils vit le père, le premier lança : « Est-ce toi qui as dit que si le Prophète retournait à Médine, ceux qui sont honorables chasseraient ceux qui sont vils ? Tu apprendras très bientôt qui est honorable et qui est vil. Par Dieu, tu ne peux plus vivre à Médine maintenant sans la permission de Dieu et de son Prophète. » 'Abdallah Ibn Oubayy fut étonné en entendant les paroles de son fils et commença à se lamenter : « Entendez-vous, ô peuple de Khazraj, mon fils m'empêche de retourner à la maison ! Entendez-vous, ô peuple de Khazraj, mon fils m'empêche de retourner à la maison ! » Mais son fils ne se laissa pas fléchir. « Aussi sûr que je crois en Dieu, dit-il, tu ne peux entrer à Médine sans la permission du Prophète. » Les gens tentèrent d'intercéder

1. *Tafsîr* Ibn Jarîr.

auprès de lui, mais en vain. A La fin, le Prophète (ﷺ) en prit connaissance. Il envoya un mot à 'Abdallah pour laisser entrer son père. Alors 'Abdallah céda, disant : « Maintenant qu'il a obtenu la permission du Prophète, il peut entrer. »[1]

1. *Tafsîr at-Ṭabarî*.

Chapitre 4

La transformation du monde ignorant en une humanité merveilleuse

Ce fut ainsi que le changement le plus fondamental dans l'Histoire humaine fut apporté. Le Prophète (ﷺ) avait exposé les riches trésors du matériau humain qui sommeillait encore sous la masse de l'Ignorance depuis le début de la Création et leur accorda la lumière qui devait garder le monde sous son charme pendant de nombreuses années à venir. Il avait transformé ce qui n'étaient que des troupeaux de bétail, qu'on peut conduire à sa guise, en des hommes. Il avait éveillé leurs capacités innées ; il avait déclenché les fontaines de leurs vies et les avait élevés au rang de porteurs de lumière, d'éducation, de Foi et de culture dans le monde. En très peu de temps, le désert de l'Arabie produisit des personnalités éminentes dont les noms illuminent encore les pages de l'Histoire jusqu'à ce jour.

'Omar, qui avait l'habitude de mener paître les chameaux de son père, grandit tout d'un coup pour éblouir le monde par la sublimité de la personnalité et la grandeur de ses exploits. Il diminua le pouvoir de César et de Chosroês et perfectionna les fondations d'un dominion qui s'étendit sur les deux Empires et se montra largement supérieur à eux pour ce qui était l'administration et l'organisation. Il n'y a rien à redire de son vif sens moral, de sa justice et de sa droiture qui sont devenus proverbiaux.

Et puis, il y a eut Khâlid fils de Walîd un jeune Qoraychite très dynamique, qui, s'étant fait un nom à travers les querelles locales, était tenu en considération par les seigneurs tribaux de la guerre, seulement il ne jouissait d'aucune haute distinction dans la péninsule, car il n'avait rien d'exceptionnel à son crédit. Mais après avoir embrassé l'Islam, il rayonna dans le monde comme l'épée de Dieu. Cette épée tomba sur Rome comme l'éclair et laissa derrière elle des exploits éclatants, dignes d'être mentionnés dans l'Histoire.

Il y eut aussi le bienveillant et fidèle Aboû 'Oubayda, qui commanda de petits détachements de musulmans dans les anciennes. Il eut les pleins pouvoirs sur les forces musulmanes et expulsa Héraclius à jamais de la terre sainte de Syrie. Le pauvre Héraclius lui lança un dernier regard et dit : « Adieu, Syrie, nous ne nous verrons plus ».

Il y eut encore 'Amr Ibn al-'As, connu parmi les gens de Qoraych pour sa sagacité ; il marcha jusqu'en Abyssinie pour se plaindre auprès du Négus d'avoir remis les émigrés musulmans à leurs tourmenteurs.

Sa'd Ibn Abî Waqqâs, était un soldat inconnu avant sa conversion à l'Islam. Regardez-le maintenant comme il prend les clés de Madâ'in, annexe la Perse et l'Irak aux dominions musulmans et s'inscrit dans l'Histoire comme le conquérant de la Perse et de l'Irak.

Nous avons encore Salmân, le Perse, fils d'un prêtre de village, qui quitta sa maison et supporta toutes sortes de tribulations, échangeant une servitude contre une autre jusqu'à ce qu'il arrivât à Médine et embrassât l'Islam. Il retourna dans son pays natal en tant que Gouverneur. Mais ce grand honneur n'affecta aucunement la simplicité de sa nature. Il viva toujours dans une modeste cabane et on le vit souvent porter des fardeaux sur la tête.

Il y eut aussi Bilâl, l'esclave abyssinien qui fut si illustre que même le Calife 'Omar, le considéra comme son Maître.

Voici Zayd Ibn Hâritha commandant l'armée musulmane dans

la bataille de Mou'ta. L'armée inclut des hommes dont le mérite et la valeur égalent ceux de Ja'far Ibn Abî Tâlib et de Khâlid Ibn Walîd. Son fils commanda une autre armée qui comprit des personnages éminents tels que Aboû Bakr et 'Omar.

Il y eut encore Aboû Zar, Miqdâd, Aboû Dardâ', 'Ammâr Ibn Yâsir, Mou'âdh Ibn Jabal et Oubayy Ibn Ka'b. Le vent de l'Islam les caressa et ils s'épanouirent en tant que fameux ascétes et grands érudits.

Et nous avons aussi 'Alî Ibn Abî Tâlib, 'Aïcha, 'Abdallah Ibn Mas'oûd, Zayd Ibn Thâbit et 'Abdallâh Ibn 'Abbâs, qui atteignirent le plus haut sommet de la connaissance dans le monde en écoutant patiemment le Prophète (ﷺ) qui n'avait pourtant été instruit par aucun mortel. Ils devinrent les sources de la connaissance et de la sagesse. Le monde est très reconnaissant à l'égard de ces « fils du désert ».

Un noble mélange d'hommes. — En effet, jamais encore un groupe d'hommes aussi harmonieux n'était apparu dans l'Histoire. Il avait toutes les conditions requises pour le succès dans les deux mondes. Il traça les contours d'une culture et d'un Empire qui, dans un temps remarquablement court, s'éleva pour briller sur trois grands continents. Ce fut une véritable mine de talent qui produisit ce qui sembla être un flot d'hommes habiles et de qualité comprenant des gouvernants sages, des administrateurs honnêtes, des juges impartiaux, des chefs religieux, des commandants d'armée pieux et des scientifiques craignant Dieu.

Dû à l'unique éducation mentale des musulmans et à la propagation continuelle des idéaux musulmans parmi eux, la Communauté musulmane demeura fermement pourvue de serviteurs sincères et fidèles. Les responsabilités du gouvernement furent assignées à ceux qui préférèrent la dissémination de la vérité à la collection de revenus, et à ceux qui avaient une bonne compréhension de la relation organique entre la religion et la vie et savaient comment associer le monde de la Foi à celui des affai-

res pratiques de telle façon à rendre la vie complète et droite. Sous la direction de ces hommes, la civilisation de l'Islam se développa dans toute sa grandeur et les bienfaits de la Foi jaillirent d'une façon jamais vue encore.

Le Saint Prophète (ﷺ) avait appliqué la clé de sa mission à la serrure de la personnalité humaine et elle s'ouvrit, présentant au monde tous les riches trésors dont Dieu avait doté l'homme. Il avait éloigné les grandes sources de l'Ignorance et avait anéanti son pouvoir. Il avait forcé, à l'aide du pouvoir divin, le monde ignorant d'alors à s'aventurer sur un nouveau grand chemin de la vie. Il avait inauguré une nouvelle ère dans les annales de l'humanité. C'était l'ère musulmane qui brillera pour toujours dans l'Histoire humaine.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉPOQUE MUSULMANE

Chapitre 1

L'ère du commandement musulman

Les dirigeants musulmans et leurs caractéristiques. — Une fois les musulmans éveillés, ils franchirent bien vite les limites de l'Arabie et s'élancèrent avec zèle dans le plein fonctionnement de la destinée humaine. Leur guidée garantissait la clarté et la joie dans le monde ; ces dirigeants avaient les bonnes qualités nécessaires pour guider tous les peuples en assurant le bonheur, la joie et la réussite sous leur commandement. Quelques-unes des caractéristiques de ces musulmans étaient :

1. Les musulmans avaient l'unique avantage d'être en possession du Livre divin (le Coran) et de la Loi sacrée (la *Charî'a*). Il n'avaient pas à dépendre de leur propre jugement sur les questions vitales de la vie, et étaient ainsi épargnés des nombreuses difficultés et périls que cela aurait impliqué.

La Parole de Dieu avait illuminé pour eux tous les boulevards de la vie et les avait aidés à avancer vers une destination qu'ils envisageaient clairement. Pour eux, ce n'était pas une question de chance.

Le Saint Coran dit :

« Quoi ! En voici un qui était mort, puis Nous l'avons ramené à la vie et lui avons donné une lumière pour lui permettre de mar-

cher parmi les gens. Est-il comparable à celui qui erre dans les ténèbres sans pouvoir en sortir ? »[1]

Ils devaient juger les hommes selon ce qui avait été révélé : ils ne devaient pas s'écarter des préceptes de la justice et de l'équité ; leur vision ne devait pas être brouillée par l'inimitié, la haine ou le désir de vengeance :

« *O, les croyants ! Soyez stricts envers Dieu, en témoins de l'équité ! Et que la haine d'un peuple ne vous incite pas à user d'injustice ! Faites l'équité car cela est plus proche de la piété. Et craignez Dieu, car Dieu est bien informé de ce que vous faites.* »[2]

2. Ils n'étaient pas arrivés au pouvoir par eux-mêmes tout d'un coup en sautant hors de l'abîme de la dégradation. Le Coran les avait déjà formés. Ils avaient été amenés à un haut degré de noblesse et de pureté par le Prophète (ﷺ) durant de longues années de soin continuel. Le Prophète (ﷺ) les avait éduqués à une vie d'austérité et de droiture ; il avait inculqué en eux les vertus de l'humilité et de l'abnégation courageuse. Il les avait purifiés de la cupidité et de la lutte pour le pouvoir, la gloire ou la fortune. Un des principes fondamentaux du régime musulman posé par lui était :

« Certes, Par Dieu ! Nous n'assignerons pas de fonction à n'importe qui en fait la demande ou qui désire l'avoir de n'importe quelle façon. »[3]

Les musulmans étaient aussi éloignés du mensonge, de l'arrogance et du désordre que le blanc l'est du noir. Ils n'avaient pas

1. Coran, 6:122.
2. Coran, 5:8.
3. Unanime.

récités vainement les mots suivants tirés du Coran :

> « *Cette Demeure dernière, Nous la réservons à ceux qui ne recherchent sur terre ni honneurs ni corruption. Cependant, l'issue heureuse sera aux pieux.* »[1]

Au lieu d'aspirer à des positions d'autorité et de confiance, ils les acceptèrent avec une grande réticence et quand ils acceptaient vraiment une position officielle, ils le faisaient comme une sorte de charge que Dieu leur avait confiée, à laquelle ils devaient donner un compte rendu détaillé de leurs péchés, qu'ils soient petits ou grands, le jour du Jugement. Le Saint Coran dit :

> « *Dieu vous commande, en vérité, de restituer les dépôts à leurs propriétaires, et de juger avec équité quand vous arbitrez entre les gens.* »[2]

> « *C'est lui qui vous a désignés gérants de la terre, et qui vous a élevés, en degrés, les uns au-dessus des autres, afin de vous éprouver dans ce qu'Il vous a donné. En vérité, ton Seigneur est prompt de poursuite, et Il est pardonneur, miséricordieux, vraiment !* »[3]

3. De plus, les musulmans n'étaient pas les représentants de quelque race ou de quelque pays ; non plus devaient-ils fonder l'impérialisme arabe. Leur mission était une mission universelle de foi et de liberté. Ils étaient heureusement dégagés des obsessions malsaines de couleur et de nationalité territoriale. Tous les hommes sont égaux à leurs yeux. Le Coran dit à ce sujet :

1. Coran, 28:83.
2. Coran, 4:58.
3. Coran, 6:165.

> *« O les gens ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle et vous avons désignés en nations et tribus, pour que vous vous entre-connaissiez. Le plus noble d'entre vous auprès de Dieu est le plus pieux. Dieu est savant, en vérité et bien informé.* »[1]

Un jour, le fils de 'Amr Ibn al-'As, gouverneur d'Egypte frappa un bourgeois égyptien à coups de fouet. L'affaire fut référée devant le Calife 'Omar. Le Calife ne fit aucun cas du statut élevé du père de l'offenseur, et ordonna immédiatement à l'Egyptien de se venger du mal qu'on lui avait fait. Au père de l'offenseur, il administra cette réprimande : « Pourquoi as-tu fait d'eux des esclaves tandis qu'ils sont libres de naissance? »[2]

Les Arabes n'étaient pas mesquins quand il s'agissait d'accorder aux non-Arabes les bénéfices de la Foi, de la culture et de l'éducation. Ils ne se souciaient pas de la nationalité ou des relations familiales des destinataires quand ils en venaient à l'octroi de grands honneurs et de hautes positions dans l'état. Ils étaient, pour ainsi dire, un nuage de béatitude qui se jetait de bon cœur sur le monde entier et duquel toutes les nations du monde profitèrent selon leur propre capacité.

Les Arabes accordèrent une association libre et égale à toutes les nations en ce qui concerne l'établissement d'une nouvelle structure socio-politique et l'avancement de l'humanité vers un idéal moral plus complet et plus riche. Il n'y avait pas de division nationale, pas de barrières de couleur, pas d'intérêts, pas de prêtrise et pas de noblesse héréditaire dans la Communauté musulmane. Aucun bénéfice particulier n'était réservé à quiconque. Il n'y avait rien qui pouvait empêcher les non-Arabes de surpasser les Arabes dans les nombreux domaines de la vie. Même en tant que Docteurs de *fiqh* et de *hadîth*, un grand nom-

1. Coran, 49:13.

2. Cette histoire est citée en complet dans le livre *Târikh 'Omar Ibn al-Khattâb* de Ibn Jawzî.

bre de non-Arabes parvinrent à se distinguer ce dont les musulmans et les Arabes se montrent généralement si fiers. Ibn Khaldoûn écrit :

> « C'est un fait historique surprenant que bien que leur religion soit d'origine arabe, et que la loi apportée par le Prophète (ﷺ) soit de caractère arabe, à quelques exceptions près, tous les hommes érudits en matière de religion musulmane, du domaine des sciences théologiques aussi bien que séculières, soient des non-Arabes. Même ceux qui sont Arabes de naissance sont des non-Arabes par l'éducation, le langage et l'érudition. »[1]

Durant les siècles suivants les musulmans non-arabes continuèrent à produire des chefs, des hommes d'état, des saints et des savants d'un mérite exceptionnel. Ceci n'aurait évidemment pas été possible si les Arabes s'étaient montrés méprisables ou pleins de préjudices dans le partage des affaires avec des gens de différentes nationalités dans le monde musulman.

4. L'humanité a plusieurs faces –physique, émotionnelle, sociale, morale, mentale et spirituelle. Nous ne pouvons négliger aucune d'elle au profit d'une autre. L'humanité ne peut arriver à son plus haut niveau que si chaque instinct humain joue le rôle qui lui convient. Il serait futile de s'attendre à l'établissement d'une société humaine qui soit saine, tant qu'un entourage intellectuel, matériel, moral et spirituel dans lequel l'homme serait capable de développer ses virtualités latentes en harmonie avec le plan de création de Dieu n'est pas créé. L'expérience nous apprend que cet objectif est condamné à rester un rêve aussi longtemps que les rênes de la civilisation ne sont pas tenues par ceux qui attachent une importance requise aux aspirations matérielles

1. Ibn Khaldoûn, *Mouqaddima*, p. 499.

ou spirituelles de la vie et qui peuvent, tout en possédant un important sens moral et spirituel, apprécier à leur juste valeur, les droits de la chair et du sang sur l'homme ainsi que la relation qui existe entre l'individu et la société.

Tout défaut d'intégration des éléments matériels et spirituels dans les caractéristiques d'une nation, doit inévitablement être exposé dans toute sa perspective et son organisation sociale. Ainsi si une communauté qui croit seulement dans un aspect de la vie –le progrès matériel– et n'est pas consciente de son aspect spirituel et des réalités transcendantales comme la Résurrection et l'Avenir, arrive à obtenir l'ascendant sur le monde, la civilisation se manifestera alors en termes d'objets matériels, tels les briques, les pierres, le papier, la toile, le métal et le plomb ; elle tournera autour des cours de justice, des champs de bataille, des industries, des salles de bal, des hôtels, des clubs, des salles de théâtre et prospérera et s'y enrichira. Mais sur le plan familial et dans le domaine de la moralité ainsi que dans d'autres sphères de la vie humaine, il n'y aura pas de ligne de démarcation entre l'homme et la bête. Bref, la civilisation sera comme un corps grand qui peut, à première vue, donner une impression de bien-être, mais qui est, en réalité, la victime d'innombrables malaises.

De la même façon, si une communauté qui répudie les intérêts temporels et se dresse comme la négation de l'Ego, s'occupant seulement des choses de l'esprit, arrive au pouvoir, les virtualités naturelles de l'homme se rabougriront et la civilisation dépérira. Sous son influence, les gens renonceront à la vie mondaine et deviendront des ermites. Ils préfèreront le célibat à la vie matrimoniale, et préfèreront aussi habiter dans les caves et dans des forêts plutôt que dans les villes et les cités. La torture volontaire deviendra la plus importante forme de pratique religieuse, de sorte que l'emprise du corps sur l'âme puisse s'affaiblir, et l'esprit de l'homme puisse « se purifier ». La mort l'emportera sur la vie, car à travers elle, l'humanité sera sauvée du tumulte du « monde des affaires » et complétera le progrès spirituel.

Cette philosophie de la vie, étant opposée à l'ordre naturel des choses, à chaque fois qu'une telle société arrive au pouvoir, l'esprit de l'homme ne manque pas de réagir violemment contre elle aussitôt après que le premier accès d'enthousiasme est passé, et aussi de se venger en s'élançant vers l'autre extrême qu'est le plaisir vulgaire et la débauche matérielle.

Très peu de communautés, qui avaient le privilège d'agir comme les porte-flambeaux de la civilisation pendant les diverses époques de l'Histoire, pouvaient réussir à établir un équilibre harmonieux entre le temporel et le spirituel, entre le corps et l'esprit, et aussi entre la pensée et la raison. En général, soit elles étaient purement matérialistes ou soit simplement anachroniques dans leurs attitudes mentales et spirituelles et ceci laissa basculer la plupart du temps l'humanité entre les deux extrémités opposées du matérialisme et du monachisme.

Les Compagnons du Saint Prophète étaient uniques dans le sens que la religion, la moralité, le dynamisme social, la politique, c'est-à-dire toutes les conditions requises pour une société civilisée, étaient reflétés dans les plus merveilleuses couleurs de leur vie. Il n'y avait pas de schisme, pas de manque d'intégration dans leur âme. Grâce à cela, ils leur convenaient de façon idéale d'opérer comme les serviteurs de l'humanité.

Le rôle du Califat comme exemple d'une meilleure civilisation. — Par conséquent nous voyons qu'aucune période de l'Histoire de la race humaine n'a été plus favorable, dans le vrai sens du terme, que ce qui est connu parmi les musulmans comme le *khilâfat ar-râchida* (c'est-à-dire le règne des quatre premiers Califes). Durant cette époque, toutes les ressources matérielles, morales et spirituelles de l'homme furent utilisées pour faire de lui le citoyen idéal d'un état idéal. Le gouvernement était jugé selon le degré de moralité, et les morales selon leur utilité d'élever l'humanité à des valeurs permanentes et d'établir la justice dans la société humaine. Bien que la Communauté musulmane

fut la plus riche et représentait le plus puissant Etat de son temps, les héros populaires et les personnalités idéales qui en faisaient partie, naissaient généralement de ce qu'ils possédaient, non pas la gloire mondaine, mais plutôt de la pureté et de la noblesse de caractère. Il n'y avait pas de disparité entre le pouvoir et la moralité. Il n'était pas permis au progrès matériel de rattraper le progrès moral. C'est pourquoi dans le monde musulman, l'incidence du crime était si peu élevée en dépit de l'abondance des richesses et de la grande hétérogénéité de sa population. En bref, cette époque fut le plus beau printemps que l'humanité ait jamais connu jusqu'à présent.

Tout ceci était dû à la force morale de la Loi, à l'excellence et aussi, à l'entraînement de ceux qui tenaient la barre des affaires de l'Etat musulman. Dans n'importe quel domaine pour lequel ils servaient l'Etat, ils se conduisaient comme les modèles les plus parfaits de la moralité musulmane. Qu'ils fussent des administrateurs, de simples officiers, des soldats ou des agents de police, ils accomplissaient leurs devoirs avec une modestie exemplaire dans la justice et la piété.

Un autre témoigna ainsi :

> « Le jour, ils sont des écuyers, tandis que le soir, ils vivent en ascètes. Ils paient leur nourriture dans les territoires qu'ils occupent. Ils sont les premiers à saluer quand ils arrivent quelque part et sont les vaillants guerriers qui ne font qu'effacer l'ennemi. »[1]

Un troisième raconta :

> « La nuit, il semble qu'ils n'appartiennent pas à ce monde, qu'ils n'aient pas d'autres occupations que de prier, et durant le

1. Ibn Kathîr, *Al-bidâya wa an-nihâya*, Vol. VII, p. 53.

jour, quand on les voit monter à cheval, on sent qu'ils n'ont rien fait d'autre de toute leur vie. Ils sont de grands archers et de grands lanciers ; pourtant ils sont si sincèrement dévoués à la religion et pensent tellement et si souvent à Dieu qu'on peut à peine leur parler d'autre chose. »[1]

Ce fut à cause de ce fond moral de leur caractère que lorsque la fabuleuse couronne et le « Tapis du Printemps » appartenant à Chosroês de Perse se trouvèrent entre les mains des soldats musulmans après la victoire de Madâ'in, qu'ils les livrèrent au commandant, qui les expédia au Calife à Médine. Quand ce dernier vit ces objets, il fut pris d'admiration devant la grande intégrité des soldats qui les avaient remis intacts à leur chef et devant ceux qui les avaient ramenés sains et saufs jusqu'à Médine.[2]

Le point de vue musulman de la vie. — Seul l'Islam, de toutes les religions, renferme tous les aspects de la vie. Il ne représente pas une barrière entre l'homme et son légitime désir de vivre. Il ne considère pas l'existence de l'homme sur terre comme une sombre vallée de douleurs ou comme une punition pour quelque péché originel ou acquis par héritage. En même temps il ne considère pas la vie comme une occasion passagère d'obtenir une satisfaction matérielle, ou comme un lieu de plaisir sensuel. L'Islam proclame que la vie est un cadeau divin afin que l'homme puisse sentir un rapprochement avec Dieu et atteindre la perfection en se servant pleinement des possibilités qu'offrent le corps et l'esprit. C'est une occasion d'agir de bonne foi ; il n'y aura pas d'autre occasion comme celle-ci :

1. Ibn Kathîr, *Al-bidâya wa an-nihâya*, Vol. VII, p. 16.
2. Ibn al-Jawzi, *Sîrat 'Omar Ibn al-Khaṭṭâb*.

« *Celui qui a créé la mort et la vie pour vous mettre à l'épreuve et connaître parmi vous le meilleur en œuvres.* »[1]

« *Oui, Nous avons assigné à embellir la terre tout ce qui s'y trouve, afin d'éprouver qui d'entre eux est le meilleur en œuvres.* »[2]

Les Compagnons du Prophète considéraient l'univers comme le domaine de Dieu, dans lequel Il les avait élevés, tout d'abord, comme des êtres humains et ensuite comme des musulmans, afin de servir comme les lieutenants et comme les gardiens de ceux qui y vivaient.

« *Je vais désigner un lieutenant sur la terre.* »[3]

« *C'est Lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre.* »[4]

« *Et très certainement, Nous avons donné de la noblesse aux Enfants d'Adam. Et Nous leur avons procuré, sur terre comme sur la mer, de quoi monter, et attribué d'excellentes choses comme nourriture, et Nous leur avons donné la précellence sur beaucoup de ce que Nous avons créé !* »[5]

« *A ceux qui croient, parmi vous, et font œuvres bonnes, Dieu a promis que très certainement Il les ferait lieutenants sur la terre, comme Il l'avait fait de ceux qui étaient avant vous et que très certainement Il raffermirait pour eux leur*

1. Coran, 67:2.
2. Coran, 18:7.
3. Coran, 2:30.
4. Coran, 2:29.
5. Coran, 17:70.

religion qui Lui agrée, et que très certainement Il changerait leur crainte en sécurité. Ils M'adoreront et ne M'associeront rien. Et quiconque mécroit après cela, alors, les voilà les pervers ! »[1]

Dieu a accordé à l'humanité le droit de jouir des ressources de la terre sans être stupide, vain ou excessif.

« *... Mangez et buvez sans excès. Dieu n'aime pas ceux qui exagèrent.* »[2]

« *Dis : « Qui a interdit des vêtements et des aliments agréables dont Dieu a gratifié ses serviteurs ? » Dis : « Elles seront, dès la vie présente, à ceux qui croient, et exclusivement leurs au jour de la Résurrection.* »[3]

Les musulmans ont été désignés comme les bergers de l'humanité. C'est leur devoir religieux de maintenir l'humanité sur le droit chemin, d'éliminer les imperfections de la société humaine, de défendre les faibles et d'établir la justice et la paix sur terre.

Le Saint Coran dit :

« *Vous êtes la meilleure communauté qu'on ait fait surgir pour les hommes : vous ordonnez le convenable et vous interdisez le blâmable et vous croyez en Dieu.* »[4]

« *O, les croyants ! Observez strictement la justice en témoins de Dieu !* »[5]

1. Coran, 24:55.
2. Coran, 7:31.
3. Coran, 7:32.
4. Coran, 3:110.
5. Coran, 4:135.

Muhammad Asad a admirablement résumé la conception de la vie selon l'Islam comme une harmonieuse totalité, bien équilibrée qui ne peut être divisée en partie physique et en partie spirituelle. Il dit :

> « Si l'Islam ne partage pas l'aspect sombre de la vie, comme l'a exprimé le christianisme, il nous enseigne néanmoins, à ne pas accorder une valeur excessive à la vie sur terre, comme le fait la civilisation occidentale. Le point de vue chrétien est ceci : la vie terrestre est une mauvaise chose. l'Occident moderne –l'opposé du christianisme– adore la vie précisément de la même façon qu'un gourmand adore la nourriture : il la dévore, mais n'éprouve aucun respect. Il n'adore pas la vie mais la considère comme une étape sur son chemin vers une plus grande existence. Mais c'est justement parce que c'est une étape, et une étape importante en plus, que l'homme n'a pas le droit de mépriser ou même de ne pas apprécier sa vie sur la terre à sa juste valeur. Notre passage à travers ce monde est une partie nécessaire et positive du plan de Dieu. Ainsi, la vie humaine est d'une valeur considérable ; mais on ne doit jamais oublier que c'est une valeur strictement instrumentale. Dans l'Islam, il n'y a de place ni pour l'optimisme matériel de l'Occident moderne qui déclare : « Mon royaume est de ce monde seulement », ni pour le chrétien qui, méprisant la vie, déclare : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». L'Islam se trouve au milieu de ceux-là. Le Coran nous enseigne à prier : « *Seigneur ! donne-nous belle part ici-bas, belle part aussi dans l'Au-delà.* »[1]
>
> Ainsi l'appréciation complète de ce monde et de ses bienfaits n'est en aucun cas un handicap à nos efforts spirituels. La prospérité matérielle est à souhaiter bien qu'elle ne soit pas un but en soi. Le but de toutes nos activités pratiques devrait toujours être la

1. Coran, 2:201.

création et le maintien de conditions personnelles et sociales qui puissent être utiles pour le développement d'une résistance morale en l'homme. Conformément à ce principe, l'Islam enseigne à l'homme à prendre connaissance d'une certaine responsabilité morale dans tout ce qu'il entreprend que ce soit grand ou petit. Il n'y a pas de place dans la structure théologique de l'Islam pour le fameux commandement de l'Evangile : « Rend à César ce qui lui appartient de droit et rend à Dieu ce qui lui appartient de droit », car l'Islam ne permet pas de distinction entre les exigences morales et les exigences pratiques de notre existence. Dans toute chose, il ne peut y avoir qu'un choix : le choix entre le bien et le mal. C'est clair et net. D'où la vive insistance sur l'action comme un élément indispensable de la moralité. Chaque musulman doit se considérer comme personnellement responsable de tous les événements de son entourage et doit faire des efforts pour l'institution du bien et l'abolissement du mal à chaque moment et dans chaque direction. La sanction de cette attitude se trouve à travers ce verset du Coran : « *Vous êtes la meilleure communauté qu'on ait fait surgir pour les hommes : vous ordonnez le convenable et vous interdisez le blâmable et vous croyez en Dieu.* »[1]

Telle est la justification morale de l'activisme agressif de l'Islam, la justification des premières conquêtes et son prétendu « impérialisme ». Car l'Islam est « impérialiste », si nous devons utiliser ce terme, mais ce genre d'impérialisme n'est pas motivé par le désir de dominer ; il n'a rien de commun avec l'égoïsme économique ou national, ni avec l'avidité d'augmenter nos propres conforts aux dépens des autres ; il n'a non plus, jamais impliqué la contrainte des infidèles à croire en l'Islam. Il a seulement impliqué, comme il le fait aujourd'hui la mise en place d'une structure mondiale pour le meilleur développement spirituel

1. Coran, 3:110.

de l'homme. D'après les enseignements de l'Islam, la connaissance morale entraîne, automatiquement une responsabilité morale sur l'homme. Rien qu'une distinction platonique entre le bien et le mal, sans l'impulsion à promouvoir le bien et à détruire le mal, est une grande immoralité en elle-même. Dans l'Islam la moralité vit et disparaît avec l'effort de l'homme à établir sa victoire sur terre. »[1]

La civilisation musulmane et le changement de la destinée de l'humanité. — La montée du pouvoir musulman et la maturation de la civilisation musulmane durant le premier siècle de l'Hégire, furent des événements qui mirent le « monde de l'Ignorance » en face d'une crise très profonde. Jusque-là, l'Islam n'avait été qu'un simple mouvement religieux, mais de là, il surgit comme une civilisation complète, cultivée, progressiste et pleine de vie et d'énergie.

Désormais, il y eut deux systèmes opposés dans le monde, l'un était une foi compréhensible, pratique et révélée, l'autre était un galimatias de moralisme rigide, de conjectures, de superstitions et de mythes.

La société supérieure de l'idéologie musulmane fut envisagée et ravivée sur des fondements spirituels solides. La véritable insistance ne se faisait pas sur la prospérité matérielle, mais sur le développement de la résistance morale en l'homme et sur l'orientation métaphysique de la vie. L'âme de l'homme était, en tant que telle, libérée des contradictions qu'elle entraînait. Elle était satisfaite. Il n'y avait pas de cupidité, pas de désir ardent pour le pouvoir ou les richesses du monde. Le gouvernement soutenait fermement la justice et l'égalité et se tenait responsable pour la prospérité morale et spirituelle de son peuple, aussi bien que pour la protection de sa vie et de ses prophètes. Ses gouver-

1. Mohammad Asad (Léopold Weiss), *Islam At the Cross Roads*, p. 26-29.

nants et administrateurs étaient aussi les meilleurs citoyens de l'état musulman, souvent les ascètes les plus exaltés se trouvaient parmi ceux qui avaient les plus grandes occasions de se livrer au confort et au luxe de toute sorte.

En contraste avec la droiture sociale et la vie spirituelle du monde musulman, il y avait l'avarice, la confusion et la vulgarité du « monde de l'Ignorance » ou celui qui détenait le pouvoir semblait désespérément résolu à battre le fer pendant qu'il était chaud.

Puisqu'il en était ainsi, les gens n'hésitèrent pas à quitter le domaine de l'Ignorance pour adopter la lumière de l'Islam. Ils n'avaient rien à perdre, mais tout à gagner. L'Islam leur offrait le baume de la croyance, la douceur de la Foi, l'avantage d'être membre d'une société démocratique et cosmopolitaine ; une société où il n'y avait vraiment aucune sorte de distinction – et la protection d'un état puissant. L'extension des frontières de l'Islam fut, tout naturellement, très rapide.

Les effets de la croissance du pouvoir musulman étaient d'une très grande portée. Le chemin de la piété était devenu facile à traverser. Hier encore, il était très dangereux d'obéir aux commandements de Dieu, maintenant c'était tout à fait le contraire. Il n'était plus nécessaire de prêcher secrètement le message de la Foi.

> « *Et rappelez-vous quand vous étiez peu nombreux, opprimés sur terre, craignant d'être capturés par vos ennemis ! Puis Dieu vous donna asile et vous aida de Son secours, et vous attribua d'excellentes choses afin que vous montriez reconnaissants ?* »[1]

Les gens qui avaient embrassé l'Islam pouvaient dorénavant se vouer totalement au rétablissement moral et spirituel de l'humanité. Ils pouvaient accomplir avec un plus grand succès le devoir

1. Coran, 8:26.

d'établir le bien et d'interdire le mal. Les courants rajeunissants de l'Islam traversaient le monde, inculquant partout une nouvelle vie et un enthousiasme inégalé pour le progrès. Les valeurs perdues de la vie furent redécouvertes. Le paganisme devint un indice de réaction, alors que le fait d'être associé à l'Islam était considéré comme étant progressiste.

Même les nations qui ne tombaient pas directement sous l'influence de l'Islam bénéficièrent profondément, quoiqu'inconsciemment, de la fraîcheur et de la vitalité du nouvel élan créateur que son impact sur de vastes parties du monde conférait. De nombreux aspects de leur pensée et de leur culture témoignaient de la touche magique de l'Islam. Tous les mouvements de réforme qui y virent le jour ont été influencés à l'origine par l'Islam.

Le cadeau universel que l'Islam a fait à l'humanité fut le rétablissement de la croyance de l'homme en l'Unicité de Dieu. Les musulmans épousèrent la doctrine du monothéisme de façon si spontanée et énergique que même les trinitaires et les idolâtres durent s'excuser et se faire pardonner pour leurs idées sur la religion et pour leurs modes de prière.

Auparavant, ils étaient choqués quand l'idée de l'Unicité divine était exprimée et ils s'écriaient :

> « *Réduit-il les dieux à un seul Dieu ? Voilà bien là une chose étonnante, vraiment !* »[1]

Maintenant ils prenaient la peine d'expliquer que leurs croyances et leurs pratiques n'enfreignaient aucunement la croyance en l'Unicité de Dieu. De nombreuses sectes surgirent parmi les chrétiens, niant la divinité de Jésus et expliquant la doctrine de la Trinité de telle façon à l'amener à la portée des enseignements

1. Coran, 38:5.

monothéistes. La croyance que les ecclésiastiques agissaient comme intermédiaires entre l'homme et Dieu fut également sévèrement critiquée par les réformateurs chrétiens et fut finalement abandonnée.

Un mouvement basé à Septimania[1] fut institué en Europe au huitième siècle. Il était contre la pratique qui consiste à se confesser devant des prêtres. On soutenait que l'homme devait s'adresser directement à son Créateur, sans l'aide d'intercesseurs.

De plus, un sentiment de brusque revirement secoua le christianisme, avec le support de puissants empereurs romains comme Léon III, Constantin V et Léon IV (les iconoclastes). Ils s'insurgèrent contre les peintures et les statues dans les églises. L'Empereur Léon III émit un décret en 726 Ap. J.C. interdisant l'adoration des images. En 730 Ap. J.C., il proclama que la peinture et la sculpture étaient des vestiges du paganisme. Ce nouveau développement dans le cœur même de la zone culturelle gréco-romaine était indiscutablement un écho du message de l'Islam qui avait atteint l'Europe à travers l'Espagne. Claude, un des pionniers du mouvement, était en fait né et avait été élevé en Espagne musulmane (Khuda Bakhsh). Il avait l'habitude de mettre le feu à toutes les images ou peintures qu'il trouvait dans son diocèse. La Réformation elle-même, malgré ses insuffisances, était inspirée par l'Islam.

Un autre mouvement chrétien expliqua la Trinité d'une façon qui s'approche de l'Unicité et nia la divinité de Jésus.[2]

Quant à ceux qui connaissent bien l'Histoire de l'Europe et du christianisme, ils peuvent aisément sentir l'influence de l'Islam sur certains rénovateurs de l'Eglise et sur certains personnes révoltées contre les ecclésiastiques. Par exemple, on remarque que le mouvement rénovateur de Luther a été beaucoup influencé

1. Un district du Sud-Ouest de la France sur la Méditerranée.
2. *Haine's Christianity of Islam in Spain*, p. 116.

par l'Islam et certaines croyances, comme l'ont avoué de nombreux historiens.

On peut aussi remarquer l'influence de la mentalité musulmane et de sa législation dans la morale des nations, la société et ses lois, surtout en Europe chrétienne et en Inde idolâtre, alors que l'Islam avait déjà pénétré dans ces pays.[1] Cela se voit dans certains sens de l'Unicité, certains mouvements revendiquant l'égalité de la femme et ses droits, la reconnaissance de l'égalité entre toutes les classes sociales et en général tout ce dont l'Islam parla en premier et qui représentaient ces caractéristiques.

Le chercheur indien Panikhar, un ex-ambassadeur indien en Egypte, dit en parlant de l'influence de la croyance en l'Unicité de dieu en Islam dans la mentalité du peuple indien et dans ses religions :

> « C'est évident que l'influence de l'Islam dans la religion indienne fut très profonde à cette époque (ère musulmane). L'idée que les hindous adoraient c'était grâce à l'Islam ; les dirigeants intellectuels et religieux à cette époque ont appelé Dieu par plusieurs noms différents, malgré cela ils ont adoré Dieu et proclamé que Dieu est unique, qu'Il mérite d'être adoré et qu'on Lui demande secours et bonheur. Cette influence était apparue dans les religions et les mouvements de l'Inde comme la religion de Bhagti. »[2]

L'ex-premier ministre de l'Inde, dans son livre *Discovery of India* écrit :

> « Certes, l'entrée des conquérants venus du Nord-Ouest de l'Inde et l'arrivée de l'Islam ont eu une grande importance dans

1. *Influence of Islam on India Culture* par le Docteur Tara Chand.
2. *A Survey of Indian. History* p. 132.

l'Histoire de l'Inde ; cela dévoila la corruption, l'immoralité, la perversion répandues dans toute la société hindoue et fit apparaître le problème des classes sociales, cette vie à l'écart du monde extérieur. L'idée de fraternité musulmane et d'égalité dans lesquelles croyaient et vivaient les musulmans eurent une profonde influence sur les hindous. Ceux qui furent les plus influencés furent les pauvres et les miséreux, ceux à qui la société refusait l'égalité et tous les droits. »

La religion mise de côté, l'Islam redonna vie à d'autres domaines en Europe. Il n'y a pas un seul département de la Renaissance européenne qui ne soit redevable à la pensée musulmane. Nous citerons les extraits suivants de Robert Briffault :

« Car même si nous ne pouvons tracer l'influence décisive de la civilisation de l'Islam dans les moindres aspects de la croissance européenne, il n'est nulle part aussi clair et important que dans la genèse de ce pouvoir qui constitue la force distinctive permanente du monde moderne est la source suprême de sa victoire. »[1]

Et il écrit plus loin :

« La science est la contribution la plus importante de la civilisation arabe au monde moderne. Il n'y a pas que la science qui ramena l'Europe à la vie. D'autres multiples influences de la civilisation de l'Islam communiquèrent leur première lueur à la vue européenne. »[2]

Si tout avait continué ainsi, si toutes les nations avaient eu l'honneur d'être sous le commandement de cette communauté de

1. *The Making of Humanity*, p. 190.
2. *The Making of Humanity*, p. 202.

musulmans nés pour cela, et si tout allait dans le bon sens, l'humanité aurait vécu une histoire autre que celle que nous avons sous les yeux, qui n'est qu'une histoire pleine de décadence et de malheur. Un bon avenir se dessinait pour l'humanité, mais sa destinée fut autre et c'est ici que commence la décadence des musulmans eux-mêmes.

Chapitre 2

La décadence dans la vie musulmane

L'interface entre les deux périodes. — Un certain écrivain a fait remarquer qu'il y a dans la vie humaine, deux événements qu'on ne peut jamais situer exactement dans le temps. Le premier se rapporte à l'individu, l'autre à l'existence collective ; le premier, c'est l'approche du sommeil, l'autre, c'est le déclin ou la chute des nations. Personne ne peut dire exactement à quel moment quelqu'un passe d'un état éveillé à celui du sommeil ou à quel moment une nation commence à chuter.

Toutefois, en ce qui concerne l'Empire musulman, les choses ont été différentes. Si nous devons distinguer sa montée de son déclin, nous pouvons facilement le faire en précisant la date séparant le *khilâfat ar-râchida* de l'émergence de l'impérialisme arabe.

Un aperçu sur les causes de la renaissance musulmane. — Le Calife était avant tout une institution religieuse. Son caractère politique était subsidiaire. Le Califat conserva son orientation spirituelle pendant le régime des quatre premiers Califes, parce que les hommes qui guidaient alors sa destinée étaient, ce qu'on pourrait convenablement décrire, comme des miracles vivants du Prophète (ﷺ). Ils étaient les vrais modèles de la compréhension de leur foi. Ils étaient à la fois des ascètes, des chefs religieux, des

prêcheurs, des juges, des législateurs, des ministres des finances, des généraux, des administrateurs et des hommes d'état. A cet effet, tout le pouvoir spirituel et temporel de l'Empire était assigné à un seul homme, le Calife, qui s'entourait d'un corps de conseillers formés par le même Maître qui avait instruit le Calife. Celui-ci consultait ses conseillers avant d'agir, et le courage de ces élèves idéaux du Prophète (ﷺ) domina tout le long de la période musulmane, ne laissant aucune place pour quelque opposition entre les sphères spirituelles et temporelles de ses activités.

Le *jihâd* et l'*ijtihâd*. — Dû au fait qu'il n'y a pas de royaume séparé pour Dieu et César dans l'Islam, le Califat musulman ou l'Imam exige une grande variété de qualités humaines. En plus de la possession d'un haut degré de vertu personnelle, un Calife ou un Imam devrait être vigilant aux besoins du *jihâd* et de l'*ijtihâd*. Le *jihâd*, d'après la terminologie musulmane, signifie lutter de tout son possible pour ce qui représente pour soi, l'objet le plus noble sur terre. Il n'y a rien de plus noble pour un musulman que de gagner le Plaisir de Dieu en se soumettant complètement à Sa volonté. Pour cela, une longue lutte intérieure et soutenue est nécessaire contre toutes les mauvaises pensées qui pourraient affaiblir sa fidélité spirituelle, ainsi que contre tous les caprices et désirs qui pourraient l'éloigner du chemin du bien et de la piété. Quand cela est atteint, il a la responsabilité morale de déployer tous ses efforts pour le progrès de ses concitoyens et pour l'établissement de la souveraineté divine sur le monde alentour. Ceci est un privilège, aussi bien qu'une nécessité, vu qu'il devient souvent impossible de rester fidèle à Dieu, malgré sa capacité individuelle, dans un entourage impie. Cette circonstance-ci a été décrite dans le Coran comme *al-fitna*, c'est-à-dire la calamité, la sédition, la perfidie, le péché, la tentation et la séduction.

Il est vrai que tout ce qui existe au monde –les animaux, les plantes et les minéraux– se soumet à la souveraineté de Dieu et se subordonne à Sa volonté. Le Livre de l'Islam dit :

« *...Alors que se soumet à Lui, de gré ou de force, tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, alors que c'est vers Lui qu'ils seront ramenés !* »[1]

« *N'as-tu pas vu que c'est devant Dieu que se prosternent tous ceux qui sont dans les cieux et tous ceux qui sont sur la terre, et le soleil, et la lune, et les étoiles, et les montagnes, et les arbres, et les animaux, ainsi que bien des gens ? Il y en a aussi beaucoup contre qui le châtiment s'avère.* »[2]

Mais ceci n'a rien à voir avec l'effort humain. Toutes les créations sont sujettes aux lois infaillibles de la nature. Elles traversent, en temps voulu, les différentes phases de la naissance, de la croissance et de la décadence qui leur ont été conféré. L'exécution pour laquelle les musulmans doivent lutter est la loi qui fut introduite au monde par les prophètes. Aussi longtemps que durera le monde, l'opposition à cette loi ne cessera pas. Il y aura toujours quelque force ou quelque chose d'autre pour y résister ou pour la rejeter. Ainsi, le *jihâd* est une phase éternelle de la vie humaine. Il peut prendre diverses formes, dont l'une d'elles est la guerre (qui peut être quelquefois la plus grande forme qu'il puisse prendre), l'objet étant à ce moment-là, d'anéantir les forces du mal qui poussent dans la direction de l'Incroyance et qui entraînent les gens dans la grande lutte spirituelle hasardeuse d'avoir à choisir entre le vrai et le faux. Le Saint Coran dit :

« *Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de persécution et que la religion soit à Dieu.* »[3]

1. Coran, 3:83.
2. Coran, 22:18.
3. Coran, 2:193.

Il est essentiel pour ceux qui prennent part au *jihâd*, de bien connaître non seulement les enseignements et les pratiques de l'Islam, mais aussi la philosophie et les modes de non-croyances, afin qu'ils puissent reconnaître l'Incroyance quelle que soit la façon sous laquelle elle puisse se manifester. 'Omar a déclaré : « J'ai bien peur que celui qui est dans l'Islam et qui n'a aucune connaissance du paganisme ne désagrège lui-même l'Islam. » Il est toutefois impossible pour chaque musulman d'acquérir une connaissance approfondie des formes du paganisme ; mais celui qui dirige et commande les affaires de l'Etat musulman doit être mieux informé dans ce domaine. Les dirigeants musulmans devraient aussi affermir leur force de leur mieux et se tenir prêts à affronter les défauts de leurs ennemis et des ennemis de la Foi. C'est une commande établie par Dieu :

> « *Préparer contre eux tout ce que vous pouvez de force, et tenez prêts des chevaux, afin d'en effrayer l'ennemi de Dieu et votre ennemi, et d'autres en dehors d'eux que vous ne connaissez pas, mais que Dieu connaît. Et tout ce que vous dépensez dans le sentier de Dieu vous sera largement payé et vous ne serez pas lésés.* »[1]

Et le terme *ijtihâd* signifie la capacité à se conformer à la structure si changeante des exigences de la vie. Il demande une grande pénétration dans l'âme de l'Islam ainsi qu'une connaissance complète des principes de base de la jurisprudence musulmane. Il implique aussi la capacité d'adapter les trésors de la nature au service de l'Islam au lieu de les laisser tomber dans les mains des matérialistes mécréants qui s'en servent pour propager l'arrogance et le dégât dans le monde.

1. Coran, 8:60.

Le pouvoir passe entre des mains incompétentes. — Malheureusement ces qualités manquaient à ceux qui vinrent au pouvoir (*khilâfat*) après les quatre premiers Califes. Ils n'avaient pas la valeur morale et spirituelle à laquelle on devait s'attendre de la part du chef musulman. Ils ne purent effacer les attitudes et les coutumes paganistes de leur race. Aucun des Califes abbasides et omayyades, à l'exception de 'Omar Ibn Abd al-'Azîz (mort en 101 Ap. H.), ne put se mesurer au niveau de l'Islam.

La scission entre la religion et la politique. — Il en résulta rapidement une scission entre la religion et l'Etat dans l'ordre religio-politique de L'Islam. Les Califes n'étant pas assez compétents ou intéressés dans la religion, se penchèrent seulement sur les affaires politiques et administratives, et négligèrent leurs devoirs religieux. Lorsqu'un problème religieux se présentait, ils se tournaient vers le *'oulama*, mais acceptaient seulement de lui ce qui leur convenait. Ainsi, les activités séculaires devinrent indépendantes de la religion. Les *'oulama* exceptés les quelques-uns qui succombèrent à l'avantage mondain que leur procurait l'alignement avec la Cour impériale, se rangèrent contre cela et organisèrent, de temps à autre, des révoltes dans l'Empire, ou bien, ils se retirèrent tranquillement dans des établissements religieux et se dévouèrent à l'amélioration et aux réformes individuelles.

Des signes d'Ignorance dans le comportement des dirigeants. — Tandis que l'emprise de la religion s'affaiblissait, les niveaux de moralité se détériorèrent rapidement parmi les musulmans. Les influences perverses de l'attitude corrompue des Califes, qui étaient loin d'être des modèles de la moralité musulmane –quelques-uns parmi eux en étaient positivement tout le contraire– devaient inévitablement affecter la structure morale de la société dans tout son ensemble. L'injonction coranique concernant « la prescription du bien et l'interdiction du mal » n'ayant

pratiquement plus aucune signification parce qu'elle n'était plus soutenue par l'Etat, et la vigilance de la religion étant arrivée à son terme, les tendances non-musulmanes trouvèrent l'occasion de s'accaparer des fidèles de l'Islam et de ruiner la simplicité de leur foi. Les musulmans s'accommodèrent d'une vie de tranquillité et de plaisir. Ils devinrent paresseux et sybarites. Dans de telles circonstances, il était futile de s'attendre à ce qu'ils se soucient de remplir leurs devoirs comme de vrais fidèles du Prophète (ﷺ) et à ce qu'ils rapportent le message qu'il leur avait légué. Une fois que les musulmans commencèrent à délaisser leur religion, leur avenir devint celui de tous les autres peuples :

> « *Telle était la conduite de Dieu envers ceux qui vécurent auparavant. Tu ne trouveras aucun changement dans la loi de Dieu.* »[1]

L'influence de l'Islam en décadence. — Plusieurs caractéristiques de la Foi et de la civilisation musulmanes continuèrent à être appliquées même après que la grande structure sociale musulmane ait commencé à se désintégrer. Une d'entre elles était la Foi en Dieu. L'Islam avait imprimé l'idée de Dieu si fermement dans l'esprit de ses fidèles, que les vicissitudes du temps ne pouvaient pas lui nuire. Les fidèles de l'Islam pouvaient se livrer à l'immoralité –comme ils le faisaient de tout cœur pendant la période de leur déclin– mais il leur était toutefois impossible de se défaire de leur croyance en Dieu. Le sens moral du bien et du mal, la Foi en l'Omniprésence du Tout-Puissant, et la sollicitude pour l'Au-delà leur pinçaient le cœur au beau milieu de leurs folies, et parfois, ils y réagissaient transformant leur vie en un clin d'œil. Souvent, des gens en vinrent à abandonner leurs mauvaises habitudes et à adopter une vie de piété en réponse à un subit rappel de conscience. Un simple avertissement de Dieu suffisait à pousser immédiatement

1. Coran, 33:62.

des princes à renoncer à leur royaume et à se convertir en ascètes, tandis que nous voyons chaque jour que des avertissements beaucoup plus sévères manquent de faire quelque impression si les cœurs sont spirituellement bloqués. Maintes fois, des gens, en entendant un verset coranique comme le suivant, sentaient soudain une nouvelle vie les appeler :

> « *Quoi ! Le moment n'est-il pas venu, pour ceux qui croient, que leurs cœurs s'humilient devant le Rappel de Dieu, et aussi devant ce qui est descendu de vérité, et de n'être pas comme ceux à qui le Livre auparavant à été apporté mais à qui le temps fut long, et dont les cœurs s'endurcirent, et dont beaucoup devinrent pervers ?* »[1]

De tels incidents se voyaient souvent dans les séminaires de chefs religieux à Bagdad même lorsque cette cité avait été en proie à la stupeur morale. Ibn Joubayr al-Andalousî a rapporté que les gens avaient l'habitude de verser des larmes durant les sermons de Cheikh Razi ad-Dîn Qazwini et qu'ils s'attroupaient autour de lui implorant Dieu de pardonner leurs péchés.

Pendant les sermons de Ibn Jawzî, « les gens criaient, s'évanouissaient et devaient être emportés. Ils lui donnaient leurs mèches de devant (en signe de soumission) et il leur caressait la tête. »[2] D'après sa propre estimation, environ un million de gens se repentirent entre ses mains.[3] On affirme que dans les assemblées du sermon de Cheikh Ismâ'îl Lahora, un indien traditionaliste du 5ème siècle Ap. J.C., des milliers de gens embrassèrent l'Islam.[4] Ibn Battoûta a énuméré de nombreux inci-

1. Coran, 57:16.
2. Ibn Joubayr, p. 302.
3. *Said al-Khatir.*
4. *Tazkiratoul 'Oulama.*

dents semblables à propos d'exploits de prêcheurs musulmans en Inde.

Finalement, on pourrait dire que la langue de l'Islam avait obtenu libre cours parmi les langues du monde. Les modes d'expression propres à l'Islam étaient couramment utilisés par les non-musulmans. De nombreux érudits non-musulmans apprenaient le Coran par cœur. Ibn Ishâq le Sabéen, un des plus célèbres calligraphistes et littéraires non-musulmans de son temps, est connu pour avoir observé le jeûne pendant le mois de Ramadan.

Les gens voyageaient d'un bout du monde musulman à l'autre, à travers les forêts, les montagnes et les rivières, à la recherche de guides spirituels. Les saints et les « Soufis » étaient le refuge du monde. Leurs habitations étaient bondées de dévots et étaient plus animées que les palais de hauts dignitaires de l'Etat, les assemblées de sermon du Cheikh 'Abd al-Qadîr Jilali inspiraient plus de respect que les cours des Califes Abbasides.

La mauvaise représentation de l'Islam. — La bonne impression que l'Islam avait faite sur les non-musulmans pendant les premiers jours, s'était effacée, à cause de la dégénération morale de ses fidèles. Les non-musulmans attribuèrent naturellement les échecs des musulmans à leur foi. Ils perdirent confiance dans l'Islam. Un écrivain européen a remarqué --et il a vu juste– que le déclin de L'Islam débuta lorsque les gens commencèrent à perdre confiance dans la sincérité de leurs représentants.

Un désintérêt des sciences. — Des sciences naturelles, les penseurs musulmans dérivèrent vers la métaphysique et vers la théologie des Grecs, qui n'était, en fait qu'une nouvelle version de leur mythologie. Les Grecs avaient ingénieusement accordé une vision scolastique à leur mythologie en l'habillant d'une phraséologie philosophique. Leur philosophie était purement spéculative. L'esprit du Coran, d'un autre côté, était anti-classi-

que. De ce fait, les musulmans ne devaient plus s'engager dans des discussions théoriques concernant l'être et les attributs de Dieu, maintenant qu'ils avaient acquis une connaissance concrète que le Coran avait mis entre leurs mains. Mais, ils n'apprécièrent pas sa valeur et au lieu de se concentrer sur le bien-être spirituel et moral qui aurait frayé un chemin pour l'expansion universelle de l'Islam, ils gaspillèrent leur énergie en de vaines discussions métaphysiques.

Les innovations religieuses. — Les croyances et les pratiques païennes s'infiltrèrent ainsi dans la société musulmane. La supériorité que les musulmans avaient sur les autres découlait seulement de leur religion et le secret de la grandeur de cette religion se trouve dans le fait qu'elle est la Parole révélée. C'est Dieu qui a créé cette loi :

« *Fabrication de Dieu, Lequel perfectionne toute chose.* »[1]

Si cette loi divine est souillée par l'intervention humaine, elle ne sera plus ce qu'elle était sensée être –la garantie du succès dans ce monde et dans l'Au-delà. Ni l'esprit humain ne s'y soumettra, ni l'intelligence humaine ne sera attirée.

La renaissance et la restauration. — Toutefois, en ce qui concerne les valeurs de base de la religion, celles-ci demeurèrent intactes et exemptes de toute déformation. Elles restèrent totalement dénuées de toutes sortes d'innovation, d'interpolation, de fausse interprétation ou de suppression. L'Islam ne ferma jamais les yeux sur ses fidèles. Il était toujours sur le qui-vive, corrigeant, améliorant et réprimandant :

1. Coran, 27:88.

> « *Par ceci, Dieu guide vers les chemins de salut ceux qui cherchent à Lui plaire. Et Il les fait sortir des ténèbres à la lumière, avec Sa permission, et les guide vers le droit chemin.* »[1]

Le Coran et la Sounna étaient toujours là –intacts et purs– prêts à guider et à juger dans les moments de doute et dans les moments de dispute. Ils conservèrent l'esprit de défi contre le libertinage des classes gouvernantes et contre les autres influences non-musulmanes. Tout le cours de l'Histoire musulmane brille des efforts de croisades d'hommes conscients, déterminés et braves, qui, comme de vrais successeurs des prophètes, affrontèrent le défi du temps, restituèrent, ranimèrent et firent avancer la Communauté en ayant recours au *jihâd* et à l'*ijtihâd*. Ces deux principes qui incorporant le dynamisme de l'Islam, ne pouvaient jamais souffrir de voir un vacuum dans sa structure. Ils continuèrent à opérer incessamment dans le corps de l'Islam comme des facteurs vivants, tenant haut le flambeau de l'effort religieux au sein des pires tempêtes. Le Coran dit :

> « *Il est des hommes parmi les croyants qui ont tenu leur engagement envers Dieu. Certains d'entre eux ont accompli leur destin. D'autres attendent. Ils n'ont jamais varié (dans leur attitude et leurs convictions).* »[2]

Ainsi, il n'était jamais permis à l'obscurité de s'étendre sur tout le monde de l'Islam.

De la même façon, à chaque tournant critique de son Histoire, quelque puissant homme d'action, quelque défenseur inspiré de la Foi surgissait invariablement sur la scène afin de rejeter tout ce qui menaçait l'existence de la Communauté. Deux de ces nombreuses personnalités éminentes qu'a choisi l'âme immortelle de

1. Coran, 5:16.
2. Coran, 33:23.

l'Islam pour la défendre sont Noûr ad-Dîn Zankî et Salâh ad-Dîn Yoûssouf Ibn Ayyoûb.

Les croisades et la dynastie Zankî et Salâh ad-Dîn. — L'Europe avait entretenu de mauvais desseins à l'égard des fidèles de l'Islam depuis le temps où ils avaient annexé la partie inférieure de l'Empire romain, y compris les places sacrées chrétiennes. Mais comme les musulmans d'alors étaient assez braves pour affronter toute incursion, les nations chrétiennes d'Europe ne pouvaient se résoudre à les défier. Vers la fin du 11ème siècle, toutefois, la situation changea, et de grandes armées de Croisés furent organisées à travers tout le continent européen pour attaquer les pays musulmans de la Palestine et de la Syrie. Les Croisés reprirent possession de Jérusalem en l'an 1099 (492 Ap. H.) et envahirent la majeure partie de la Palestine. Décrivant leur invasion, Stanley Lave Peole raconte :

> « Les Croisés pénétrèrent comme une hache entre le vieux bois et le neuf, et pendant un moment ils paraissaient pouvoir fendre le tronc de l'Empire mahométan en éclats. »[1]

A propos des nombreuses cruautés perpétrées, contre les musulmans impuissants, par les chrétiens lors de leur entrée à Jérusalem, un historien chrétien responsable écrit :

> « Le carnage qui s'ensuivit fut si terrible, dit-on que les chevaux des Croisés qui coururent jusqu'à la mosquée de 'Omar avaient les genoux trempés dans le sang. On s'emparait des enfants par leurs pieds et on les envoyait contre les murs où on les tournoyaient par-dessus les créneaux, tandis que les juifs étaient brûlés vifs dans leur synagogue. »[2]

1. Stanley Lave Peole, *Saladin*, p. 25.
2. *Encyclopeadia Britanica*, 9ème édition, Vol. VI, Art 'Croisés'.

La conquête de Jérusalem par les chrétiens était un événement d'une importance capitale. Elle révéla au grand jour la corruption qui avait commencé sur les terres musulmanes. De plus elle annonça le réveil de l'Europe après les sombres années qui avaient suivi le déclin de Rome. Elle mit en danger tout le monde musulman. Les chrétiens étaient tellement pris de zèle qu'après cela, Richard, le roi d'Angleterre, commença à rêver de s'accaparer des cités sacrées de la Mecque et de Médine.

L'heure la plus funeste dans l'Histoire de l'Islam depuis le début de l'Islam était venue. Juste à ce moment précis, d'un quartier inattendu était née une nouvelle étoile sur le firmament de l'Islam. C'était la dynastie Zankî de Mosul, dont deux membres, Imâd ad-Dîn Zankî (m. 541 A.H.) et Noûr ad-Dîn Zankî (m. 569 A.H.), vainquirent à plusieurs reprises les Croisés et les chassèrent pratiquement de toutes les villes de la Palestine, sauf Jérusalem. Noûr ad-Dîn tient une place importante dans l'Histoire de l'Islam pour son mérite administratif, sa piété, son humilité, sa justice et sa verve pour le *jihâd*. Parlant de Noûr ad-Dîn, un chroniqueur contemporain, Ibn Kathîr al-Jazarî, observe :

> « J'ai étudié la vie des anciens Sultans. Je peux dire que, si ce n'est que pour les cinq premiers Califes et pour 'Omar Ibn 'Abd al-'Azîz, aucun d'eux n'est plus religieux, plus juste et plus élément que lui. »[1]

Lorsque Noûr ad-Dîn mourut, Salâh ad-Dîn prit la relève comme le fer de lance de la résistance musulmane. Allant de bataille en bataille, il infligea une défaite écrasante aux Croisés à Hittin le 4 juillet 1187. (*rabi'* II 14, 583 Ap. H.) L'espoir des chrétiens s'était effondré. Leur armées étaient si complètement démoralisées que :

1. *Al-Kâmil*, Vol XI, p. 64.

« On vit un seul Sarrasin traînant quelques chrétiens qu'il avait fait prisonniers et avait liés avec des cordes. Les morts étaient entassés, comme des tas de pierres, parmi des croix brisées, des mains et des pieds sectionnés, tandis que des têtes mutilées parsemaient le sol comme une récolte abondante de melons. »[1]

Salâh ad-Dîn procéda ensuite à la reprise de Jérusalem. Le feu qui avait flambé dans le cœur des musulmans depuis que cette cité était tombée entre les mains des chrétiens, était enfin éteint. Kasi Ibn Shaddad, ami intime et conseillé du Sultan, a expliqué le spectacle émouvant de la victoire de Jérusalem en ces mots :

« De tous côtés on Récitait des prières ; de tout part on pouvait entendre les cris de *Allahou Akbar*. Après quatre vingt-dix ans, les prières du Vendredi furent dites à Jérusalem. La croix que les soldats chrétiens avaient élevée sur le Dôme du Roc fut démolie. C'était un spectacle merveilleux. La grâce du Tout Puissant et le triomphe de l'Islam se manifestaient partout. »[2]

La générosité, la magnanimité et le grand sens de moralité musulmane dont fit preuve Salâh ad-Dîn au moment de son triomphe ont été universellement applaudis par les historiens. Stanley Lave Peole dit :

« Si la prise de Jérusalem était le seul fait connu de Salâh ad-Dîn, ce serait suffisant pour le reconnaître comme le conquérant le plus chevaleresque et le plus noble de son époque, et peut-être de toutes les époques. »[3]

1. *Saladin*, p. 241.
2. *Tarîkh* d'Abd al-Fida Hamawi.
3. *Saladin*, p. 234.

L'Europe était furieuse contre tous ces revers. Désespérés, les Croisés de chaque pays d'Europe se rallièrent à la Syrie et les chrétiens entreprirent contre les musulmans une autre série de batailles acharnées. Une fois encore, Salâh ad-Dîn se comporta fort galamment au milieu de la tempête de fureur chrétienne. Après cinq années de combats impitoyables, la trêve fut signée à Ramla en l'an 1192 Ap. J.C. Les musulmans retinrent Jérusalem et toutes les autres villes et forteresses qu'ils avaient capturées, tandis que les chrétiens régnèrent seulement sur le petit état d'Acre. Ainsi, s'acheva, la tâche que s'était fixée Salâh ad-Dîn, ou plutôt la mission que lui avait confiée Dieu, était accomplie. Lave Peole observe :

> « La Guerre Sacrée était finie, les cinq années de lutte terminées. Avant la grande victoire à Hittin en Juillet 1187, pas un seul pouce de la Palestine, à l'Ouest de la Jordanie, n'était entre les mains des musulmans. Après le traité de paix à Ramla en Septembre 1192, tout le pays leur appartenait, sauf une bande étroite sur la côte allant de Tyr à Jaffa. Salâh ad-Dîn n'avait aucune raison d'avoir honte du traité. »[1]

Salâh ad-Dîn était un homme d'un pouvoir et d'une énergie extraordinaire. Sa capacité d'organisateur et de commandant étaient étonnante. Après des centaines d'années, il avait réussi à unir les diverses nations et les tribus musulmanes sous la bannière du *jihâd*, en leur faisant oublier leurs querelles et leur jalousie pour la cause de l'Islam :

> « Toute la force de la chrétienté qui était concentrée dans la troisième Croisade n'avait pas ébranlé le pouvoir de Salâh ad-Dîn.

1. *Saladin*, p. 358.

Il se peut que ses soldats aient murmuré quant aux longs mois de service dur et périlleux, année après année, mais ils ne refusaient jamais de répondre à ses appels et de risquer leur vie pour sa cause... »

« Les Kurdes, les Turcs, les Arabes et les Egyptiens étaient tous des musulmans, et ses serviteurs lorsqu'il les appelait. En dépit de leurs différences de race, de leur jalousie nationale, et de leur fierté tribale, il les avait tous rapprochés comme un hôte, non sans difficulté et, deux ou trois fois, comme un critique indécis. »[1]

Un manque de commandement musulman après Salâh ad-Dîn. — Ce fils fidèle de l'Islam mourut le 4 Mars 1193 Ap. J.C. (*safar* 27, 598 Ap. H.). Son esprit généreux avait placé le monde musulman en sûreté contre la tyrannie de l'ouest pour un long moment à venir. Mais les chrétiens avaient largement profité de ces guerres et ils se mirent immédiatement à se préparer pour un nouvel assaut. Leur tour vint au 19 ème siècle. Les musulmans, de leur côté, hésitèrent encore, et laissèrent passer leur chance. Ils commencèrent à se quereller entre eux. Malheureusement, la volonté de fer, l'enthousiasme débordant et la sincérité à toute épreuve de Salâh ad-Dîn firent défaut aux chefs qui lui succèdèrent.

Les musulmans sont toujours un obstacle sur le chemin de l'ignorance. — Malgré tous leurs échecs, les musulmans étaient plus rapprochés que n'importe qui d'autre du chemin des prophètes. Pour cette raison, tout ce qui restait de leur pouvoir et de leur prestige précédents, continua à servir de préventif à l'Ignorance. Ils représentaient toujours une force dans le monde, commandant le respect de loin et de près. Mais intérieurement, ils commen-

1. *Saladin*, p. 359.

çaient à se ratatiner et à décliner. Ce fait ne pouvait rester longtemps caché au monde extérieur. La fiction de leur force fut finalement rompue vers le milieu du 13ème siècle, lorsqu'ils furent attaqués, vague après vague, par des nations sauvages et des pouvoirs hostiles, alors les terres musulmanes tombèrent entre les mains de leurs ennemis.

L'invasion tartare. — Les plus acharnés des envahisseurs barbares ont été les Tartares. Ils vinrent de leurs steppes et s'éparpillèrent comme des criquets à travers le monde musulman. Ce fut un épouvantable désastre qui laissa aux musulmans le souffle coupé par la frayeur et la frustration.

Ibn Kathîr raconta :

> « Ce désastre fut si terrible que longtemps je me suis demandé si j'allais le mentionner ou non. Même maintenant, c'est avec une grande réticence que je le fais. En effet, qui peut avoir le courage de raconter la tragédie de la mort de l'Islam et des fidèles de l'Islam ou l'histoire de son humiliation et de sa disgrâce ? Plût à Dieu que je ne fusse pas venu sur terre ou que je fusse mort et oublié avant l'arrivée de cette catastrophe. Mais des amis me persuadèrent d'en parler. Moi aussi j'ai pensé que cela ne servirait à rien d'ignorer cette tragédie.
>
> C'est un désastre tel qu'on n'en a jamais vu dans l'Histoire. Il affecte toute la race humaine en général et plus particulièrement les musulmans. Si quelqu'un devait prétendre qu'il n'y a jamais eu d'autres événements semblables depuis le temps d'Adam, ce serait exact, car l'Histoire ne peut reproduire un seul instant pouvant se comparer à celui-ci; il n'y aura probablement jamais quelque chose de semblable avant le jour du Jugement dernier (sauf l'apparition de Gog et de Magog). Les sauvages ne prirent pitié de personne. Ils éventrèrent les femmes enceintes et tuèrent les fœtus dans le ventre de leur mère (Nous appartenons à Dieu et c'est vers Lui que nous retournerons. Il n'existe pas de force ni de

pouvoir égal à celui de Dieu). Ce fut une tragédie mondiale. Elle s'éleva comme une tempête et parcourut le monde entier .»[1]

Les Tartares victorieux firent leur entrée dans la capitale de Bagdad en l'an 650 Ap. H. et la transformèrent en une masse de rocaille. Ibn Kathîr a commenté en ces termes, le saccage de Bagdad :

« La mort et la destruction régnèrent en maître à Bagdad pendant quarante jours, après quoi, cette cité, la plus belle du monde, fut laissée anéantie et ruinée, à tel point qu'il ne resta plus qu'une poignée de gens. Les corps étaient entassés dans les rues. Il plut et les cadavres se décomposèrent. Leur puanteur envahit l'air et une épidémie virulente se déclara et s'étendit jusqu'en Syrie, faisant un grand nombre de victimes, partout où elle sévissait. La famine, la peste et la mort parcoururent le monde. »[2]

Les Egyptiens repoussent les tartares. — Lorsqu'ils eurent envahi l'Irak et la Syrie, les Tartares se tournèrent vers l'Egypte. Le Sultan égyptien, Saif ad-Dîn Qataz, décida que l'attaque était la meilleure défense et au lieu d'attendre l'arrivée des Tartares, il prit l'initiative de marcher à leur rencontre à la tête d'une grande armée. Une bataille sanglante eut lieu à Ain Jalout dans laquelle, contrairement aux expériences passées, les Tartares furent mis en fuite.

Après la mort de Saif ad-Dîn, le bon travail fut poursuivi par son successeur, qui fracassa totalement le mythe et l'invincibilité des Tartares en leur infligeant des défaites continuelles jusqu'à ce que toute la Syrie soit dégagée.

1. *Al-kamil*, Vol. XIII, p. 202-3.
2. Ibn Kathîr.

Les conquérants des musulmans deviennent les captifs de l'Islam. — Mais les Tartares dominaient toujours une vaste étendue du territoire musulman allant de l'Irak à l'Iran. Ils tenaient en leurs mains le Califat musulman, Bagdad. C'était une cruelle ironie du destin qu'une race aussi inculte qu'eux soit en possession du centre de la culture musulmane. Cela affectait toute la vie intellectuelle et culturelle des musulmans. Mais ils ne pouvaient rien y faire. Ils étaient impuissants. Maintenant que tout semblait perdu, le pouvoir spirituel de l'Islam se présenta pour accomplir, par miracle, une merveilleuse conquête. Quelques prêcheurs et courtisans musulmans sincères, mais inconnus, commencèrent la tâche de propager l'Islam parmi les milieux gouvernants des Tartares et sa magie prit en charge le reste. Les conquérants des musulmans devinrent les captifs de l'Islam. S'appuyant sur ce glorieux événement, Ibn Kathîr écrit :

> « Cette année-là (694 Ap. H.) Kazan, l'arrière petit-fils de Chengiz Khan, siéga sur le trône et embrassa l'Islam publiquement aux mains d'Amir Tauzun (que la grâce de Dieu soit sur son âme !). Avec lui, pratiquement tous les Tartares devinrent des musulmans. De l'or, de l'argent et des perles furent offerts en charité le jour de la conversion du Sultan. Le Sultan prit le nom musulman de Mahmoud et assista aux prières en groupe du vendredi. De nombreux temples furent démolis. Le *jizyah*[1] fut imposé. Les biens confisqués furent ramenés à Bagdad et d'autres places rendues à leurs propriétaires légitimes, et la justice fut dispensée. Les gens virent des rosaires dans les mains des Tartares et vantèrent la générosité et la gloire de Dieu. »[2]

1. Qui est une taxe imposée par un état musulman sur ses sujets non-musulmans au lieu de l'exemption du devoir militaire.
2. Ibn Kathîr, Vol. XIII, p. 304.

L'impact de l'invasion des tartares sur le monde musulman. — Le monde musulman avait essuyé un sérieux revers à la suite de l'invasion des Tartares. Son progrès intellectuel fut suspendu et les musulmans éprouvaient un sentiment général de pessimisme à l'égard de l'avenir de l'Islam. Accablés, les *'oulama* et les intellectuels musulmans mirent fin à l'*ijtihâd*. Ils étaient dans un état de stagnation et ils présumèrent que la sûreté de l'Islam consistait rigidement à fixer les choses dans leur présent état, à l'aide d'épingles.

C'était extrêmement malheureux de voir la garde du monde passer entre les mains d'une nation qui venait tout juste de s'affranchir de la barbarie. Bien que la conversion des Tartares ait permis aux musulmans de vivre en paix et ait rétabli l'Islam comme la religion de l'Empire, les qualités de l'Imam musulman manquaient grandement aux Tartares. Ces qualités auraient pris beaucoup de temps à se développer en eux et le monde musulman, en de telles circonstances, pouvait mal se permettre d'attendre. Ce dont les musulmans avaient besoin, c'était une nation ardente et énergique qui pouvait leur inspirer une nouvelle vie et leur permettre d'accomplir la fonction de commandement avec la dédicace d'une nation courageuse.

Chapitre 3

Le rôle du commandement ottoman

La venue des ottomans. — Peu de temps après, au 15ème siècle (9ème siècle, Ap. H.), les Ottomans firent leur début sur la scène de l'Histoire. Ils se projetèrent sur le plan mondial en l'an 1453 Ap. J.C. (853 Ap. H.) lorsque leur Sultan, Mohammad le conquérant, âgé de vingt-quatre ans, prit Constantinople, la capitale jusqu'ici imprenable de l'Empire romain de l'est. Cette victoire qui avait éludé les musulmans pendant huit cents années en dépit de leurs efforts répétés, fit tressaillir tout le monde musulman et ranima ses esprits. Les musulmans sentirent qu'ils pouvaient fonder leurs espoirs sur les Ottomans en tant que porteurs potentiels du rétablissement du monde musulman ; on pouvait leur confier le commandement du monde musulman. Ils avaient assez d'endurance, de prévoyance et de force et avaient fait preuve de leur capacité à rechercher leurs idéaux. Barron Carra de Vaux a observé avec justesse :

> « La victoire de Mohammad le Conquérant n'était ni un cadeau du destin ni le résultat de l'affaiblissement de l'Empire de l'Est. Le Sultan s'était préparé à cela depuis longtemps. Il avait mis à profit toute la connaissance scientifique qui existait. On venait d'inventer le canon et il décida de s'équiper du plus gros canon du monde. Ainsi il se procura les services d'un ingénieur hongrois

qui construisit un canon qui pouvait tirer une balle pesant 300 kilogrammes à une distance d'un mille. On raconte que ce canon fut tiré par 700 hommes et qu'il fallut deux heures pour le charger. Mohammad s'avança vers Constantinople avec 3 millions de soldats et une artillerie lourde. Sa flotte qui assiégait la cité à partir de la mer, consistait en 120 navires de guerre. Par une grande ingéniosité, le Sultan résolut d'envoyer une partie de sa flotte à terre. Il mit à la mer, soixante-dix bateaux dans la direction de Qâsim Pacha en les transportant sur des planches de bois sur lesquelles on avait appliqué de la graisse (pour les rendre glissantes). »[1]

Le Sultan avait produit tant de frayeur dans le cœur de l'Europe que quand il mourut, le Pape ordonna de rendre des actions de grâce continuelles pendant trois jours à travers la chrétienté.

Les avantages dont jouissaient les ottomans. — Les Ottomans jouissaient d'un nombre impressionnant d'avantages remarquables qui les destinaient à commander le monde musulman :

1. Ils étaient une race vigoureuse généreuse et entreprenante, chargée d'un zèle et d'un esprit plein de propagation musulmane. Voués à une existence nomade, ils n'avaient pas les habitudes paresseuses et voluptueuses qui avaient fait la ruine des musulmans de l'Est.
2. Ils possédaient une grande force militaire et on pouvait leur confier la sauvegarde des intérêts spirituels et temporels de l'Islam et de la défense du monde musulman contre ses ennemis. Leur pouvoir s'étendit sur trois continents –l'Europe, l'Asie et

1. D'après les notes de Amîr Chakîb Arsalân sur *Hâdir al-'âlam al-Islâmî*, Tome I, p. 220..

l'Afrique. Le monde musulman, de la Perse au Maroc, était en leur possession, ils avaient subjugué l'Asie Mineure, et en Europe ils étaient arrivés jusqu'aux murs de Vienne. Ils furent les maîtres de la Méditerranée. Un des amis sûr de Pierre le Grand lui écrivit de Constantinople que les Sultans ottomans considéraient la Mer Noire comme leur lac privé dans lequel ils n'admettaient aucun étranger. La marine turque était si puissante que l'ensemble de la force maritime d'Europe ne pouvait rivaliser avec elle. En 1547 (945 Ap. H.), les flottes réunies de Rome, de Venise, d'Espagne, du Portugal et de Malte furent largement battues. Pendant le règne de Soulaymân le Grand, l'Empire ottoman s'étendit sur une superficie de 4 millions de kilomètres carrés –depuis la rivière Sava au Nord jusqu'à l'embouchure du Nil au Sud et depuis le Caucase à l'Est au Mont Atlas à l'Ouest. Chaque cité importante de l'ancien monde, sauf Rome, y fut inclue. La flotte ottomane consistait en 3 mille bateaux. Plusieurs monarques chrétiens sollicitèrent les faveurs des Sultans ottomans. On avait l'habitude d'interrompre le son des clochers des églises en signe de respect pour eux.

3. Les Ottomans occupèrent une place d'importance stratégique vitale sur la carte du monde. Leur capitale, Istanbul (Constantinople), fut sans égale en raison de sa situation géographique et stratégique. Elle se trouvait à la jonction de l'Europe et de l'Asie, d'où les Ottomans pouvaient contrôler tous les trois continents de l'ancien monde. Napoléon affirma plus tard que si jamais un gouvernement mondial venait à s'établir, Constantinople en serait la capitale idéale.

Les Ottomans s'étaient établis en Europe qui devait acquérir une grande importance dans un futur proche et qui commençait déjà à vibrer d'une nouvelle vie. Ils avaient une brillante occasion de devancer l'Europe chrétienne en annonçant la nouvelle époque et en guidant le monde sur le chemin de la progression que l'Islam lui avait tracé avant que l'Europe ne l'entraîne à sa ruine.

Le déclin des ottomans. — Mais au grand malheur du monde musulman, les Turcs s'adonnèrent aux tentations de la passivité et du luxe ; leur moralité dégénéra et leurs gouvernants devinrent tyranniques. Des querelles meurtrières et des dissensions firent leur sinistre apparition et des gouverneurs et des généraux provinciaux de l'armée devinrent corrompus et infidèles.

Les plus grosses erreurs que firent les Ottomans fut de cesser de penser. Dans le cadre de la guerre et de l'organisation militaire, ils oublièrent complètement l'injonction divine, reproduite plus tôt, les enjoignant à mettre leur force au service du pouvoir de semer la terreur dans le cœur de leurs ennemis et ils laissèrent leur superbe machine de guerre se rouiller.

Encore une fois, le conseil du Prophète (ﷺ), qui dit que « La sagesse est le bien perdu d'un musulman ; où qu'il la trouve, elle est sienne », manqua de les influencer.

Dû au fait qu'ils étaient placés entre des nations hostiles d'Europe, on s'attendait à ce qu'ils gardent toujours en tête le sage conseil que 'Amr Ibn al-'As avait donné aux Egyptiens à savoir : « N'oubliez pas que vous êtes éternellement en danger. Vous vous tenez à un avant-poste d'une importance vitale. Alors, soyez toujours vigilants et toujours prêts avec vos armes. Vous êtes entourés d'ennemis dont les yeux avides sont braqués sur vous et sur votre pays. » Mais les Ottomans étaient satisfaits. Tandis que les nations européennes continuèrent à faire des progrès rapides, les Turcs demeurèrent inactifs.

La stagnation de la science. — Comme le fameux érudit turc, Halide Edib l'a dit dans son livre intitulé *Conflict of East and West in Turkey* :

> « Aussi longtemps que le monde demeura scolastique, le corps religieux musulman accomplit sa tâche de façon admirable, et les *madrassa* (écoles) Soulaymân et les *fâtih* furent les centres d'instruction et de quelque science qu'il y eut à l'époque. Mais lorsque

l'Occident brisa les chaînes du scolasticat et créa une nouvelle instruction et une nouvelle science, dont les effets changèrent l'aspect du monde, le corps religieux musulman échoua largement dans sa fonction d'éducation. Les *'oulama* étaient persuadés que la connaissance humaine n'avait pas dépassé le stade dans lequel elle avait été au treizième siècle, et leur attitude persista dans leur système éducationnel jusqu'au milieu du siècle dernier.

La suffisance des *'oulama*, plus particulièrement en Turquie et dans le monde musulman en général, n'avait rien à voir avec leur loyauté aux enseignements de l'Islam, car la philosophie et la théologie scolastique --chrétienne ou musulmane– étaient helléniques, c'est-à-dire plus ou moins aristotéliciennes, de l'enseignement de ce Grec, philosophe païen. Et c'est pour cette raison qu'un petit compte-rendu comparatif semble être nécessaire ici.

Le Coran ne se propose pas d'expliquer la création de l'univers matériel en détail. Il insiste beaucoup plus sur le côté moral et social de la vie humaine. Il concerne le *Housn* et le *Qoubh*, c'est-à-dire le beau et le laid, ce qui n'est rien de plus que le bon et le mal. C'est ainsi qu'est sa loi. De même, le côté métaphysique et spirituel de l'Islam n'est pas du tout compliqué. Il est basé sur la reconnaissance de l'Unité –la seule force créative d'un seul Dieu. D'où la simplicité de l'Islam et la liberté comparative des musulmans à accepter la nouvelle interprétation du monde matériel. Mais cette simplicité et cette ouverture d'esprit admirable, qui pouvaient recevoir de nouvelles connaissances, ne durèrent pas longtemps parmi les musulmans. Au neuvième siècle, non seulement la loi musulmane, mais aussi la théologie furent définitivement et rigidement enfermées par les grands penseurs musulmans –les *Moutakallimoûn* ; la philosophie d'Aristote fut incorporée dans la nouvelle théologie musulmane, et la porte de l'*ijtihâd* fut fermée.

Maintenant, la doctrine chrétienne, qui est l'enseignement de Saint Paul et des Pères de l'Eglise, au lieu de celui du Christ,

contient une explication détaillée de l'univers matériel. Ceci avait été accepté comme une révélation et sa vérité devait être expliquée. Comme les théologiens chrétiens ne pouvaient rien prouver de leurs observations, ils essayèrent de le faire par raisonnement. Ils eurent recours à Aristote pour la raison qu'il est pratiquement un magicien dans sa capacité logique.

Lorsque l'Occident commença à étudier la nature par observation, par analyse et par expérience, l'Eglise chrétienne fut surprise. Quand les méthodes analytiques apportèrent de grandes découvertes, l'Eglise pensa que c'était la fin de son pouvoir. Ainsi en Occident, on vit une période de souffrance et de martyre pour le scientifique et l'honnête chercheur de vérité concernant l'univers matériel.

Après un conflit sanglant entre la science et le christianisme, l'Eglise chrétienne prit une attitude réaliste et une connaissance de la science fut graduellement incorporée dans l'instruction donnée dans les collèges et les écoles primaires. Les universités qui étaient en quelque sorte les *madrassa* des *'oulamas*, évoluèrent en des centres d'instruction et de sciences nouvelles, sans perdre leur emprise sur la théologie et la métaphysique. La conséquence fut que l'Eglise chrétienne conserva son autorité sur une section, au moins, de l'intelligentsia; les prêtres catholiques et protestants pouvaient discuter des problèmes de toutes sortes avec les jeunes gens et pouvaient être reconnus parmi l'élite des éduqués de la science.

La position des *'oulamas* ottomans était différente. Ils ne persécutaient jamais la nouvelle connaissance ou la nouvelle vérité. Mais en premier lieu, il n'y avait rien dans la nouvelle pensée à persécuter. Aussi longtemps qu'ils étaient les éducateurs suprêmes de la nation musulmane, rien de neuf ne pouvait s'infiltrer; ils veillaient à cela, et leur instruction stagna. De plus, pendant la période de déclin, ils étaient si occupés par la politique que la chose la plus facile semblait, de beaucoup, être d'adhérer à Aristote, au raisonnement basé sur la connaissance, au lieu de se

fier à l'observation et à l'analyse. Ainsi, les *madrassa* restèrent jusqu'à la fin du siècle dernier, ce qu'ils étaient au 13 ème siècle. Le *Wakf* ou les écoles dans les mosquées, qui étaient les seules organisations pour l'éducation primaire restèrent de la même façon inchangées. »[1]

La décadence intellectuelle et scientifique. — La stérilité intellectuelle et l'incompétence du système éducationnel n'étaient pas des traits particuliers à la vie des Turcs seulement, mais étaient courants dans tout le monde musulman. Les musulmans, universellement, étaient devenus mentalement et spirituellement inertes. Si nous ne la retraçons pas par mesure de précaution, cette stupeur du 14ème siècle a révélé quelque vie intellectuelle réelle parmi les fidèles de l'Islam. C'est pendant ce siècle que Ibn Khaldoun écrivit son *Prolégomènes.* Au 16ème siècle, l'indolence de l'esprit, le pédantisme servile et l'imitation aveugle furent complets. Parmi une centaine de *'oulamas* on ne pouvait en trouver un seul pendant les quatre derniers siècles qu'on puisse appeler, en toute justice, un génie ou qui aurait pu produire quelque chose qui aurait pu être comparée aux activités intellectuelles audacieuses et nobles des siècles précédents. Seulement quelques-uns d'entre eux étaient au-dessus du très bas niveau intellectuel de leur époque, et incidemment, ils appartenaient tous à l'Inde. Une de ces personnalités éminentes était celle de Cheikh Ahmad Sarhoundî (m. 1024 Ap. H.). Il laissa une impression permanente dans tout le monde musulman religieux. Une autre personnalité éminente, est celle de Cheikh Walîoullah Ibn 'Abd ar-Rahîm ad-Dahlawî (m. 1176 Ap. H. / 18ème siècle Ap. J.C.) et son livre *Houjjatoullah al-Bâligha wa Izâlat al-Khafâ'wa al-fouz al-Kabîr wa Insâf* était unique par son sujet. La troisième personnalité éminente dans ce domaine était celle de

1. Halide Edib, *Conflict of East and West in Turkey*, p. 40-43..

son fils, Cheikh Raffî' ad-Dîn (m. 1233 Ap. H.), qui au 19ème siècle, écrivit *Takmîl al-Adhhân wa asrâr al-Mouḥabbat*. Puis, il y eut Cheikh Ismâ'îl Ibn 'Abd al-Khanî ad-Dahlawî (m. 1246 Ap. H.), dont le livre *Mansîb al-Imâmat wa al-'Abaqât wa aṣ-Ṣirâṭ al-moustaqîm* sont jusqu'à ce jour, des œuvres d'un très grand mérite.

Un conservatisme et une servilité excessive à la tradition enlevèrent à la poésie et à la littérature toute leur fraîcheur. La langue s'alourdit d'embellissements. Même des lettres personnelles, des notes officielles, des memorandums et des édits royaux avaient ces défauts. Les *madrassa* et autres institutions d'enseignement furent affligés d'un complexe d'infériorité qui dégrada la littérature et la pensée. Les classiques furent graduellement expulsés du programme, et ils furent remplacés par les recueils des écrivains qui manquaient d'originalité du point de vue de la pensée et qui n'étaient que des imitateurs et interprètes aveugles des vieux maîtres. Les manuels de classe furent remplacés par de simples annotations et commentaires, dont la compilation fut faite avec une extrême économie de papier. Les auteurs allèrent même jusqu'à les réduire à de simples notes.

Les contemporains orientaux des turcs. — Il y avait deux importants Empires musulmans à l'Est, en même temps que l'Empire ottoman. L'un d'eux était l'Empire moghol de l'Inde. Fondé en 1546 par Bâboûr, il eut la grande chance d'être gouverné successivement par un nombre d'empereurs sages et puissants, dont le dernier était Aurangzeb qui sera toujours reconnu dans l'Histoire de l'Islam en Inde pour la pureté de son caractère personnel, son ardeur religieuse et ses grandes conquêtes. Il gouverna pendant environ un demi-siècle. Après sa mort dans la première moitié du 18ème siècle, l'Empire moghol connut des jours malheureux. Ses successeurs se montrèrent totalement indignes de lui. Ils étaient faibles et insignifiants. Incidemment, c'était la période de la renaissance de l'Europe.

Loin de parler de protéger le monde de l'Islam contre les intentions hostiles de l'Ouest, les Moghols ne pouvaient empêcher leur propre Empire de devenir la proie de l'attaque de l'Ouest et devinrent, en raison de leur faiblesse et de leur incapacité, le tremplin de la prospérité illimitée de l'Angleterre et de l'asservissement du monde musulman.

L'autre était l'Empire ṣafawîd d'Afghanistan. Dans ses premiers jours, ce fut un Empire très éclairé et progressif. Mais un Chi'isme exagéré et des disputes insensées avec la Turquie coupèrent son énergie et le rendirent inefficace.

La capacité de l'Islam de se soutenir lorsque tout semblait conspiré contre lui prévalut pendant tout le long de l'Histoire. Sur de nombreuses terres musulmanes, apparurent des hommes de force et de clairvoyance qui essayèrent de renverser le cours de l'Histoire par leur tentative héroïque de reprendre leur pays aux étrangers.

Le progrès scientifique et industriel de l'Europe. — Entretemps, l'Europe avait fait un énorme progrès scientifique et industriel. Elle était en train de vaincre les forces cachées des choses, de dévoiler les nouveaux secrets de la nature et de découvrir des terres inconnues. Pendant le 16ème et 17ème siècle, elle produisit un grand nombre d'hommes éminents dans tous les domaines d'activités créatifs. Des scientifiques tels que Copernic, Bruno, Galilée, Kepler et Newton révolutionnèrent le monde physique, tandis que Christophe Colomb, Vasco de Gama et Magellan découvrirent le Nouveau Monde et d'autres terres et voies de mer.

Le destin de l'humanité était en train de prendre une nouvelle orientation en Occident. Le monde changeait à une vitesse telle à en couper le souffle. Celui qui perdait son temps à paresser, perdait beaucoup. Les musulmans, hélas, négligeaient, non pas des minutes, mais des siècles, tandis que les nations européennes comprirent la valeur du temps et couvrirent la distance des siècles

en des années.

Les Turcs traînèrent tellement dans le domaine de l'industrie qu'ils ne purent commencer la construction navale avant le 16ème siècle. La presse à imprimer, les services médicaux, et les académies de défense furent introduits en Turquie seulement au 17ème siècle. Vers la fin du 18ème siècle, on vit un ballon voler sur Constantinople et les Turcs crurent que c'était un tour de magie.

Avec la Turquie impériale autant à la traîne, dans quel état les pays musulmans qui étaient sous sa suzeraineté se trouvaient-ils ? Ils ne possédaient même pas de petites industries. Un voyageur français, Volney, qui parcourut l'Egypte au 18ème siècle, et qui habita pendant quatre ans en Syrie, écrivit que :

> « Ce pays (la Syrie) est si arriéré dans le domaine de l'industrie que si votre montre ne marche pas ici, vous devez aller voir un étranger pour la réparer. »

Dans les beaux jours, les Turcs étaient inégalables en matière de force militaire. Mais alors, même dans ce domaine, les Européens les avaient relégués à l'arrière-plan. En 1774, l'Empire ottoman connut une défaite écrasante dans les mains de l'Europe. Le choc de cette défaite aida quelque peu les Turcs à prendre conscience des vilaines réalités de leur situation et ils firent quelques efforts pour remettre un peu d'ordre dans leur maison. La ré-organisation militaire fut prise en charge avec l'aide d'experts étrangers. La véritable tâche de reconstruction nationale fut toutefois entreprise par le Sultan Salîm III qui avait été incidemment élevé en dehors du palais. Il ouvrit de nouvelles écoles à la mode, y compris une école des arts et métiers, dans laquelle il enseigna lui-même. Il produisit aussi les bases d'une armée moderne, appelée « Le Nouvel Ordre » et introduisit des réformes politiques. Mais la stagnation s'était si fermement implantée en Turquie que même avant qu'on ait pu faire quelque

progrès substantiel, la vieille armée se révolta contre le Sultan, et celui-ci fut tué. Après lui, Mahmoud II et son successeur, 'Abd al-Majîd I, se dévouèrent à la tâche de reconstruire la nation et le pays fit quelques pas en avant pendant leur règne.

Mais ces vagues tentatives de reconstruction n'étaient rien en comparaison des grands pas que faisait l'Europe. On aurait très bien pu prédire au 16ème et 17ème siècle le sort qui survint aux musulmans au Maroc, en Algérie, en Egypte, en Inde, en Turquie et ailleurs au 18ème et au 19ème siècles.

QUATRIÈME PARTIE

LA MONTÉE DE L'OCCIDENT ET SES CONSÉQUENCES

Chapitre 1

L'Europe matérialiste

La nature de la civilisation occidentale et son Histoire. — A la suite du déclin des Turcs, le commandement international passa des mains des musulmans aux mains des nations non-musulmanes de l'Ouest qui se préparaient à cela depuis longtemps et étaient maintenant incontestablement dans la bataille. En vertu de la conquête, ou de la pénétration culturelle, économique ou politique, leur influence se répandit vite sur tout le globe.

Avant que nous ne procédions à l'évaluation des conséquences de ce changement, il est bon que nous essayions de comprendre la nature et l'âme de la culture occidentale.

La civilisation occidentale n'est pas d'origine récente. Elle remonte à des milliers d'années, à la Grèce et à la Rome antiques. Tout ce qui est réel aujourd'hui dans la vision occidentale de la vie et de l'éthique, peut remonter directement aux anciennes civilisations grecques et romaines.

Les nations occidentales continuèrent à cultiver l'esprit, la philosophie, les sciences, les littératures et les idées des cultures grecques et romaines jusqu'au 19ème siècle, puis elles prirent une autre tournure. On pourrait être trompé par la splendeur de cette nouvelle parure, mais le fait reste que sa chaîne et sa trame ont été fabriquées à l'aide de matériaux grecs et romains.

La civilisation grecque fut la première manifestation nette de l'esprit occidental. Elle fut la première civilisation à être construite exclusivement sur les idéaux et les aspirations intellectuels et éthiques de l'Occident.

Les caractéristiques de la civilisation grecque. — Les véritables principes fondamentaux intellectuels de la civilisation grecque peuvent être résumés comme suit :

1. Le mépris des vérités transcendantales,
2. Le désir du sentiment religieux et de la spiritualité,
3. L'adoration du confort matériel,
4. Un patriotisme exagéré.

Bref, la civilisation grecque était purement matérialiste. Les Grecs ne pouvaient même pas imaginer Dieu sans Lui donner des formes et des figures physiques, sans faire des images de Ses attributs et les installer dans leurs temples afin de donner un aspect visible à leur dévotion. Ils avaient un dieu de la nourriture, un dieu de la bonté, un dieu de la fureur, et ainsi de suite. Tous les attributs de l'existence physique furent attribués à ces dieux. Même des concepts aussi abstraits que la beauté et l'amour étaient symbolisés comme des divinités séparées. Les listes logiques de dix formes de prédication et de neuf cieux dans les *Catégories* d'Aristote n'étaient que le produit de raisonnements matérialistes, des effets desquels l'âme grecque ne put jamais se libérer.

Une brillante interprétation de l'ancienne civilisation grecque fut donnée par le docteur Haas, un érudit allemand, à travers les trois conférences qu'il donna il y a quelques années à Genève sur le sujet : « Qu'est-ce que c'est que la civilisation européenne ? » Il soutint que la première étape de la civilisation européenne fut établie par la Grèce antique, où :

« Le but était de développer l'homme de façon harmonieuse. La mesure suprême était un beau corps. Elle insista clairement sur les sens. L'éducation physique –les jeux et la danse–, l'éducation mentale –la poésie, la musique, le théâtre, la philosophie et même les sciences– furent dispensées afin de développer l'esprit sans que cela soit aux dépens du corps. Sa religion n'avait pas de spiritualité, ni de théologie, ni de mysticisme. »[1]

De nombreux écrivains occidentaux attirent l'attention, de façon similaire, sur l'inefficacité spirituelle de la religion et sur le manque d'enthousiasme et de dignité morale dans les pratiques et les festivals des Grecs. Lecky, par exemple, raconte :

« L'âme des Grecs était essentiellement rationnaliste et sélective ; l'âme des Egyptiens était essentiellement mystique et religieuse... » Les divinités grecques comme l'a observé Apuleius, « étaient principalement honorées par des lamentations alors que les divinités égyptiennes l'étaient par des danses... La vérité de cette remarque très significative, apparaît dans chaque page de l'Histoire grecque. Il n'y a pas de nation ayant en une plus riche collection de jeux et de festivals provenant de son système religieux ; aucune nation au monde qui n'eut une fantaisie légère, sportive et souvent licencieuse joua si librement autour de la foi populaire, aucune nation n'eut de terrorisme religieux plus rare. La divinité était souvent considérée plus sacrée que l'homme, et une pratique convenable de certains rites et de certaines cérémonies fut jugée comme un ample hommage qu'on lui rendait. »[2]

Il n'y avait rien d'incompréhensible dans ce malheureux état de choses. Car, à part la conception occidentale générale de la vie en

1. Halide Edib, *Conflict of East and West in Turkey*, p. 226-27.
2. W.E.H. Lecky, *History of the European Morals*, Londres, 1869, Vol. I, p. 344-45.p

tant que proposition purement utilitaire, la structure de base de la métaphysique théologique des Grecs était telle qu'elle laissait peu de place pour le développement de l'âme de la révérence religieuse et du respect. La répudiation des attributs de Dieu et de Son contrôle personnel sur l'univers, et son remplacement comme le Créateur et le Souteneur des mondes par une soi-disante Intelligence active, ne pouvaient qu'entraîner la destruction de l'enthousiasme spirituel. Pourquoi est-ce qu'on adorerait Dieu avec le corps et l'esprit et lui adresserait-on toutes les prières et les pétitions si l'on avait pas foi en Son attention bienfaisante ?

La civilisation grecque était ainsi, purement agnostique –pas de l'aveu général, bien sûr, mais dans les faits. Les Grecs ne renièrent pas sérieusement Dieu, mais ils n'avaient pas de place pour Lui dans leur arrangement pratique des choses. Ils supposèrent qu'après qu'Il ait apporté l'Intelligence active, Il s'était retiré. Assez naturellement, ils ne considérèrent pas la divinité comme « plus sacrée que l'homme ». Nous lisons de nombreux inventeurs de l'Histoire, mais inspirent-ils pour autant un sentiment de respect en nous ?

L'adorateur des idoles, l'exagération de l'emphase sur ce confort matériel, la dévotion aux idoles et aux images, à la musique et aux autres beaux-arts, la notion extravagante de liberté individuelle, et l'indulgence excessive aux jeux, aux sports et aux festivals, eurent un effet des plus pernicieux sur l'esprit et la morale grecs. Des excès hideux de luxure inégalée, des protestations et des révoltes interminables contre toutes les formes d'autorité devinrent graduellement, pour eux, l'ordre du jour; la vulgarité devint chose tout à fait normale et la gourmandise s'accrut. La description du jeune homme démocratique donnée par Platon, n'est pas différente de celle qu'on pourrait en faire aujourd'hui. Il écrit :

> « ...Il ne recevra pas, ni ne souffrira, à l'intérieur des remparts du raisonnement droit de quiconque qui affirme que certains plai-

sirs naissent des désirs sages et nobles, tandis que d'autres naissent des désirs malveillants, et que le premier doit être encouragé et honoré, tandis que le deuxième doit être puni et emprisonné. A toutes les remarques de ce genre, il secoue la tête et déclare que toutes se ressemblent et méritent un honneur égal.

...Jour après jour, il satisfait les plaisirs comme ils viennent –suivant maintenant le chemin velouté du vin, maintenant rompu à l'abstinence de boissons alcooliques et à la chasse ; un jour à chasser dur et l'autre jour à se détendre et à faire le paresseux, et le troisième jour à jouer au philosophe. Souvent, il prend goût à la politique ; puis bondit sur ses pieds, et fait tout ce qui lui passe par la tête ; ou il admire des personnalités militaires et s'incline devant leur façon de vivre; ou il regarde jalousement un homme d'affaires et adopte sa profession. Bref, il considère cette vie comme une vie plaisante, libre et heureuse et mêne sa vie jusqu'au dernier souffle. »[1]

Une autre caractéristique principale de l'esprit occidental est son nationalisme limité. Le nationalisme est beaucoup plus intense en Europe qu'en Asie. Ceci est dû, en partie, à des causes géographiques. En Asie, les régions naturelles sont vastes, avec une large variété de diversités physiques, climatiques et ethnologiques. Elles sont plus fertiles et peuvent supporter la vie avec une plus grande facilité. La tendance, ici, a ainsi toujours été vers les grands états multi-raciaux. Les Empires les plus vastes du monde étaient établis sur ce continent. l'Europe, de l'autre côté, est divisée en un grand nombre de petits blocs territoriaux, séparés les uns des autres par de formidables barrières naturelles comme de hautes montagnes, et des rivières profondes. La population dans ces régions est dense, la pression sur la terre est forte et les moyens de subsistance font défaut. La lutte pour l'existence

1. *République*, Livre VII.

est très prononcée. Tous ces facteurs ont contribué à la création d'un profond sentiment national là-bas, en particulier en Europe centrale et occidentale où l'idée d'une communauté politique ne peut s'étendre au-delà des limites d'un état –cité même au temps jadis.

Toute la civilisation des Grecs fut construite autour de leurs états-cités. Lecky déclare que l'Etat occupait une place prédominante dans l'esprit grec et la vertu était incontestablement liée au patriotisme. Le cosmopolitisme de Socrate et d'Anaxagoras avait fait peu d'impression sur les Hellènes. Le système d'Aristote concernant l'éthique était basée sur la différentiation entre les Grecs et les non-Grecs. D'après lui, les Grecs n'avaient pas plus de devoirs à accomplir envers des barbares (des étrangers) qu'envers des animaux féroces. En fait, lorsqu'un philosophe déclara que ces sympathies s'étendaient au-delà de son propre état, comprenant toute la population de la Grèce, il causa un grand étonnement chez ses compatriotes.

Les caractéristiques de la civilisation romaine. — Les Grecs avaient développé une littérature, une philosophie et une civilisation brillante tandis que les Romains venaient tout juste de sortir d'une phase militaire. Dans de telles circonstances, il était tout à fait naturel pour les Romains, lorsqu'ils conquirent la Grèce, de s'imprégner de l'intelligence et des manières des Grecs :

> « Il est aussi évident que les Grecs, ayant eu une littérature éclatante pendant de nombreux siècles, à un temps où les Romains n'en avaient aucune et que le latin était toujours trop grossier pour être utilisé à des fins littéraires ; la période où les Romains surgirent pour la première fois d'une condition purement militaire entraîna automatiquement une ascendance des idées grecques. Fabius Pictor et Cincus Alimentus, les premiers historiens natifs, écrivirent tous deux en Grec.... Ainsi la conquête de la Grèce fut, de la même façon, universelle. Les gens vaincus, dont les senti-

ments patriotiques, avaient été grandement affaiblis par les influences que j'ai mentionnées, acquiescèrent promptement à leur nouvelle condition, et ne résistant pas aux pressions véhémentes du parti conservateur, les coutumes, les sentiments, et les idées grecques pénétrèrent vite dans les classes et modelèrent différentes formes de vie romaine. »[1]

La religion romaine ne fut jamais une source d'enthousiasme moral. Etant entièrement de nature païenne et superstitieuse, elle était tout à fait incapable de faire obstacle à la progression du scepticisme et de la non-croyance parmi ses fidèles. Par conséquent, alors que les Romains progressèrent culturellement, ils montrèrent ouvertement du mépris à l'égard de leur foi. Ils avaient déjà pris la décision que leurs dieux n'avaient rien à faire avec le gouvernement des affaires courantes de ce monde. Cicéron raconte que dans les théâtres lorsqu'on lisait des passages déclarant que les dieux ne s'occupaient pas des affaires de l'homme, les audiences les saluaient avec un tonnerre d'applaudissements.[2] Saint Augustin et d'autres Pères, bien plus tard, tournèrent en ridicule les païens qui firent des satires dans les théâtres, des mêmes dieux qu'ils adoraient dans leurs temples.[3] L'esprit de la révérence religieuse était, en effet, devenu si faible que lorsque la flotte d'Augustus fit naufrage, il dégrada solennellement la Statue de Neptune, le dieu marin. A la mort de Germanicus, les gens lancèrent des pierres et renversèrent librement les autels des dieux.[4]

La religion à Rome, n'était, en vérité, rien de plus qu'une tra-

1. W.E.H. Lecky, *History of the European Morals*, Londres 1869, Vol. I, p. 243.
2. Ibid., p. 178.
3. Ibid., p. 179.
4. Ibid., p. 178.

dition sociale et une formule utilitaire. Citant Lecky encore une fois :

> « ...(La religion romaine) était purement égoïste. C'était seulement un moyen de s'attirer la prospérité, d'écarter le désastre et de lire l'avenir. L'ancienne Rome produisit de nombreux héros, mais aucun saint. Le sacrifice de soi-même était patriotique, et non religieux. La religion n'était ni un enseignement indépendant ni une source d'inspiration... »[1]

Un corollaire naturel du matérialisme cru des Romains fut l'impérialisme et l'exploitation des nations inférieures pour des raisons égoïstes. Ceci a Également été hérité en totalité par l'Europe moderne. D'après Muhammad Asad :

> « L'idée fondamentale de l'Empire romain fut la conquête du pouvoir et l'exploitation des autres nations au profit de la mère patrie seulement. Pour promouvoir une vie meilleure, pour un groupe privilégié, aucune violence n'était trop forte pour les Romains, aucune injustice n'était trop vile. La fameuse « justice romaine » n'était justice que pour les Romains. Il est clair qu'une telle attitude n'était possible que sur le fondement d'une conception entièrement matérialiste de la vie et de la civilisation –un matérialisme certainement raffiné par un goût intellectuel, mais néanmoins étranger aux valeurs spirituelles. Les Romains ne connurent jamais en vérité la religion. Leurs dieux traditionnels étaient une pâle imitation de la mythologie grecque, des esprits sombres, passivement acceptés pour le bien de la convention sociale. Les dieux n'avaient, en aucune façon, la permission de se mêler de la vie réelle. Ils devaient faire un oracle par l'intermé-

1. W.E.H. Lecky, *History of the European Morals*, Londres 1869, Vol. I, p. 177.

diaire du prêtre si on le leur demandait ; mais ils n'étaient jamais supposés conférer des lois morales sur l'homme. »[1]

La décadence morale dans l'Empire romain. — Pendant ses dernières années, l'Empire romain fut transformé en une mer de corruption et de mal. La première discipline militaire des Romains et la simplicité de leur code éthique furent balayées par l'avalanche de richesse et de luxe. Nous avons une obligation envers John William Draper pour l'excellente description, reprise ci-dessous, des conditions qui prévalaient à Rome en ce temps-là :

« Lorsque l'Empire, au sens militaire et politique du mot parvint au point culminant, il atteignit le comble de l'immoralité en termes religieux et sociaux. Il devint totalement épicurien ; sa maxime était que la vie devait devenir une fête, que la vertu n'est qu'un assaisonnement du plaisir, et que la tempérance n'est qu'une façon de la prolonger. Des restaurants luisant d'or et incrustés de pierres précieuses, des esclaves et des vêtements superbes, les fascinations de la société féminine où toutes les femmes étaient dissolues, des baignoires magnifiques, des théâtres, des gladiateurs, tels étaient les objets qui faisaient le désir des Romains. Les conquérants du monde découvrirent que la seule chose qui méritait d'être adorée était la Force. Avec elle, tout était en sécurité, de tout ce que le dur labeur et le commerce avaient laborieusement obtenu. La confiscation des produits et des terres, la taxe sur les provinces, furent les récompenses de la guerre réussie ; et l'empereur fut le symbole de la Force. Il régnait une splendeur sociale, mais elle était la corruption phosphorescente de l'ancien monde méditerranéen. »[2]

1. Muhammad Asad, *Islam At The Cross Roads*, p. 38-39.
2. J.W. Draper, *Conflict of Religion and Science*, Londres 1927, p. 31-32.

Le christianisme s'étend sur l'Empire romain. — L'établissement du christianisme comme la religion officielle de l'Empire romain, qui fut rendu possible grâce à l'ascension de Constantin au trône des Césars en 305 Ap. J.C., était un événement d'une importance révolutionnaire. Le christianisme arriva, de cette manière, à posséder un Empire auquel il n'aurait pas autrement osé rêver. Comme la victoire de Constantin était le résultat des sacrifices héroïques de ses partisans chrétiens, il les récompensa largement avec une part généreuse dans les affaires de l'Empire.

La paganisation du christianisme. — En réalité, ce fut un moment des plus propices pour le christianisme ; il reçut bien un Empire, mais il perdit son âme. Les chrétiens avaient remporté la victoire sur le champ de bataille, mais ils furent totalement perdus dans les domaines de la foi et de la moralité. Les païens et –qui plus était– les chrétiens eux-mêmes déformèrent la foi chrétienne et dans ce développement infortuné, Constantin lui-même n'eut pas de rôle significatif. Draper raconte :

> « Un statut, le pouvoir, les profits –tels étaient les buts de tous ceux qui se joignaient à la secte victorieuse. Des foules de gens du monde, qui ne se souciaient aucunement de ses idées religieuses, devinrent ses plus fervents partisans. Etant au fond des païens, leur influence se manifesta vite en la « paganisation » du christianisme qui aussitôt s'ensuivit. L'empereur, qui n'était pas meilleur qu'eux, ne fit rien pour contrôler leurs actes. Mais il ne se conforma pas personnellement aux exigences cérémoniales de l'Eglise jusqu'à la fin de sa mauvaise vie, en 337 Ap. J.C.
>
> Bien que la partie chrétienne se montra assez forte pour pouvoir donner un maître à l'Empire, elle ne fut jamais assez forte pour détruire son antagoniste, le paganisme. La conséquence de la lutte entre eux fut un amalgame des principes des deux. En cela, le christianisme était différent du mahométisme qui détruisit com-

plètement son antagoniste et étendit ses propres doctrines sans falsification. »[1]

> « Pour l'empereur –un simple mondain– quelqu'un sans conviction religieuse, il n'y a pas de doute que cela semblait ce qu'il y avait de mieux pour lui, pour l'Empire et mieux encore, pour les contestants, les chrétiens et les païens, afin de promouvoir leur union ou leur almagame du mieux possible. Même les vrais chrétiens ne semblaient pas s'opposer à cela ; peut-être croyaient-ils que les nouvelles doctrines se répandraient davantage en incorporant en eux les idées empruntées aux vieux, que la vérité s'affirmerait à la fin, et que l'impureté serait rejetée. »[2]

L'amalgame du paganisme avec le christianisme, dont l'âme et la beauté s'étaient séparées, ne pouvait apporter aucune amélioration aux conditions morales des Romains. D'un autre côté, elle produisit une grande explosion du monachisme, qui était peut-être d'un intérêt plus pénible dans l'Histoire morale de l'humanité que l'extravagance précédente de la sensualité. Cette routine atroce et sordide de supplice y était pour quelque chose dans le développement du matérialisme et de l'irréligiosité en Europe, et nous allons donc l'étudier ici en profondeur.

Le progrès du monachisme. — Même aujourd'hui il est difficile d'imaginer l'intensité et la rapidité du progrès du mouvement monastique en Europe. En raison de l'extrême inexactitude des historiens du mouvement, il n'est positivement pas facile de parler du véritable nombre d'ermites. Les faits suivants peuvent, cependant, être utiles pour ce faire une idée de sa grande popularité. On raconte qu'au temps de Saint Jérome, pratiquement 50 000 moines avaient l'habitude de se rassembler aux

1. Draper, op. cit, p. 40.
2. Draper, op. cit, p. 40-41.

festivals de Pâques ; qu'il y eut au 4ème siècle, près de 5 mille moines sous les ordres d'un seul abbé ; que Saint Séraphin avait 10 mille moines sous sa charge et que vers la fin du 4ème siècle, dans une grande partie de l'Egypte la population égalait pratiquement celle des cités.

Les mystères du monachisme. — Pendant deux cents années pleines, l'affreuse macération du corps fut considérée comme la plus fameuse preuve de l'excellence morale. On raconte que Saint Macarius d'Alexandrie se coucha pendant six mois dans un marais, exposant son corps aux piqûres de mouches venimeuses. Il avait l'habitude de transporter avec lui quatre-vingt livres de fer. Son disciple, Eusebius, en transportait cent-cinquante et vécut pendant trois ans dans un puits à sec. A propos d'un autre saint très connu, nommé Jean, on raconte qu'il resta en prière pendant trois années entières, s'appuyant occasionnellement à un rocher afin de faire reposer ses jambes lassées. Quelques-uns des ermites mirent de côté leurs vêtements et rampèrent à quatre pattes comme des animaux sauvages, seulement couverts de leurs cheveux emmêlés. Quelques-uns d'entre eux vécurent dans les repaires désertés des animaux féroces ; d'autres préférèrent les puits à sec ; tandis que d'autres encore demeurèrent parmi les tombes. Une secte de moines se nourrissait seulement d'herbe. La pureté du corps était considérée comme une pollution de l'âme, et les saints les plus adorés étaient devenus un amas de corruption hideuse. Saint Anthanasius raconta avec enthousiasme comment Saint Antoine s'était rendu coupable, même jusqu'à ses vieux jours, de se laver les pieds. Saint Abraham qui vécut pendant cinquante ans après sa conversion au christianisme, évita scrupuleusement, depuis, de se laver les mains ou les pieds. L'abbé Alexandre avait l'habitude de dire, en pensant tristement au passé : « Nos ancêtres ne se lavaient jamais la figure, mais nous, nous fréquentons les bains publics. »

Des ermites se faisant passer pour des professeurs religieux,

erraient d'un endroit à un autre, séduisant les enfants pour le compte de leur ordre. Le contrôle qu'effectuaient les parents sur leurs enfants s'était effacé. Les enfants qui délaissaient leurs parents pour devenir des moines, étaient très estimés du public. Ce que le père avait perdu en obéissance, fut obtenu en prestige par le prêtre. On raconte que l'éloquence de Saint Ambroise était si séductrice que les mères avaient l'habitude d'enfermer leurs enfants afin de les protéger contre la fascination qu'il exerçait.

Les incursions qu'avait fait le monachisme sur l'affection familiale furent extrêmement nuisibles. Les liens sociaux furent rompus et les fondations de la vie familiale furent bouleversées. Les vertus familiales furent discréditées. Il est dur de visualiser l'insensibilité des ermites envers ceux qui étaient liés à eux par les liens terrestres les plus rapprochés. Les saints brisèrent le cœur de leurs mères avec ingratitude et abandonnèrent leur femme et leurs enfants, négligés comme des mendiants, à la tendre merci du monde. Leur souci était de sauver leur âme ; ils ne se souciaient guère de ce qui arrivait à leur famille. Les incidents racontés par Lecky[1] à ce sujet font, même jusqu'à ce jour, remplir les yeux de larmes. Les ermites s'enfuirent même de l'ombre des femmes. C'était un très grand péché que de converser avec sa mère ou sa sœur. Leurs pénitences de toute la vie étaient anéanties s'il leur arrivait de rencontrer une femme dans la rue ou de laisser planer son ombre sur eux.

Ce détachement des affections familiales eut un effet désastreux sur le caractère général. Des vertus personnelles telles que le courage, la générosité, la franchise et la cordialité étaient à décourager et quelquefois, entièrement détruites.

Les conséquences du monachisme dans la morale des européens. — Il serait stupide de supposer que l'ascétisme et la

1. *History of European Morals*, Part II, Chapitre 4.

dénégation excessifs de la vie avaient réussi, en quelque sorte, à contre-carrer le dérèglement et le matérialisme grotesque des Romains. L'Histoire morale et religieuse de l'humanisme ne justifie pas un tel optimisme. Il est opposé à la nature humaine. L'expression montre que seul ce système éthique ou spirituel qui n'est pas opposé aux buts et aux instincts innés des humains, et qui au lieu de les écraser, aspire à les discipliner et à les faire passer de l'état bestial à la noblesse, peut apprivoiser le matérialisme arrogant et le convertir en une forme sociale saine. Telle est la méthode de l'Islam, le chemin du Prophète Mohammad (ﷺ). Nous avons noté combien les Arabes étaient de tempérament chevaleresque et belliqueux. Le Prophète (ﷺ) n'adoucissait pas leur vaillance. Il l'a détournait de la guerre mutuelle et des querelles sanglantes insensées, vers le *jihâd* sur le chemin de Dieu. De la même façon, le Prophète (ﷺ) ne chercha pas à étouffer leur générosité innée et leur noblesse d'âme. Il mit ces vertus à leur plus grand avantage en conseillant à ses fidèles de les employer afin de soulager les nécessiteux et les personnes délaissées au lieu de leur permettre de se ramifier vers l'ostentation et l'amour-propre. Sans détruire les caractéristiques indigènes des Arabes, il les broda dans le tissu de l'Islam. Il enseigna sa religion comme une nouvelle théorie de la vie, offrant à l'humanité quelque chose d'utile et de plus divin pour tout ce qu'il lui prenait. Il permit même des occasions pour s'amuser et se distraire. Comme le grand érudit musulman Ibn Taymiyya a dit :

> « L'homme accepte d'abandonner quelque chose seulement lorsqu'on lui en propose un substitut. »[1]

> « Les prophètes sont éduqués pour évoluer et améliorer la nature humaine et non la changer. »[2]

1. *Iqtidâ' as-Sirât al-Moustaqîm wa moukhâlafat ashâb al-jahîm*, p. 143.
2. *Kitâb an-Noubouwwât.*

Ces vérités sont soulignées dans les enseignements du Prophète de l'Islam (ﷺ) à de nombreuses reprises. Lorsque le Prophète (ﷺ) arriva à Médine, il vit que les Médinois avaient l'habitude de célébrer deux festivals durant l'année, au cours desquels ils se livraient à des divertissements. Ils s'enquit de la nature de ces festivals et apprit que les Médinois avaient l'habitude de les célébrer dès les premiers temps. Alors il dit : « Le Seigneur vous a donné de meilleures fêtes que celles-là, *'Ayd al-Adhâ* et *'Ayd al-Fitr*. »[1]

'Aïcha raconte : « Un jour de *'Ayd*, deux filles d'*Ansâr* chantèrent des chants de la bataille de Bou'âth dans leur maison. Elles n'étaient pas des professionnelles. Aboû Bakr nous rendit une visite par hasard à ce moment-là. « Quoi, s'exclama-t-il, les chants du démon dans la maison du Prophète ? » Sur ce, le Prophète (ﷺ) lui répondit : « Aboû Bakr, chaque communauté à son *'Ayd* à elle. (*'Ayd* : jour de fête). Aujourd'hui, c'est *'Ayd*. »[2]

Le christianisme romain, au contraire, se donna la tâche, complètement désespérée, de changer la nature humaine et d'essayer de diviser un système qui se trouvait au-dessus des possibilités d'endurance humaine. Au début les gens le supportèrent comme une sorte de recul par rapport aux inclinations matérialistes surabondantes de la Rome pré-chrétienne, mais ils en eurent assez, et par conséquent, il y eut deux mouvements parallèles (et diamétralement opposés) de dérèglement et d'enthousiasme moral, mais cela ayant été isolé, les cités présentèrent une scène de dépravation et de dégradation qui fut rarement surpassée. Lecky raconte :

> « ...Le niveau des hommes publics était extrêmement bas. Le luxe de la cour, la servilité des courtisans et la splendeur générale des vêtements et de l'ornement avait atteint un niveau extrava-

1. Abî Dâwoud.
2. Al-Boukhârî.

gant. Le monde s'était accoutumé à une alternance dangereuse d'ascétisme extrême et de vice grossier, et quelquefois, comme dans le cas d'Antioches, les cités les plus vicieuses et les plus luxueuses produisirent le plus grand nombre d'ermites. Il existait une combinaison du vice et de la superstition qui fut éminemment nuisible à la noblesse, bien que nullement préjudiciable au bonheur des hommes. L'opinion publique était si basse que de nombreuses formes de vice ne reçurent que peu de condamnation et de punition, alors que la croyance ferme dans l'efficacité absolue des rites superstitieux calma l'imagination et apaisa les terreurs de la conscience. Il y eut plus de mensonges et de trahisons qu'aux temps des Césars, mais il eut bien moins de cruauté, de violence et d'impudence. Il y eut aussi moins d'esprit public, moins d'indépendance de caractère et moins de liberté intellectuelle. »[1]

La corruption du clergé. — Graduellement, la corruption atteignit les classes et les institutions qui semblaient les plus sacrées. Les agapes, ou les fêtes d'amour, qui étaient considérées comme les symboles de l'unité chrétienne devinrent des scènes d'ivrognerie et de vacarme, jusqu'à ce qu'elles fussent finalement supprimées par le gouvernement au septième siècle. La commémoration des martyrs dégénéra en une dissipation scandaleuse. De grand prélats furent inculpés de violations flagrantes de la moralité. Saint Jérome lui-même se plaignit que les banquets de nombreux évêques éclipsaient en splendeur ceux des gouverneurs provinciaux. Des fonctions ecclésiastiques étaient obtenues par l'intrigue ; des bénéfices, des dispensations, des licences, des absolutions, des indulgences et des privilèges étaient achetés et vendus comme de la marchandise. « Le Pape Innocent VIII mit en gage la tiare papale. A propos de Léon X, on raconte qu'il gas-

1. Lecky, *History of European Morals*, Vol. II, p. 162-66.

pilla les revenus de trois papes ; il gaspilla les économies de son prédécesseur, dépensa son propre salaire, et jouit d'avance de celui de son successeur... »[1] On affirme que tous les revenus de la France ne suffisaient pas pour faire face aux dépenses des papes.

En bref, l'Histoire de l'église et de la papauté était l'élaboration détaillée du verset coranique suivant :

> « *O, les croyants ! Beaucoup de rabbins et de moines dépouillent abusivement les gens de leurs biens, et les écartent de la voie de Dieu.* »[2]

La lutte entre l'Eglise et l'Etat. — Au onzième siècle, il s'ensuivit une lutte acharnée et des plus banales entre l'Eglise et l'Etat. Le Pape l'emporta sur l'empereur durant les premiers tours de leur combat, et le pouvoir de l'Eglise devint si puissant qu'en 1077, le Pape Hilderbrand ordonna à Henri IV de venir se soumettre à lui, et, Henri IV, réalisant le pouvoir extrême du Pape, se sentit obligé d'entreprendre ce voyage jusqu'à Canossa dans le froid rude et dans des circonstances des plus humiliantes. Les pieds nus et vêtu de vêtements de pénitent, il frappa à la porte du château et ce fut après beaucoup de persuasion que le Pape condescendit à le laisser entrer et demander grâce.

A partir de ce moment-là, la fortune fluctuait entre l'Eglise et l'Etat, quelquefois le Pape remportait et quelquefois, c'était l'empereur, jusqu'à ce qu'après des centaines d'années de triste désordre et d'effusion de sang, l'église admit sa défaite et capitula. Pendant toute cette période de conflit, les gens dans toute la chrétienté furent forcés de subir la double tyrannie de la religion et de la politique, de l'Eglise et de l'Etat.

---

1. Draper, *Conflict of Religion Science*, p. 230.
2. Coran, 9:34.

L'abus du pouvoir par l'Eglise. — L'Eglise, pendant le Moyen-Age, avait joui de plus de pouvoir que les empereurs romains, et si elle l'avait voulu, elle aurait pu accomplir une ?uvre pionnière pour la cause de la civilisation européenne grâce aux avantages qu'elle possédait :

> « Si les souverains pontifes n'avaient pas été si complètement occupés à maintenir leurs émoluments et leurs revenus temporels en Italie, ils auraient pu faire avancer tout le continent comme un seul homme. Leurs dirigeants auraient pu passer sans difficulté d'une nation à une autre et communiquer sans embarras de l'Irlande à la Bohème, et de l'Italie à l'Ecosse. Le fait de posséder la même langue leur donna l'administration des affaires internationales avec partout des alliés intelligents, parlant la même langue. »[1]

Mais les gardiens de l'Eglise échouèrent dans leur tâche. Ils abusèrent de leur pouvoir et de leurs occasions et laissèrent les choses empirer. La condition des pays, concernant leur bien-être, est généralement décrite selon l'évolution en nombre de leur population. Sous cet angle, nous voyons que pendant cinq cents ans, la population de l'Angleterre a à peine pu doubler, tandis que la population de l'Europe, dans l'ensemble, n'a pu arriver à cela même après un millier d'années. Ceci a été, sans aucun doute, dû dans une certaine mesure, à la pratique du célibat, mais en général, c'était le résultat de la mauvaise nourriture, des vêtements, misérables, inadéquats, de la malpropreté personnelle, de l'absence de médecins et de la popularité des cures que les tombeaux étaient supposés procurer dans lesquelles la société fut encouragée, par le clergé, à placer sa confiance. C'était la décision de

1. Draper, op.cit., p. 234-35.

l'Eglise que de décourager le médecin et son art, car celui-ci se mêlait des profits et des présents aux tombeaux. Par conséquent, les pestilences commencèrent à s'implanter à travers le continent.

Aéneas Sylvius, qui voyagea en Bretagne en 1430, nous a laissé une description de l'ignorance, de la superstition, de la pauvreté et du désir choquant qui dominèrent le pays.

La pollution des écritures saintes. — L'erreur la plus fatale que commirent les ecclésiastiques fut d'incorporer avec les Ecritures saintes, toutes les notions générales de la géographie et de la physique. Ces notions ne furent en aucune façon, des limites de la connaissance humaine qui est essentiellement progressive. Il se peut que les ecclésiastiques avaient agi ainsi de bonne foi –afin d'élever le mérite des Ecritures saintes face à l'opinion publique–, mais ses conséquences furent, très certainement, désastreuses. Un violent conflit commença entre le christianisme et la science dans lequel le christianisme, qui avait déjà souffert dans sa pureté à travers les corruptions dogmatiques, fut vaincu et le prestige des ecclésiastiques fut détruit à jamais. Le christianisme en Europe, tomba en défaveur, pour ne plus jamais se relever dans l'estime publique. Pire que tout, l'Europe devint athée.

L'Eglise, s'étant déployée comme le seul dépositaire et le seul arbitre de la connaissance, fut plus que jamais, prête à avoir recours au pouvoir civil afin de contraindre l'obéissance à ses décisions. Elle évolua, sous le nom de « Topographie chrétienne », un système complet de géographie, où il n'y avait pas de sanction divine et ceux qui refusaient de l'accepter étaient considérés comme des hérétiques.

La lutte entre la religion, la science et la tyrannie de l'Eglise. — Entre temps, dû aux influences scientifiques musulmanes et musulmanes, le volcan de la connaissance éclata en Europe. Ses penseurs et ses scientifiques avaient brisé les chaînes

de l'esclavage intellectuel. Ils réfutèrent bravement les théories ecclésiastiques qui étaient basées sur une évidence absurde et proclamèrent les résultats de leurs propres investigations. L'autorité papale réagit de façon implacable. Elle établit l'Inquisition « afin de découvrir, et de demander des comptes aux hérétiques cachés dans les villes, dans les maisons, dans les caves et dans les champs ». Cette institution accomplit sa tâche avec une telle promptitude qu'un théologien chrétien s'exclama qu'il était à peine possible que quelqu'un fusse chrétien et qu'il meure dans son lit. On estime qu'entre les années 1481 et 1801, l'Inquisition punit trois cent quarante mille personnes, dont trente-deux mille furent brûlées vives, y compris le grand scientifique Bruno, dont le seul crime fut d'enseigner la pluralité des mondes. Bruno fut livré aux autorités séculières pour être puni « aussi miséricordieusement que possible et sans faire couler le sang », ce qui était en fait, la formule horrible pour brûler un prisonnier sur le bûcher. Galilée, un autre scientifique tout aussi brillant, fut puni sans remords jusqu'à sa mort en prison pour avoir affirmer contrairement aux « Ecritures saintes » que la terre tourne autour du soleil !

Les rénovateurs. — A la fin, la patience du génie de l'Europe s'épuisa et elle s'éleva en révolte contre les représentants du christianisme et contre ses traditions. Provoquées par la stagnation intellectuelle du clergé et par les atrocités perpétrées par l'Inquisition, les classes instruites parmi les Européens développèrent une grande aversion pour toute connaissance, toute moralité et toute vérité associées à l'Eglise et à la religion en général. Ils ne pouvaient s'empêcher de penser aux choses religieuses sans se rappeler tous les méfaits épouvantables de la papauté et des souffrances brutales des érudits séculiers. Une triste incrédibilité balaya le continent. Libérées de leur précédent servage sous le christianisme, les nations d'Europe commencèrent à montrer une nette intolérance de toute sorte de contrôle

spirituel. Ainsi, ce qui avait débuté en une lutte entre le christianisme et la connaissance séculière, se développa en un combat entre la religion et le progrès. Les intellectuels de l'Europe concluèrent arbitrairement que la religion et la science étaient tout à fait incompatibles l'un avec l'autre et, par conséquent, pour le progrès de la science, il était nécessaire de décourager la religion. C'était sans aucun doute, une fausse notion que de s'établir contre la religion en général au lieu de s'établir contre le christianisme seulement, mais il y avait des circonstances atténuantes pour cette erreur.

L'empressement excessif des intellectuels. — Les intellectuels n'eurent pas assez de patience et de perspicacité pour faire la distinction entre la vraie religion et ses chefs qui s'étaient eux-mêmes désignés. Ils ne se souciaient guère de se demander, calmement ou impartialement, qui était vraiment le responsable de la tragédie qui venait de se passer : les enseignements de la religion ou l'ignorance et la bigoterie des prêtres ; et si c'était ces derniers, à quel point était-il justifié de condamner la religion pour les péchés de ses soidisant officiers.

De même, ils ne possèdèrent pas la tolérance et la véritable soif de vérité qui aurait pu les amener à une vue impartiale de l'Islam, bien qu'il était, à ce moment-là, devenu la foi de nombreuses puissantes nations avoisinantes. L'Islam aurait facilement pu apporter une réponse directe et simple aux difficultés intellectuelles et spirituelles en mettant fin à l'obscurité de la théologie scolastique du Moyen-Age et en libérant l'esprit des chaînes de l'obscurantisme. Il aurait pu annoncer la naissance de choses meilleures en accordant une entière liberté aux impulsions naturelles et aux besoins impériaux légitimes de l'esprit et du corps, sans manquer à aucun moment, d'interdire tout ce qui était vil et pervers.

Le préjudice racial des Européens se mit aussi au travers du chemin. Les barrières de la haine établies par les Croisades entre

les chrétiens et les musulmans, et aussi la malveillance des missionnaires chrétiens influencèrent énormément l'attitude opposée de l'Occident envers l'Islam. Cependant le blâme doit aussi être rejeté en partie aux prêcheurs musulmans, car ils négligèrent tristement l'occasion d'informer un continent aussi important que l'Europe du message de l'Islam, bien que les ressources de puissants Empires fussent à leur disposition.

Le matérialisme de l'Occident. — Dans le vide spirituel ainsi créé, l'Europe prit un tournant tragique. Elle dégringola graduellement jusqu'aux profondeurs du matérialisme. Ses penseurs et ses scientifiques sociologues commencèrent à examiner la nature du monde et de la vie comme s'il n'y avait pas de pouvoir absolu qui les avait créés et qui régnait sur eux, suivant quelque plan ou quelque but, sans être lui-même soumis à quelque loi. Ils interprétèrent l'univers matériel et ses manifestations comme des considérations mécaniques et considérèrent cela comme la méthode objective et scientifique, rejetant avec dédain, comme le fait l'esclavage à la tradition, tout ce qui était basé sur la croyance en l'existence de Dieu. Un à un, ils répudièrent tout ce qui existait en dehors de la matière et de l'énergie, tout ce qui n'était pas réalisable par l'expérience, ou tout ce qui ne pouvait être pesé ou mesuré.

Pendant longtemps, les Européens ne rejetèrent pas ouvertement l'idée de Dieu –même maintenant ils ne sont pas tous des athées– mais la position intellectuelle et morale qu'ils adoptèrent définitivement exclua tout droit de la religion sur la vie. Des tentatives furent faites après la Renaissance pour amener une réconciliation entre la religion et la science en influençant les relations sociales de l'homme car on pensait qu'une sorte d'arrangement religieux était nécessaire afin de préserver la tranquillité de la société. Mais l'allure que prit la civilisation matérialiste fut si vive que la religion ne put la soutenir. Cela impliqua aussi une grande difficulté à garder le matérialisme en

harmonie avec les vérités transcendantales. A mesure que les décennies et les siècles avancèrent, la cérémonie fut écartée et l'Europe se mit à adorer, de façon absolue, la matière.

De façon assez significative, de nombreux écrivains éminents et professeurs sociologues et politiques apparurent et semèrent aveuglément les graines du matérialisme dans l'esprit des gens, et mirent l'accent sur les vues épicuriennes et mécanistiques de la moralité. Machiavel leur avait déjà frayé le chemin en séparant la politique de l'éthique et en prescrivant un double code de la moralité, l'un privé et l'autre public. Si la religion doit exister, enseigna-t-il, on doit la restreindre au secteur personnel de la vie. On n'était pas en devoir de se mêler de politique. L'Etat avait sa propre loi. La matière même du christianisme était un autre monde ; Elle n'avait rien à faire avec le monde où vivait l'homme. L'Etat ne pouvait souffrir les gens religieux, car leur piété agissait souvent à leur détriment et les empêchait de négliger le postulat de la moralité au moment où ils en avaient besoin. Les princes et les officiers de l'Etat devaient cultiver les ruses d'un renard et se tenir prêts à avoir recours à la fourberie, aux faux et à la trahison afin de poursuivre les objectifs nationaux.

Ces philosophes et écrivains firent de gros dégâts dans le niveau et les valeurs de la religion. Ils se moquèrent des vieilles notions de la moralité religieuse, et après avoir présenté le péché sous un jour vraiment fascinant, ils invitèrent les gens à donner libre cours à leurs désirs. La civilisation occidentale était retournée à son point de départ. Elle devint simplement une nouvelle version des civilisations païennes de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome. Tous les signes et les traits de ces civilisations anciennes qui avaient été vaincues sous l'influence du christianisme oriental, furent ranimés par les artisans culturels du 19ème siècle. Le même manque de sentiment spirituel, la même incapacité à croire qui caractérisaient les religions des Grecs et des Romains, se voient à travers le tissu religieux du nouvel

Occident. La même sensualité extravagante qu'on pouvait rencontrer dans le système culturel de la Grèce et de Rome des vieux jours est exposée sous son véritable aspect à travers la civilisation occidentale d'aujourd'hui. L'âme de l'homme moderne de l'Occident n'est guère différente de celle du jeune homme démocratique de la Grèce ancienne comme le dépeint Platon à travers sa « République », dans la mesure où il se considère être en droit de satisfaire ses désirs.

Christianisme ou matérialisme. — La véritable religion de l'Occident aujourd'hui, la religion qui gouverne son esprit et son âme, n'est pas le christianisme mais le matérialisme. L'auteur de l'*Islam At The Cross Roads* raconte :

> « Sans aucun doute, il y a encore des gens en Occident qui ressentent et pensent de façon religieuse et font des efforts les plus désespérés pour réconcilier leurs idées avec l'âme de leur civilisation, mais ils ne sont que des exceptions. L'homme occidental moyen - qu'il soit démocrate ou fasciste, capitaliste ou bolcheviste, un travailleur manuel ou un intellectuel - ne connaît qu'une religion positive, celle de l'adorateur du progrès matériel, la croyance qu'il n'y a pas d'autre but dans la vie que celui de rendre la vie continuellement plus facile, ou comme dit l'expression courante, «indépendance de la nature». Les temples de cette «religion», sont les industries gigantesques, les cinémas, les laboratoires chimiques, les salles de danse, les travaux hydro-électriques ; et ses prêtres en sont les banquiers, les ingénieurs, les acteurs, les chefs d'industrie et les magnats de la finance. Le résultat inévitable d'un tel besoin impérieux du pouvoir et du plaisir est la création de groupes hostiles, armés jusqu'aux dents et déterminés à se détruire à chaque fois que leurs intérêts respectifs sont en conflit. Et du côté culturel, le résultat est la création d'un type humain dont la moralité est seulement restreinte à la question

d'utilité pratique, et dont le plus grand critère du bien et du mal est le succès matériel .»[1]

Le Professeur C.E.M. Joad a cité l'incident suivant comme un symptôme de la maladie croissante de non-croyance religieuse parmi les hommes et les femmes d'Europe :

« J'ai récemment demandé à un groupe de vingt étudiants, des jeunes hommes et des jeunes femmes, la plupart ayant dans les vingt ans, combien d'entre eux étaient chrétiens dans n'importe quel sens du mot. Seulement trois répondirent qu'ils l'étaient ; sept d'entre eux n'y avaient jamais pensé d'une façon ou d'une autre ; tandis que les dix autres affirmèrent être des anti-chrétiens. Je n'avais aucune raison de supposer que la proportion de croyants à celle de non-croyants, indiquée par ces répliques, n'était pas typique. Toujours est-il qu'il y a cinquante ans ou même vingt ans, ceci aurait assurément été différent. La conviction de Canon Barry qu'un réveil du christianisme sur une grande échelle peut sauver le monde, semble, alors, être partagée par un petit nombre de gens, et je ne vois aucune raison pour que Canon Barry doive croire que son opinion est vraie, sauf si ce n'est son propre désir. Toutefois, des désirs peuvent engendrer des pensées, mais ils ne montrent pas l'évidence. Je retourne ainsi à l'opinion exprimée au début de ce chapitre c'est-à-dire que, aussi loin que vont les présentes indications, l'Eglise chrétienne sera dans ce pays, dans encore une centaine d'années, virtuellement morte. Puisque le christianisme est notre thème, il serait bon de conclure par une parabole. Je l'emprunte au journal quotidien :

Un homme de soixante-dix-sept ans est en train de faire fortune, après avoir vécu pendant seize ans dans la pauvreté, avec seulement deux livres par semaine. Il a inventé et fait valoir une méthode pour transformer les vieilles Bibles en fulmicoton, en

1. Muhammad Asad, *Islam At The Cross Roads*, 1955, p. 55-56.

soie artificielle, en cellulose et en papiers à lettre couteux. Ses machines ont été installées dans une industrie à Cardiff et dans huit autres industries à travers le pays où des armements modernes sont fabriqués à partir des vieux Testaments.

Que celui qui a des oreilles pour écouter, puisse entendre. »[1]

Dans un autre livre, il raconte[2] :

« Pendant des siècles, l'Angleterre a été dominée par l'Evangile de l'Inquisition. L'argent et aussi le désir d'en avoir, ont été pendant les dernières deux cents années un stimulant à l'effort plus grand encore que tous les encouragements rassemblés. Car l'argent achète les possessions et c'est par le nombre et la grandeur de ces possessions que le mérite d'un homme est principalement estimé. La politique, la littérature, le cinéma, la radio et même quelquefois la chaire, ont répandu, année après année, un courant de propagande, destiné à convaincre les lecteurs, les spectateurs et les auditeurs qu'une société où le gain est l'instinct le plus développé, est une société civilisée. L'adoration de l'argent sonne étrangement avec notre profession d'une religion qui nous assure non seulement que la pauvreté est bonne et que la richesse est un mal, mais aussi qu'un homme riche a des chances aussi maigres de trouver la joie éternelle que l'homme pauvre en a de bonnes. Néanmoins, même si les préceptes de la prudence pas moins que les exhortations de la religion, se joignent pour recommander la pauvreté à ceux qui veulent servir Dieu et à ceux qui veulent aller au Paradis, les gens n'ont montré aucune disposition à agir comme si les exhortations de la religion étaient vraies, et ils se sont montrés disposés et enclins à troquer leur chance d'avoir la béatitude céleste dans le futur, pour une suffisance des produits

1. Joad, *Guide to Modern Wickedness*, p. 114-115.
2. *Philosophy for our Times.*

du monde dans le présent. Peut-être ont-ils pensé qu'ils pourraient obtenir le meilleur des deux mondes et s'assurer, par l'opportunité du repentir sur leur lit de mort, autant de considération dans l'autre monde que leurs comptes en banque leur en ont permis dans celui-ci. Implicitement, leur vue semble être celle exprimée par Samuel Butler dans ses carnets de note.

C'est très bien de voir des écrivains malicieux maintenir que nous ne pouvons servir Dieu et l'argent. Supposé que cela ne soit pas facile, mais rien qui vaille la peine n'est facile.

Quoi que nous soyons en désaccord sur la théorie, la plupart de nous démontre par nos habitudes que nous sommes des Butlériens convaincus. En effet, si grand est notre goût pour la richesse, si forte est notre croyance que c'est la richesse qui, au-dessus de tout, confère le mérite à un homme et la grandeur à un état, qu'il a réussi à inspirer deux théories de la plus grande importance historique par rapport à la force motrice qui font tourner les roues du monde. L'une d'elles, l'économie politique du Laisser faire, prédomina au 19ème siècle. Elle affirma que l'homme agirait toujours de la façon qu'il considère être celle qui serait à son plus grand avantage économique ; qu'en bref, l'homme fut inspiré par un hédonisme, non pas des passions, mais de la poche. L'autre, qui a honorablement dominé la première partie du vingtième siècle, est la théorie du déterminisme économique de Marx, qui insiste que la façon dont, à n'importe quel moment, une société organise son système économique afin de satisfaire ses besoins matériels, démontre son habileté, son éthique, sa religion et même sa logique, pas moins que sa forme de gouvernement. Toutes ces deux théories font dériver leur plus grande plausibilité de la valeur que placent démonstrativement les hommes et les femmes, sur la richesse comme un critère de mérite pour les individus et comme un signe de grandeur pour les états. »

Les apparences de la nature matérialiste en Europe. — Il est dit dans le Coran que les idolâtres et les polythéistes font

appel à Dieu pour implorer de l'aide lorsqu'ils ont à faire face à une adversité. Mais les matérialistes athées de l'Occident se sont si complètement fondus dans l'adoration matérielle d'eux-mêmes qu'il serait futile de s'attendre à une telle chose de leur part. D'après le Coran :

> « *Très certainement, Nous avons envoyé des messagers aux communautés d'avant toi, puis Nous les avons, à titre de représailles, frappées de malheur et plongées dans l'adversité afin qu'elles Nous implorassent. Pourquoi donc, lorsque Notre châtiment leur vint, ne Nous ont-ils pas humblement suppliés ? Mais leurs cœurs s'étaient endurcis, et le Diable enjolivait à leurs yeux ce qu'ils faisaient.* »[1]

> « *Et très certainement, Nous les avons saisis d'un châtiment, mais ils n'ont pas changé d'attitude envers leur Seigneur, pas plus qu'ils ne L'ont supplié.* »[2]

En temps de crise profonde ou de détresse, comme par exemple pendant la guerre, ils ne se souciaient aucunement de la religion ou de l'obéissance. Les chefs intellectuels et moraux ainsi que l'Occident s'en réjouissaient et qualifiaient cela de courage et de résolution. Aux yeux d'un musulman et d'un croyant oriental, toutefois, ce n'est qu'une simple apathie spirituelle.

Un Indien (maintenant Pakistanais) qui se trouvait par hasard à Londres en 1940-41, lorsque l'offensive aérienne Nazi était au sommet de sa fureur, fit une description des raids aériens de ce temps-là, sous-titrée « Une nuit à Londres » :

> « Las des raids aériens persistants pendant les derniers jours et nuits, nous étions occupés cette nuit-là à faire des préparatifs pour

1. Coran, 6:42-43.
2. Coran, 23:76.

un dîner indo-anglais, plutôt prodigue. La maîtresse de maison avait généreusement mis la cuisine à notre disposition et la grande salle au premier étage avait été convertie en une salle de danse. Nous étions environ vingt-cinq : des hommes aussi bien que des femmes. Nous faisions la cuisine ensemble. Le repas terminé, nous commençâmes à danser. Et puis, tout d'un coup on entendit la sirène du raid aérien. Au début, un silence nous envahit. « Que fait-on maintenant ? » demanda l'un d'entre nous sans interrompre sa danse. « Continuons », dit une fille. Et nous, continuâmes jusqu'à ce que, pour ne pas parler de la maison, toute la localité se mit à retentir de nos chants et de nos rires. »[1]

Ou, prenez ces lignes qui font partie du même livre quelques pages avant :

« Après quelques jours, c'était devenu une habitude d'entendre la sirène aux environs de 7 ou 8 heures du soir, on pouvait entendre le bourdonnement de l'ennemi, les projecteurs se promenaient dans le ciel et les fusils commençaient à retentir. Si une séance de cinéma était en cours, on avait l'habitude de l'arrêter pendant un moment et on projetait sur l'écran la bande suivante : « Le raid aérien a commencé, mais la séance va continuer. Pour ceux qui veulent se mettre à l'abri, le passage à gauche vous mènera au sous-sol. » Mais personne ne bougeait de son siège, et la séance continuait. »

Mis à part l'Occident moderne, de telles choses ne pouvaient se passer qu'en Grèce ancienne et à Rome. On dit que lorsque la cité de Pompéi fut détruite par le volcan Vésuve, il faisait jour et les citoyens étaient en train de s'amuser aux jeux de gladiateurs dans l'amphithéâtre lorsque des nuages de cendre humide et de laves

1. Aghâ Mohammad Achraf Douhlawî, *Al-ghârât al-jawît*.

commencèrent à tomber sur eux. Beaucoup d'entre eux furent carbonisés à mort dans leur siège, et beaucoup d'autres furent tués au cours du moment de panique qui s'ensuivit. Seulement ceux qui étaient assez fortunés pour s'enfuir à temps dans des bateaux, furent sauvés. La cité resta enterrée sous sa couche de laves pendant 1 800 ans. Elle fut déterrée par les piocheurs au 19ème siècle afin de servir comme un avertissement au monde :

> « *Est-ce que les gens des cités sont à l'abri de ce que Notre châtiment leur vienne, à l'aurore, pendant qu'ils s'amusent?* »[1]

On peut imaginer combien le comportement des croyants est différent dans de telles situations, à travers le verset du Coran suivant :

> « *O, les croyants ! Lorsque Vous rencontrez un groupe (ennemi), alors soyez fermes, et invoquez sans cesse Dieu pour obtenir le succès.* »[2]

Les Compagnons du Saint Prophète ont rapporté qu'à chaque fois que le Prophète (ﷺ) était confronté à une situation difficile, il se mettait immédiatement à prier. Lorsque la bataille de Badr eut lieu, le Prophète (ﷺ) rangea ses troupes, puis il se retira dans son camp et se mit à prier : « O Dieu », s'exclama-t-il à tout moment, « O Dieu, si ces croyants meurent, il ne restera personne sur terre pour T'adorer. »

Le point de vue d'un Oriental. — Un écrivain et érudit oriental, 'Abd ar-Rahman al-Kawâkibî, dans son livre *Tabâ'i al-istibdâd* a fait une étude perspicace du caractère des hommes occidentaux à travers ce passage suivant :

1. Coran, 7:98.
2. Coran, 8:45.

« L'homme de l'Occident est têtu, dur et matérialiste. Il est malicieux, égoïste et vindicatif. Il semblerait qu'il ne lui reste rien de l'idéalisme altier du christianisme oriental, Prenons, par exemple, l'Allemand. Vous le verrez sec et rude. Il pense que les faibles n'ont pas le droit d'exister. Le pouvoir est pour lui, le seul critère de la grandeur et la source de tout le pouvoir est la richesse. Il attache, en effet, de la valeur à la connaissance, il admire bien l'honneur, mais seulement pour la richesse qu'ils apportent. Les Grecs et les Italiens sont égoïstes et libertins de nature. Pour eux, l'intelligence signifie la liberté, la vie signifie l'effronterie et le prestige signifie la capacité de se faire valoir et de dominer. »

Le matérialisme corrompt le spiritualisme. — Le matérialisme a si continuellement absorbé l'attention et la volonté des Occidentaux que même leurs activités spirituelles ont commencé à en être imprégnées. Le mouvement moderne pour l'investigation du phénomène spirituel et la communication avec les morts, est de conception purement matérialiste. Ceci est effectué comme une science matérielle et une entreprise industrielle. Contrairement au spiritualisme musulman et au mysticisme oriental, il n'a rien à faire avec l'inspiration spirituelle avec de telles choses comme la purification de soi-même, la piété et la préparation pour l'Au-delà.

Ainsi, tous les efforts en Occident sont uniquement guidés par les considérations du pouvoir, de la fierté et de la gloire. L'idée de l'approbation divine n'a aucune place dans les calculs, tandis que c'est là, la base-même de la pensée et des actions d'un musulman. Une civilisation du type occidental ne peut être qu'un poison mortel pour les valeurs humaines qui sont chères à un musulman. Ce dont l'Occidental est fier devrait être évité par un fidèle de l'Islam. Le Livre de l'Islam dit :

« Dis : « Pouvons-nous vous apprendre lesquels, en fait d'œuvres sont les plus grands perdants ? Ceux dont l'effort, dans la vie

présente, sera vain alors qu'ils s'imaginent bien faire ?» Ce sont ceux qui mécroient aux signes de leur Seigneur, ainsi qu'à la rencontre avec Lui. Donc leurs actions s'échouent. » Nous ne dresserons donc pas de pesée avec eux, au jour de la Résurrection. »[1]

« Et Nous Nous porterons vers l'œuvre qu'ils auront œuvrée, puis Nous la rendrons poussière éparpillée. »[2]

Un jour on demanda au Prophète (ﷺ) laquelle de ces trois personnes, peut être considérée comme un combattant dans le chemin de Dieu ? Celui qui combat sous l'impulsion de sa vaillance, ou celui qui combat pour la défense de son honneur, ou encore celui qui combat pour la gloire. Le Prophète (ﷺ) répondit qu'une bataille dans le chemin de Dieu est celle qui est faite afin de rendre la Parole de Dieu dominante. Ceux qui furent conscients de la véritable portée de cette déclaration se donnèrent la peine de dissimuler leurs bonnes actions de la connaissance du public et même à ce moment-là, ils furent hantés par la crainte constante de l'hypocrisie. C'était une des prières favorites de 'Omar : « O Dieu, purifie mes actes ; puissent-ils être pour Ta cause seulement, et ne permets à personne d'autre que Toi d'en prendre une part. »

Le panthéisme économique. — Karl Marx est un exemple flagrant de l'immersion totale de l'esprit occidental dans le matérialisme. Il développa la doctrine de la Lutte des classes pour soutenir que toute l'Histoire était simplement le résultat de conditions économiques, sous l'influence desquelles tout autre phénomène de la vie reçut forme et empreinte. Il ne reconnaissait que l'aspect économique de l'existence humaine, répudiant la

1. Coran, 18:103-5.
2. Coran, 25:23.

validité des autres facteurs, telles la religion, l'éthique, l'âme et même l'intelligence. Toutes les guerres de l'Histoire, disait-il, toutes les insurrections et les révolutions, n'étaient rien d'autre que les efforts de celui qui a le plus petit ventre vide, de prendre sa revanche sur celui qui a le ventre le plus gros et le plus rempli. Même les guerres religieuses, pourrait-on conclure de manière justifiable, furent causées par des motifs économiques et ceux qui les faisaient étaient poussés par un sentiment pas plus grand que celui d'établir un meilleur ordre de production et une meilleure distribution des richesses. Ce panthéisme économique n'admet aucune guerre sacrée, aucun effort religieux et aucun mouvement spirituel.

Rien n'existe sauf le sexe et la faim. — La perspective de la vie en Orient, étant purement spirituelle, il y a eu des cas de mystiques s'écriant dans des moments de transport spirituel : « Rien n'existe en dehors de Dieu ». L'âme de l'Occident est dominée par le matérialisme. Ainsi, lorsque ses penseurs sont dans un état d'exaltation, ils rejettent tout ce qui n'a pas de rapport direct avec le matérialisme économique et s'écrient : « Rien n'existe, sauf le sexe et la faim ». Les mystiques de l'Orient considéraient l'homme comme « l'Ombre de Dieu sur terre ». Accablés par cette notion, quelques-uns d'entre eux furent amenés à déclarer : « Je suis Dieu ». Les matérialistes de l'Occident n'attribuent à l'homme rien d'autre qu'une existence animale. Ainsi, on peut entendre aujourd'hui de tous côtés, des cris de « Je suis un animal ».

La théorie d'évolution de Darwin. — Ceci n'est pas en vérité une envolée de fantaisie. Au 19ème siècle on arrivait, en Europe, à des conclusions qui encourageaient une approche animale aux problèmes humains. En 1859, Charkes Darwin publia son livre *L'Origine des Espèces* afin de montrer que l'homme était, en fait, un animal évolué qui avait atteint sa présente forme après avoir

traversé diverses étapes, comprenant celles de l'amibe à la dernière extrémité, et du singe à l'autre extrémité du long cours de l'évolution de la vie. Le livre attira l'attention de toute l'Europe. Il révolutionna l'approche scientifique aux problèmes de l'homme et apporta un puissant support à l'argument que l'univers fonctionnait sans la direction et le contrôle d'un pouvoir surnaturel, n'ayant rien d'autre derrière sa structure visible que la loi inexpressive de la nature.

D'après C.E.M Joad :

> « Il est difficile de se rendre compte combien l'étendue du choc avec lequel la publication du livre *L'Origine des Espèces* de Darwin, et l'évidence sur laquelle étaient basées ses conclusions, affectèrent nos ancêtres. Darwin avait montré, du moins on croyait qu'il avait montré, que le cours de l'évolution de la vie sur cette planète avait été continue depuis ses premiers jours dans l'amibe et dans la méduse jusqu'à ses formes les plus développées. Nous étions ses formes les plus développées. Ainsi le cours du développement de l'amibe à nous-mêmes était continu et ininterrompu. Alors que les Victoriens avaient été amenés à croire que l'homme était une création spéciale qu'il était, en fait, un ange dégénéré ; tandis que si Darwin avait vu juste, l'homme n'était qu'un singe avancé.
>
> En dépit de la situation difficile dans laquelle la théorie darwinienne plaçait l'humanité et en dépit de ses faussetés conceptuelles et historiques, elle fit une grande impression sur l'âme occidentale, probablement parce que l'âme occidentale avait déjà été amenée à un état réceptif. Le nudisme et les autres mouvements qui sont pour un retour à la nature, sont tous la conséquence directe de l'opinion que l'homme n'est, après tout, qu'un animal évolué. »[1]

1. Joad, *Guide to Modern Wickedness*, p. 235-236.

Chapitre 2

La montée du Nationalisme

La dégradation de l'Eglise latine est due au nationalisme. — On a déjà fait remarquer qu'un sentiment national borné, qu'un préjugé racial et qu'une considération exagérée pour la division géographique, sont les caractéristiques de l'âme occidentale qui a été continuellement transmise d'une génération à une autre. Malgré le fait qu'au moment où le christianisme arriva en Europe les enseignements de Jésus Christ avaient été falsifiés, ils portaient toujours l'empreinte du grand maître et les caractéristiques d'une religion révélée. Aucune religion, aussi vile soit-elle, ne peut jamais permettre que des barrières de race et de couleur soient érigées à l'intérieur de l'unité organique de l'humanité. Elle s'était ainsi efforcée d'unir les différentes nations d'Europe en une seule famille sous l'égide de l'Eglise. Mais quand Martin Luther commença la Réforme au 16ème siècle et se servit, de façon peu scrupuleuse, du nationalisme allemand comme une arme principale d'attaque dans sa lutte contre l'Eglise, la force unifiée qui tenait les différentes nations dans la chrétienté, fut brisée et elles commencèrent à être de plus en plus séparées l'une de l'autre. A mesure que la force du christianisme diminuait, l'influence du nationalisme grandissait en Europe, comme si le christianisme et le nationalisme étaient les deux côtés d'une balance ; plus l'un d'eux montait, plus l'autre

descendait. Comme l'a affirmé Monseigneur Lothian :

> « L'Europe avait autrefois le même genre d'unité culturelle et religieuse qu'avait l'Inde dans les premiers jours du christianisme. Mais lorsque commencèrent, au 15ème siècle, la nouvelle science de la Renaissance et le nouveau mouvement pour la Réforme religieuse (celle-ci connut la Réforme parce qu'elle n'avait pas d'unité constitutionnelle), l'Europe fut réduite en pièces et est restée, depuis, divisée en ces états souverains nationaux, les querelles et les luttes constituèrent non seulement la ruine de l'Europe elle-même, mais aussi la plus grosse menace pour la paix du monde.. »

Il ajoute :

> « ...Le déclin de la force religieuse, le guide indispensable de l'homme, la seule source qui puisse apporter à l'homme plus de but, plus de noblesse et plus de sens à la vie, explique, au moins en partie, pourquoi le monde occidental a donné sa fidélité, durant les dernières décennies, aux nouveaux évangiles politiques basés sur la race et les classes sociales, ou pourquoi il a placé sa foi sur une forme de science qui est assurément entièrement intéressée à faire du progrès sur le plan matériel, a rendre la vie, non pas moins, mais plus chère, et plus compliquée. Et cela explique aussi, en partie, pourquoi l'Europe trouve si difficile à atteindre cette unité de l'esprit et de la vie qui l'aurait permise de s'élever au-dessus de l'âme du nationalisme exclusif et militant qui constitue aujourd'hui son fléau principal. »[1]

Des mondes séparés. — A partir de ce moment, l'Europe dressa immédiatement une barrière entre elle-même et le reste du monde, avec les nations qui se trouvaient du même côté de la barrière qu'elle, constituant l'élite de l'humanité. C'était

1. Lettre de convocation, Université musulmane d'Aligarh, Janvier, 1938.

entièrement conforme à la pratique des anciens Grecs et Romains qui se considéraient civilisés, tandis que les autres, en particulier ceux qui vivaient à l'est de la Méditerranée, étaient considérés comme des barbares.

Les états nationalistes de l'Europe se sont organisés en tant de mondes séparés, enfermés par les frontières de la politique, de la race et de la géographie. Ils ont fait d'eux-mêmes des dieux et ont demandé de leurs citoyens la même adoration et la même loyauté que l'on doit au Créateur seulement. Ils se trouvent au-dessus de toute chose. Toute vie et toute mort doivent être pour eux seulement. Si besoin est, des vies doivent être aveuglément sacrifiées à leurs autels. Pour chaque nationaliste, son propre état constitue la création la plus noble de Dieu sur terre.

Le nationalisme démontre partout le même résultat. Il est impossible pour une nation d'être imbue de nationalisme et de ne pas avoir de disposition agressive. Le commadement de telles nations passe invariablement dans les mains de ceux qui ne savent rien du contrôle religieux ou moral et qui n'ont aucun but que celui de réhausser le prestige national. Dans de tels états, le souvenir de la gloire disparue et de la grandeur passée, est utilisé sans aucune honte pour nourrir la vanité de la nation ; la philosophie, la littérature et même les sciences physiques sont transformées en instruments servant à renforcer la volonté nationale.

La haine et la peur. — La haine et la peur sont les ingrédients essentiels du nationalisme moderne. Pour éveiller le sentiment national d'une nation, il est nécessaire de leur fournir quelque chose à haïr et leur faisant peur. Joad a bien analysé ce fait dans l'extrait suivant :

> « Maintenant les émotions que la plupart des gens ont en commun et qui sont, ainsi, les plus facilement éveillées, sont celles de la haine et de la peur. C'est par de telles émotions, et non pas par compassion, par charité, par générosité ou par amour que des tas

de gens sont le plus facilement émus... Ceux qui veulent gouverner la nation, quel que soit leur but, feraient bien de lui trouver quelque chose à détester, et quelqu'un à craindre. Si je voulais vraiment unir les nations du monde moderne, je devrais inventer pour eux un ennemi dans quelque autre planète, ou peut-être sur la lune.

Il n'est pas surprenant alors que les états nationalistes du monde moderne soient principalement guidés par les émotions de haine et de peur dans leurs relations avec leurs voisins, puisque c'est à l'aide de ces émotions que prospèrent les gouverneurs, et c'est à travers elles que l'unité est renforcée. »[1]

L'Islam est absolument contre la philosophie du séparatisme national et contre l'égoïsme qui n'a aucune considération pour la vérité et qui dit sans détours : « Ma patrie, à tort ou à raison ». Dans la structure de la pensée coranique, il n'y a pas de place pour les considérations de descendance ou d'adhérence nationale. L'Islam rejette tout alignement, toute amitié ou toute loyauté qui prend sa source dans l'esprit national ou l'esprit de parti. Pour illustrer ce principe, le Prophète (ﷺ) a dit :

« Celui qui proclame la cause partisane de tribu n'est pas un des nôtres ; et celui qui meurt pour la cause partisane d'une tribu n'est pas non plus des nôtres. »[2]

Celui qui meurt en luttant pour une cause nationale ou partisane, meurt en païen, et on rapporte que le Saint Prophète (ﷺ) l'excluait du sein de l'Islam. Le Prophète (ﷺ) a déclaré dans un autre *hadîth* :

1. *Guide to Modern Wickedness*, p. 150-51.
2. Abî Dâwoud.

« Celui qui lutte, sous un drapeau, en faveur d'une cause partisane ou qui répond à l'appel d'une cause partisane ou pour aider une cause partisane et meurt par la suite, sa mort en est une pour la cause d'ignorance. »

De la même façon :

« Celui qui meurt (en luttant) sous un drapeau soutenant une cause partisane ou qui meurt dans une lutte en faveur d'une cause partisane, n'est pas un des miens. »

L'Islam ne reconnaît que deux grandes divisions de l'humanité, l'une comprenant tous ceux qui sont les vrais serviteurs de Dieu et les champions de la vérité, et l'autre comprenant ceux qui suivent le Diable et les champions du faux. L'Islam se déclare en guerre contre ceux qui constituent cette dernière division, peu importe la nationalité ou la race à laquelle ils appartiennent, car l'inimitié ou la guerre dans l'Islam n'est nullement gouvernée par des considérations nationales ou politiques, mais par des considérations de vérité et de droiture.

Les nations plus faibles. — Les partisans du nationalisme soulèvent le sentiment du nationalisme dans les nations plus petites et plus faibles que la leur jusqu'à ce qu'elles éclatent de fierté nationale. De telles nations se développent sur des lignes nationalistes sans aucun alignement extra-territorial. Finalement, ces nations sont dévorées par un plus grand pouvoir, tandis que le monde se tient en spectateur. L'Histoire de la destruction des nations de l'Europe centrale durant la dernière guerre, est très connue. Il est très regrettable que les pays du monde musulman, qui possèdent un message, se mettant en travers des divisions conventionnelles de politique et de sang, et de visée universelle, possèdant une idéologie qui est beaucoup plus dynamique (s'ils savent comment l'utiliser !), soient aussi accablés par le senti-

ment national. Il n'est pas sûr, du fait que ces pays soient aussi faibles et mal équipés qu'ils le sont, qu'ils puissent jamais survivre à une attaque de l'extérieur.

Le prestige national. — Le prestige des états modernes nationalistes demandent à avoir sous leur direction de vastes régions du monde, qui possèdent de grandes sources de revenus, qui soient en mesure de faire respecter leur pouvoir par les états avoisinants et de terroriser et intimider leurs rivaux. Dans ces états, tous les citoyens fidèles ont une fausse fierté de la supériorité de leur culture et de leurs traditions ; ils développent un mépris pour les cultures et les traditions de toutes les autres nations et ils sont, à tout moment, prêts et volontaires pour commettre les crimes les plus détestables et les actes les plus barbares à la demande de leurs chefs. Le niveau moral d'une telle nation peut être extrêmement bas ; ses citoyens peuvent être totalement dénués de tout sens moral et de toute dignité humaine et peuvent ne suivre aucun code moral. Tout de même, on juge convenable de respecter une telle nation comme une grande nation :

> « ...la grandeur nationale et le prestige signifient en effet, le maniement de suffisamment de pouvoir que l'on permet à quelqu'un, s'il est nécessaire, de renforcer son pouvoir sur les autres. Le fait que le prestige d'une nation n'a aucune relation avec les qualités morales, doit en elle-même constituer une condamnation suffisante de l'idéal que conserve le nationalisme. Si un pays dit simplement la vérité, son prestige, en fait, dépend de ce que M. Baldwin appelle « le pouvoir d'inspirer du respect et de l'attention », en d'autres termes, sur de gros explosifs, des bombes incendiaires et sur la loyauté patriotique des jeunes qui seront prêts à les lancer sur des cités et des populations civiles. Ainsi, le prestige pour lequel on admire une nation, représente exactement le contraire des qualités pour lesquelles on admire un individu. Les choses étant ainsi, la possession du prestige devrait,

je le suggère, empêcher un pouvoir d'être considéré comme civilisé en proportion du degré de prestige qu'il possède. Le fait d'être capable d'inspirer du respect par le pouvoir du changement n'est nullement admirable. »[1]

La lumière ou le commerce. — Des états athées sont, en fait, des sociétés mercantiles ou des cartels dont la tâche réelle consiste à extorquer, et non pas à accorder, des bénéfices. Ils n'ont pas de racines spirituelles, pas d'idéaux éthiques, et il sont totalement indifférents aux egos de leurs nations et au bien-être de l'humanité entière. Toute leur attention est rivée sur les gains matériels. A chaque fois qu'il y a un conflit entre la moralité et le gain économique, ils donnent toujours la préférence à ce dernier.

Les pratiques vulgaires et immorales ne constituent pas des attaques criminelles dans de tels états. Le devoir de la loi est de régler le mal, non pas de le modérer. La prostitution, par exemple, est pour eux, un commerce légal ; l'usure est pratiquée par les gouvernements eux-mêmes, le jeu prospère sous des noms respectables ; la boisson est librement permise et l'industrie du cinéma, qui est dans sa forme présente la mère de tous les maux, est prônée comme la source de la richesse nationale. La radio et la télévision ne fonctionnent que comme des moyens de divertissement. Plutôt que d'éduquer les masses et de les cultiver moralement, elles faussent leurs goûts et les rend frivoles. La censure officielle est extrêmement sensible là où les intérêts politiques ou administratifs sont concernés, mais quand il s'agit d'une question d'éthique et de morale, elle devient léthargique et complaisante. La pornographie et d'autres littératures sans valeur envahissent l'âme du public avec leur fléau et la machine du gouvernement ne s'élève que très rarement contre elles. Avec ses morales, la salubrité de la nation rétrograde. Les marchés sont

1. *Guide to Modern Wickedness*, p. 152-53.

inondés de faux stimulants de sexe, de prostituées, de conservateurs de la vigueur des jeunes et de restaurateurs de la vitalité perdue. Leurs fabricants s'en tirent sans aucun frais, en donnant des pots-de-vin aux officiers du gouvernement ou en faisant de grosses contributions au fond du parti au pouvoir. Tout ceci se passe parce que le pivot des activités de l'état dans ces pays n'est nullement la religion mais la prospérité matérielle.

D'un autre côté, les états qui ont pour but les enseignements des prophètes de Dieu, fonctionnent comme des organisations pour l'éclaircissement et l'inspiration morale. Il est bon de se rappeler que lorsqu'une plainte fut portée contre le Calife 'Omar ibn 'Abd al-'Azîz disant que les revenus de l'Empire avaient été réduits en raison des réformes qu'il avait introduites, il répliqua que le Saint Prophète (ﷺ) avait été envoyé dans le monde en temps que guide et non en temps que collecteur d'impôts. A travers cette petite phrase, le Calife avait résumé toute la philosophie d'un état théocratique.

Dans un état théocratique, l'insistance est sur le bien-être moral et spirituel de l'homme. Les taxes et les impôts ont leur valeur, mais seulement comme un moyen de promouvoir le vrai développement des citoyens et de garder la machine de l'état en bonne forme. Ils n'ont aucune autre valeur. Dans de tels états, les questions politiques et économiques sont examinées du point de vue de la religion et nulle seconde pensée n'est entretenue concernant la subordination des intérêts matériels aux besoins spirituels. L'usure, les jeux du hasard, l'adultère, la fornication et d'autre actes pervers et honteux, avec leurs motifs et leurs mobiles, n'ont aucune chance de se présenter sur leurs frontières. Tous les items du gain individuel qui sont hostiles aux plus grands intérêts de la société sont interdits, sans se soucier de la perte que cela peut engendrer pour les caisses de l'état. Les programmes de réforme tracés dans de tels états veillent non seulement à améliorer la conduite extérieure et à élever le niveau de vie des gens mais aussi à améliorer le comportement des gens et de leur

apporter le vrai bonheur sans inculquer de sentiments moraux convenables. Ainsi, les états théocratiques mettent des restrictions sur tout ce qui encourage des désirs malsains et condamnent ceux qui incitent le dérèglement et l'iniquité à travers l'art et l'industrie. Les choses sont ainsi parce que les états se considèrent, non comme des policiers mais comme les gardiens de la morale et du bienêtre des gens. Le Saint Coran dit :

> « *A ceux qui, si Nous leur donnons la puissance sur terre, accompliraient la prière, s'acquitteraient de l'aumône légale, ordonneraient le convenable et interdiraient le blâmable. A Dieu appartient l'issue de toute chose.* »[1]

La disparité entre le commerce et l'éthique. — L'ère moderne, celle du « devenez vite riche » a débuté en une course folle pour l'argent avec la conséquence que les marchés sont inondés de produits de fantaisie et de gadgets sans prendre en considération le pouvoir d'achat des consommateurs ou les effets sociaux et moraux que cela aurait sur eux. Les magasins présentent un spectacle attrayant de vêtements, de chaussures et de produits de luxe de derniers modèles. Et puis, tout d'un coup, ces produits sont démodés et ils sont remplacés par de nouveaux arrivages, dont la plupart ne sont en fait, que les mêmes vieux produits avec de petits changements. Le niveau de prospérité et d'élégance change de jour en jour. Les aménités matérielles de la vie continuent à augmenter, mais ceci ne rend nullement la vie plus facile ou plus joyeuse, car le coût de la vie grimpe aussi à grande allure. Ce qui était un salaire confortable hier est devenu nettement insuffisant aujourd'hui. Le contentement est devenu un mot dénué de sens. L'âme de l'homme est malheureuse. L'environnement social présent exige que chacun considère que

1. Coran, 22:41.

c'est une obligation religieuse que d'atteindre le niveau de vie le plus élevé. L'homme moderne se plonge dans cette tâche de tout son cœur, mais lorsque, après toute une vie de lutte, le but semble être sur le point de se réaliser, celui-ci s'élève à un niveau plus élevé. Ceci a réduit la vie à quelque chose d'absurde. L'esprit de l'homme tombe en décadence. Il y a peu de bonheur durable ou de sérénité dans le monde. Des maisons qui auraient pu être des asiles de paix ne sont en fait que des enfers sur terre à cause du manque de cette chose imaginaire requise pour le bonheur.

Cette image est-elle différente de celle de la Rome ancienne, qu'on a décrite au début de ce livre ?

Chapitre 3

L'Europe sur la voie du suicide

Le progrès scientifique. — Ces derniers temps, le monde a connu un progrès scientifique et technologique foudroyant. Nous proposons, à travers ces pages, d'examiner ce progrès d'un point de vue différent –du point de vue de l'homme– et voir à quel point l'environnement que la science et la technologie ont réussi à créer pour lui, convient à son génie.

Le but du progrès scientifique, le point de vue musulman. — Nous croyons que le véritable but de la science est d'enlever les obstacles sur le chemin du vrai développement de la personnalité de l'homme en harnachant les forces secrètes de la nature d'une façon telle pour élargir la vie et à l'enrichir dans tous ses aspects.

Dans les temps préhistoriques, l'homme voyageait par tous les temps à pied. Puis il apprit à se servir des bêtes de somme ; plus tard, il inventa la charrette. Mais l'homme a une âme remuante. Il n'est jamais satisfait de sa situation et s'efforce constamment de rendre sa vie plus confortable. A mesure que ses besoins se multipliaient, ses niveaux de confort et d'allure changèrent aussi. De meilleurs moyens de transport plus rapides furent inventés jusqu'à ce que maintenant le bateau à vapeur remplace le navire à voile, et les merveilles de la vitesse et de l'efficience ont été

inventées pour le voyage sur terre et dans l'air. Si ces inventions sont utilisées comme des moyens d'améliorer la vie, elles ont la grâce de Dieu. Le Coran a décrit l'avantage dont l'homme jouit sur les autres créatures en ce qui concerne le voyage, comme « la bonté de notre Seigneur » :

> « *Et les bêtes, Il les a créés. En quoi il y a pour vous de chauds vêtements et des utilités. Et vous en consommez. Et quelle gloire pour vous quand vous les ramenez le soir, et aussi le matin quand vous les conduisez au pâturage ! Et elles portent vos charges vers un pays que vous n'atteindriez qu'avec un dur effort personnel. Vraiment votre Seigneur est doux, certes, miséricordieux. Et Il a créé les chevaux et les mulets et les ânes, pour que vous les montiez, et pour l'apparat. Et Il en a créé que vous ne savez pas.* »[1]

> « *Et très certainement, Nous avons donné de la noblesse aux Enfants d'Adam. Et Nous leur avons procuré, sur terre comme sur mer, de quoi monter, et attribué d'excellentes choses comme nourriture, et Nous leur avons donné précellence sur beaucoup de ce que Nous avons créé !* »[2]

> « *Et Il a créé des couples de toutes sortes, et vous a assigné des vaisseaux et des bestiaux, sur quoi vous montez, afin que vous vous installiez dessus et qu'ensuite, après vous y être installés, vous vous rappeliez le bienfait de votre Seigneur et que vous disiez : «Pureté à Celui qui nous a assujetti cela quand nous n'étions point à même d'en saisir la corne ! En vérité, c'est vers notre Seigneur que nous retournerons.* »[3]

1. Coran, 16:5-8.
2. Coran, 17:70.
3. Coran, 43:12-14.

« *Et à Salomon, le vent, dont le parcours du matin est d'un mois, et le parcours du soir, d'un mois.* »[1]

« *Donc, Nous lui assujettîmes le vent qui, par son ordre, soufflait doucement partout où il voulait.* »[2]

Mais il y a une grande différence entre l'approche d'un croyant et celle d'un non-croyant vers ces présents. Lorsqu'un croyant en profite, il le fait avec un profond sentiment d'humilité, parce qu'il sait au plus profond de son cœur que c'est seulement la miséricorde de Dieu qui a soumis les animaux libres et courageux et comme le métal inerte et le bois à sa volonté ; autrement il serait lui-même impuissant :

« *Afin que vous vous installiez dessus et qu'ensuite, après vous y être installés, vous vous rappelliez le bienfait de votre Seigneur et que vous disiez : « Pureté à celui qui nous a assujetti cela quand nous n'étions point à même d'en saisir la corne ! »*[3]

Le croyant sait aussi que le jour arrivera où il sera appelé à répondre de la façon dont il se sert de son pouvoir et des occasions qui se présentent à lui.

« *En vérité, c'est vers notre Seigneur que nous retournons.* »[4]

Les paroles de Salomon sont :

« *...C'est d'une grâce de mon Seigneur, pour m'éprouver si je suis reconnaissant ou si je suis ingrat. Or, quiconque est recon-*

1. Coran, 34:12.
2. Coran, 38:36.
3. Coran, 18:13.
4. Coran, 43:14.

naissant, c'est pour lui-même qu'il est reconnaissant, et quiconque est ingrat, alors oui, mon Seigneur est à l'abri, noble ! »[1]

Le croyant se sert de la façon la plus appropriée de ses instruments et du pouvoir de la nature. Il s'en sert sur le chemin de la Foi, de la droiture et de la vérité, qui constituent le but réel de Sa création :

« *...Et Nous avons fait descendre le fer, où se trouve une dure rigueur aussi bien que des avantages pour les gens. Afin également que Dieu reconnaisse qui, dans l'Invisible, défend Sa cause et celle de Ses messagers. Oui, Dieu est fort, puissant.* »[2]

Celui qui croit en Dieu et qui Le craint, ne peut jamais être un partisan du mal. D'après Moïse :

« *Il dit : « Seigneur, grâce au bienfait dont Tu m'as comblé, jamais plus je ne soutiendrai les criminels.* »[3]

Bref, c'est seulement la foi réelle qui enseigne à l'homme de ne pas être vaniteux ou prodigue en inculquant en lui le fait qu'il n'est que le gardien et non le propriétaire des trésors qui sont répandus un peu partout dans l'univers, le seul Créateur et le Maître Souverain étant Dieu, envers lequel il est responsable de la façon dont il les exploite et dont il se sert d'eux.

Le Coran a mentionné de nombreux exemples pour souligner la différence d'attitude adoptée par les gens pieux et ceux qui sont impies, en ce qui concerne la richesse de ce monde. D'un coté, nous avons le prophète Joseph explosant en ces termes sublimes, au comble de sa gloire mondaine :

1. Coran, 27:40.
2. Coran, 57:25.
3. Coran, 28:17.

« *O mon Seigneur, Tu m'as donné de la royauté, certes, et enseigné quelque interprétation des discours, Créateur des cieux et de la terre ! Tu es mon Patron ici-bas tout comme dans l'au-delà. Reçois-moi quand je serai mort en homme soumis. Et fais-moi rejoindre les gens de bien.* »[1]

Et en voyant sa propre majesté resplendissante, les actions de grâces suivantes lui viennent immédiatement aux lèvres :

« *...Permets-moi, Seigneur, de rendre grâce pour le bienfait dont Tu m'as comblé ainsi que mes père et mère, et que j'accomplisse le bien que Tu agrées ; et fais-moi entrer, par Ta miséricorde, parmi les gens de bien Tes serviteurs.* »[2]

D'un autre côté, ceux qui n'avaient pas de foi, étaient si dominés par leur propre pouvoir et leur richesse, qu'ils refusèrent d'accepter quelqu'un qui leur soit supérieur ou plus puissant :

« *Puis, quant aux Aad, alors ils s'enflèrent d'orgueil, sans droit sur la terre, et dirent : « Qui, en fait de puissance, est plus fort que nous ? » Quoi ! N'ont-ils pas vu qu'en vérité Dieu qui les a créés est plus puissant qu'eux ? Et ils continuèrent à nier Nos signes.* »[3]

Qarun, qui était un de ces hommes, était aussi un des plus riches des temps anciens. Quand son peuple lui dit :

« *...Ne te réjouis pas trop ! Dieu vraiment n'aime pas ceux qui se réjouissent trop ostensiblement. Cherche, dans ce que Dieu t'a apporté, la Demeure dernière. Et n'oublie pas ta quote-part en*

1. Coran, 12:101.
2. Coran, 27:19.
3. Coran, 41:15.

cette vie. Et sois bienfaisant comme Dieu t'a été bienfaisant. Et ne cherche pas le désordre sur terre. Dieu, vraiment, n'aime pas les fauteurs de désordre. »[1]

Il répondit, de façon arrogante, que ses richesses étaient le fruit de son propre labeur et de sa propre intelligence et qu'il n'avait aucune dette envers qui que ce soit.

La conscience de ses propres pouvoirs et le reniement arrogant de l'Agent éternel, supernaturel, comme ayant autorité sur l'homme aussi bien que sur la nature, entraînent une folie que nul canon de moralité et nulle considération d'humanitarisme ne peut contrôler ou guérir. Il est vraiment essentiel pour le développement de la paix et du bonheur, que la connaissance, le pouvoir et la richesse soient rigidement gardés sous le contrôle permanent de la religion.

La disparité entre le pouvoir et la moralité. — Depuis la Renaissance, la conquête du monde matériel a été extrêmement rapide et le monde spirituel est tombé dans l'oubli avec pratiquement la même rapidité. Ceci a donné naissance à une génération qui semble presque surhumaine en ce qui concerne le pouvoir sur les choses, mais qui n'est nullement supérieure aux animaux lorsqu'elle est jugée par rapport à son état interne. Avec tous les moyens de la belle vie à sa disposition, elle ne sait pas comment vivre. Elle est bornée et égoïste. Elle ne peut distinguer entre la qualité primaire et secondaire des choses et est évidemment indigne du pouvoir qu'elle a acquis sur les choses. D'après l'expression pittoresque de Joad :

« La science nous a donné des pouvoirs presque divins, et nous apportons à leur usage une mentalité d'écoliers et de sauvages. »[2]

1. Coran, 28:76-77.
2. *Guide to Modern Wickedness.*

Joad ajoute :

« Ce contraste entre les merveilles de nos exploits scientifiques et l'ignominie de notre enfantillage social nous a croisé à chaque tournant. Nous pouvons communiquer à travers les continents et les océans des images télégraphiques, installer des postes de radio dans les maisons, écouter de Ceylan Big Ben sonner à Londres, monter au-dessus de la terre et descendre au-dessous de la mer. Les enfants peuvent parler à travers les lignes téléphoniques, les machines à taper sont silencieuses, le plombage des dents se fait sans douleur, les paquebots ont des piscines, des plants sont amenés à mûrir à l'aide de l'électricité, des routes sont faites de caoutchouc, les rayons X sont des fenêtres à travers lesquelles nous voyons nos entrailles, les photographies peuvent parler et chanter, les meurtriers peuvent être retrouvés à l'aide de la radio, les cheveux peuvent être ondulés au courant électrique, les sous-marins vont au Pôle Nord, les avions vont au Sud... Néanmoins, nous ne pouvons, au milieu de nos cités énormes, fournir un peu d'espace où les enfants pauvres pourraient jouer à leur aise et en sûreté, ayant comme résultat que nous les tuons à une proportion de 2 mille (enfants seulement) et nous les blessons à une proportion de 90 mille par an. Comme un philosophe indien me disait un jour –commentant mon éloge conventionnel des merveilles de notre civilisation– quelque automobiliste venait de réussir à conduire sa voiture à une vitesse de 300 –ou était-ce 400 ?– miles par heure le long des Sables Pendimes ; ou un avion venait de voler pendant 20 –ou était-ce 50 ?– heures de Moscou à New York : « Oui, vous pouvez vous envoler dans l'air comme des oiseaux et nager dans la mer comme des poissons ; mais vous ne savez toujours pas comment marcher sur terre. »[1]

1. *Guide to Modern Wickedness*, p. 262-63.

Commentant dans la même voie les résultats catastrophiques des avantages énormes procurés par les sciences de la matière inanimée sur celles des êtres animés, un autre écrivain de l'Occident, Alexis Carrel, le Chirurgien français détenteur du prix Nobel, observe :

> « En vérité, la vie moderne les a libérés. Elle les incite à acquérir la richesse par tous les moyens, pourvu que ces moyens ne les entraînent pas à la prison... Elle leur permet une excitation fréquente et la possibilité de satisfaire leurs appétits sexuels. Elle écarte la contrainte, la discipline, l'effort, tout ce qu'il y a d'inconvénient et de laborieux. »[1]

Et encore :

> « La civilisation moderne semble incapable de produire des gens dotés d'imagination, d'intelligence et de courage. Dans pratiquement chaque pays, il y a un déclin du niveau moral et intellectuel de ceux qui ont la responsabilité des affaires publiques. Les organisations financières, industrielles et commerciales ont atteint une dimension gigantesque. Elles sont influencées non seulement par les conditions prévalant dans le pays où elles sont établies, mais aussi par l'état des pays avoisinants et celui du monde entier. Dans toutes les nations, les conditions économiques et sociales changent rapidement. Partout la forme présente de gouvernement est encore une fois en discussion. Les grandes démocraties se retrouvent face à de gros problèmes, des problèmes concernant leur propre existence et qui requièrent une solution immédiate. Et nous nous rendons à l'évidence qu'en dépit des immenses espoirs que l'humanité a placés dans la civilisation moderne, une telle civilisation n'a pas réussi à développer

1. *L'homme cet inconnu*, p.30.

en l'homme suffisamment d'intelligence et d'hardiesse pour la guider le long de la route dangereuse sur laquelle elle s'écroule. Les êtres humains n'ont pas grandi aussi vite que les institutions ont jailli de leurs esprits. Ce sont principalement les faiblesses intellectuelles et morales des chefs politiques et leur ignorance qui mettent en danger les nations modernes. »[1]

« Ainsi, il semble que l'environnement, que la science et la technologie ont réussi à développer pour l'homme, ne lui convient pas, vu qu'il a été créé au hasard, sans aucune considération pour sa propre personne. »[2]

« L'environnement de notre intelligence et de nos inventions ne s'ajuste ni à notre stature ni à notre forme. Nous sommes malheureux. Nous dégénérons moralement et mentalement. Les groupes et les nations où la civilisation industrielle a atteint son plus grand développement sont précisément ceux qui deviennent les plus faibles et qui retournent le plus rapidement au barbarisme. Mais ils ne s'en rendent pas compte. Ils sont sans aucune protection contre les environnements hostiles dont la science les a entourés. En vérité, notre civilisation, comme celles qui la précédent, a créé certaines conditions d'existence qui, pour des raisons encore obscures, rendent la vie elle-même impossible. L'inquiétude et la douleur des habitants naissent de leurs institutions politiques, économiques et sociales, mais avant tout, de leur propre faiblesse. Nous sommes les victimes du retard de la vie sur celles des choses. »[3]

« Il n'y a aucun avantage à tirer en augmentant le nombre d'inventions mécaniques. Il serait peut-être mieux de ne pas accorder autant d'importance aux découvertes de la physique, de l'astrono-

1. *L'homme cet inconnu*, p.33.
2. Ibid., p. 38.
3. Ibid., p. 38-39.

mie et de la chimie... A quoi bon augmenter le confort, le luxe, la beauté, la dimension et les complications de notre civilisation, si notre faiblesse nous empêche de la guider à notre meilleur avantage. Il ne vaut vraiment pas la peine de continuer à élaborer un mode de vie qui est en train d'apporter la démoralisation et la disparition des éléments les plus nobles des grandes races. Il serait mieux pour nous de nous occuper de nous-mêmes plutôt que de s'occuper à construire des bateaux plus rapides, des automobiles plus confortables, des radios ou des télescopes moins coûteux pour examiner la structure de nébuleuses lointaines. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que les sciences mécaniques, physiques et chimiques sont incapables de nous apporter de l'intelligence, de la discipline morale, de la santé, de l'équilibre nerveux, de la sécurité et de la paix. »[1]

Un abus des inventions scientifiques. — La vérité est que les inventions scientifiques sont en elles-mêmes, ni bonnes ni mauvaises. Nous les rendons bonnes ou mauvaises par la façon dont nous les utilisons.

Le bien-être matériel et le prestige, devenus les choses les plus désirables de la vie en Occident, toutes les ressources de l'esprit et des choses sont ainsi engagées, sans pitié, à inventer des moyens d'assurer la réalisation de ces objectifs avec la plus grande facilité et le plus rapidement possible. Peu à peu, les moyens sont devenus des fins en eux-mêmes. Les Européens ont développé un goût enfantin pour les machines, et de mille façons, ils leur ont délégué les fonctions-mêmes de la vie.

Quelques cinquante ans de cela, ils considéraient le confort comme le sine qua non du progrès. Ensuite, dû à de nombreuses raisons, ils placèrent l'emphase sur la vitesse et maintenant, tout le monde en est fou. Pour citer Joad encore une fois :

1. *L'homme cet inconnu*, p.50-51.

« Disraleli remarqua que ses contemporains parlaient du progrès parce que « avec l'aide de quelques découvertes scientifiques, ils ont réussi à établir une société qui méprend le confort pour la civilisation ». Pour adapter la remarque de Disraleli à nous-mêmes, nous pourrions simplement substituer « la vitesse » qui croît constamment, c'est probablement la conception la plus concrète d'utopie que l'esprit du jeune contemporain est capable d'entretenir. La vitesse, en effet, est son dieu particulier, et sur son autel la tranquillité, la sécurité du confort, et la considération pour d'autres sont jetées, sans pitié, par-dessus bord. »[1]

Les exploits contemporains de la science, ont-ils rapproché l'homme de l'accomplissement des buts et des fins de sa vie? L'homme moderne, avec tout son pouvoir sur la nature, se trouve-il dans une meilleure position que ceux qui vivaient, disons, il y a deux siècles ? Pour avoir la réponse à ces questions, nous devons nous tourner encore une fois vers Joad qui dit :

« Nous avons la possibilité de voyager très vite d'une place à l'autre, mais les places vers lesquelles nous voyageons, valent de moins en moins la peine que nous y voyagions. Les distances sont réduites et une nation est rapprochée jusqu'au seuil de l'autre, avec pour résultat que les relations internationales ont rarement été pires et que les efforts et la tension qu'engendrent ces nouvelles facilités pour connaître nos voisins ne font qu'engouffrer le monde dans la guerre. L'invention de la radiodiffusion nous a permis de communiquer avec les nations avoisinantes, avec pour résultat que chaque nation est en train d'épuiser les ressources de l'air en irritant ses voisins, en essayant de les convaincre de la supériorité de son système de gouvernement sur le leur.

Regardez cet avion qui ronfle dans le ciel d'été ; la connais-

1. Joad, *Guide to Modern Wickedness*, p. 241.

sance des mathématiques, de la dynamique, de la mécanique, la familiarité de l'électricité et le moteur à explosion, l'ingéniosité dans l'application de la connaissance, l'habileté dans le travail du métal qui a été utilisé pour sa construction sont tels qu'ils suggèrent que ses inventeurs étaient des surhommes. L'intrépidité, la résolution et le courage que montraient les premiers aviateurs étaient les qualités d'un héros. Maintenant considérons le but pour lequel l'avion moderne a été et semble être encore de plus en plus utilisé –pour lancer des bombes, pour briser et suffoquer, brûler, empoisonner et mutiler des gens sans défense... ; ceux-ci, on le sent, sont le but des idiots et des démons.

Considérons comment notre traitement du métal et de l'or va frapper l'historien du futur. Il décrira comment nous avions appris à signaler l'or à l'aide de la radio-télégraphie. Il va reproduire des photographies montrant les moyens ingénieux qu'utilisaient les banquiers pour peser et compter l'or. Il va insister sur le miracle quotidien par lequel nous avons défié la gravitation en le transportant d'une capitale à une autre ; et il aura alors à mentionner comment ces demi-sauvages, aussi habiles et audacieux qu'ils étaient dans leur triomphe mécanique, étaient si incapables des plus petits efforts pour promouvoir la coopération internationale qu'exigeait le contrôle de l'or ; ayant acquis le métal, leur seul intérêt était de l'enterrer à nouveau, aussi vite que possible. Ainsi les opérations de finance internationale lui sembleront comme un procédé où, avec des dépenses et une main-d'œuvre infinies, les hommes déterraient du métal des entrailles du sol de l'Afrique du Sud afin de les réenterrer dans les chambres fortes de Londres, de New York et de Paris. »[1]

La nature destructive des inventions scientifiques. — Les Occidentaux sont si préoccupés par les plaisirs des sens qu'ils ont

1. Joad, *Guide to Modern Wickedness*, p. 261-262.

perdu toutes considérations pour les besoins mentaux et spirituels. Des littératures irresponsables et des concepts philosophiques erronés ont perverti leur esprit, tout comme la nourriture la plus saine se transforme en poison dans un estomac malsain ; leurs exploits scientifiques prodigieux sont devenus des fléaux entre leurs mains, non seulement pour eux-mêmes mais pour le monde en entier. Monsieur (maintenant Sir) Anthony Eden a fait remarquer au cours d'un discours pendant la dernière guerre mondiale que :

> « Si rien n'est fait dans ce dernier quart de siècle, les gens de ce monde vivront comme des troglodytes et retourneront aux temps des hommes des cavernes. Il est fantastique de voir que tous les pays dépensent des millions afin de se protéger contre une arme qu'ils craignent tous, mais ils ne peuvent se mettre d'accord sur son contrôle. Je me demande parfois comment le monde d'aujourd'hui frapperait un visiteur, venant d'une autre planète, qui nous trouverait en train de préparer des moyens entraînant notre propre destruction et même partagerait nos idées sur la façon dont nous allons le faire. »

Au moment où Sir Anthony prononçait ces mots, il ne pouvait à peine imaginer que la science, libérée du contrôle de la religion, allait, au cours de cette même guerre, perfectionner la technique de génocide à un degré qui ferait même fléchir ses enthousiastes les plus fantastiques.

Après des années de dur labeur et après avoir dépensé beaucoup d'argent, les Etat-Unis réussirent, enfin, à fabriquer la terrible bombe atomique. Son pouvoir destructif et son effet furent mis à l'épreuve pour la première fois à 5h30 du matin le 16 juillet 1945 sur une tour d'acier abandonnée et dans une atmosphère insensible. Puis, la deuxième expérience fut faite sur l'ennemi vivant. Le 6 août 1945, la malheureuse ville japonaise d'Hiroshima fut totalement détruite. Dû à l'intensité orageuse de

l'explosion, et aussi à la chaleur et à la lourde pression de l'atmosphère, toute la ville fut instantanément transformée en un terrible tas de débris. A quelques minutes de cet événement, l'explosion causa une montagne de fumée qui monta dans le ciel, sous laquelle rageait un incendie épouvantable.

Concernant les répercussions mortelles de la bombe atomique, Stuart Guilder écrit :

> « Il est maintenant clair que même s'ils ne savaient pas d'avance ce qu'en serait les résultats détaillés, les scientifiques atomiques savaient bien qu'ils utilisaient une arme dont les effets secondaires pourraient laisser l'humanité elle-même sans défense contre l'extermination. Les reporters d'Hiroshima décrivent ceux-ci comme « la peste atomique ». Des victimes apparemment non touchés par l'explosion ou la chaleur, sont mortes et continuent de mourir à cause de la désintégration de leur sang. D'abord leurs globules blancs, puis leurs globules rouges disparaissent, leurs cheveux tombent et ils périssent à mesure qu'ils vivent. Ceci semble être dû à des substances radioactives qui se sont dégagées dans l'atmosphère, lorsque l'explosion a eu lieu, et que la peau a tout absorbé et que les poumons ont respiré. »

Stuart Guilder continue :

> « Cette nouvelle est choquante et horrible pour le monde qui ne savait l'existence d'une telle bombe et qui ignore encore les effets des métaux radioactifs. Mais les scientifiques savaient, il y a bien plus de 30 ans, que le trait le plus effrayant de cette bombe, était qu'il n'y aurait point de remède à ses effets affreux et qu'elle serait fatale à l'humanité toute entière.
>
> On rapporte que dans une tentative de se protéger, les survivants japonais ont porté des masques faits à la main. Apparemment, ces masques sont semblables à ceux que por-

tent les Japonais pour se protéger contre les effets du froid. Ils sont, bien sûr, aussi insignifiants que les morceaux de toile humides dont quelques-uns des soldats abyssiniens s'étaient enveloppés le nez afin d'écarter les effets des gaz poison que répandaient les bombardiers de Mussolini. »

Un autre rapport dit :

« Des équipages aériens des super-forteresses que firent les assauts atomiques sur le Japon rapportèrent qu'après la chute de la bombe, de la poussière et de la fumée s'élevèrent à une hauteur de 9 miles dans l'air. Ceci fut propulsé par une force terrible. Le Professeur Plesh suggèra qu'il devrait y avoir un sérieux contrôle scientifique sur la condition des gens vivant aux alentours des 100 miles du lieu de l'explosion afin de découvrir s'ils ont absorbé, par l'inhalation ou par d'autres moyens, quelque gaz radioactif que relâchent des parcelles de poussière.

Ce ne serait pas surprenant si le monde devait se lever, un sinistre matin, pour entendre la nouvelle que des gens vivant à un millier du Japon sont en train de développer des symptômes de peste atomique. Si les effets du bombardement atomique du Japon doivent détourner le monde de la guerre, alors le monde doit connaître tous les faits de ses effets rapidement et dans les moindres détails. Si une petite bombe atomique lancée projette de la poussière atomique à une hauteur de 9 miles dans l'air, alors il est raisonnable de supposer qu'une plus grosse bombe lancerait de la poussière plus haut et la répandrait sur un plus large espace. »

Chapitre 4

La véritable perte de l'Humanité pendant la colonisation européenne

Nous ne parlerons pas maintenant des lourdes pertes matérielles dont ont souffert les pays orientaux depuis la montée de l'Ouest. Nous parlerons seulement des véritables pertes –mortelles et spirituelles– des pertes de l'humanité toute entière. Dans ce développement fâcheux de l'Histoire, les plus grands perdants ont été les fidèles de l'Islam. Leur philosophie de la vie était radicalement opposée aux idées et au mode de vie des Occidentaux. Ainsi avec la domination du nouveau barbarisme, il n'est que naturel qu'ils doivent souffrir de la plus grande perte.

L'absence du sens spirituel. — Il y a toujours eu quelque chose de profondément spirituel dans le caractère oriental. Depuis des temps immémoriaux, mille idées ont assailli l'esprit de l'Oriental. Quelle est la fin de ce monde ? Y a-t-il une vie future après la mort ? Où doit-on chercher la direction concernant la vie à venir ? Quel est le secret du bonheur éternel ? L'Oriental ne manquait jamais de prendre note de ces questions, pas même dans ses moments de profonde absorption par ses besoins et ses intérêts séculaires. Il leur donna la priorité absolue dans les multiples occupations de sa vie. Tout au long de ses efforts

intellectuels et culturels, il se tint fermement engagé à y trouver des solutions satisfaisantes. Son ascétisme, ses pénitences, sa philosophie, sa métaphysique, et son mysticisme s'y dirigeaient tous. Parfois cette recherche le menait sur de mauvais chemins. Parfois il s'égarait et trébuchait. Mais il ne fermait jamais les oreilles à la voix de son âme.

Des questions ayant trait à des vérités spirituelles survenaient aussi en Europe avant la Renaissance, mais à mesure que le caractère inné de la civilisation se dévoila et que l'Occident s'abandonna à l'adoration de ses exploits matériels, elles furent négligées. Si on les y entend toujours, c'est seulement en tant que problèmes métaphysiques. Ils n'occupent aucune place dans la vie pratique. L'inquiétude, la sollicitude et le malaise qu'évoquaient ces questions pendant des milliers d'années, ne se firent plus sentir, et ceci fut le cas, non pas parce qu'ils furent illuminés par la vérité divine, ou parce que la paix les avait percés. Les environnements que l'Occident réussit à se créer n'ont aucune relation avec l'Eternel et l'Infini, ils ont emprisonné l'homme dans le monde des choses et l'Occident lui a fait ignorer sa propre âme.

Ainsi, la différence psychologique fondamentale entre un Oriental des anciens temps et un Occidental moderne, est que, tandis que le premier possédait un instinct spirituel vif et rapide, le dernier le perdit au cours de son évolution. Lorsque quelqu'un perd un de ses sens, il perd la conscience de toutes les choses dont dépend la connaissance. Quelqu'un qui perd l'ouïe, par exemple, devient insensible au bruit, et tout le monde de la chanson et des douces mélodies meurt pour lui. De la même façon, celui qui est dénué de tout sens religieux est insensible à tout sentiment et à toute sensation qui s'élève de la Foi religieuse. Des choses comme l'Avenir, la Résurrection, le Plaisir Divin et le Salut, n'ont aucune signification pour lui.

Les prédicateurs religieux ont, de tout temps, rencontré l'opposition la plus dure venant des gens qui étaient dénués de tout

sentiment religieux. De tels gens se moquaient même des prophètes de Dieu. Ils écoutèrent leurs sermons émouvants et dirent :

> « *...Il n'y a pour nous que cette présente vie ; et nous ne serons pas ressuscités.* »[1]

En ce temps moderne, dans chaque communauté, il y a une classe de gens dont les besoins matériels et les occupations du monde ont expulsé la religion du domaine des calculs pratiques. Le cœur de ces gens est inflexible et leur esprit est clos aux vérités transcendantales. Peu importe combien un prédicateur religieux essaye, il ne pourra trouver une ouverture à travers laquelle il pourrait atteindre les profondeurs de leurs âmes. Ceux d'entre eux qui auraient pu apprécier la signification de plus d'un verset du Coran comme :

> « *Dieu a scellé leurs cœurs et leurs oreilles. Et sur leurs yeux, un bandeau ; et pour eux, un grand châtiment.* »[2]

Leurs difficultés auraient pu être résolues. La vérité du Coran :

> « *Et certains parmi les mécréants ressemblent à du bétail qui n'entend de ce qu'on lui crie que comme un appel, une voix. Sourds, muets, aveugles, ils ne comprennent donc rien.* »[3]

La plupart des maux de l'époque moderne proviennent de cette indifférence envers la religion. La propagation de la religion était, de beaucoup, plus facile dans les vieux jours d'opposition ouverte et violente, que dans l'atmosphère courante de désinté-

1. Coran, 6:29.
2. Coran, 2:7.
3. Coran, 2:171.

ressement tranquille. On pourrait mettre tout son cœur dans ses prédications mais lorsque l'intérieur même des écouteurs a été paralysé, on ne peut les pousser à se rendre compte des beautés de la Révélation divine.

La disette de l'esprit pour la recherche de Dieu. — Nous avons déjà vu le désir universel d'acquérir la vérité, pendant les jours de l'ascendance musulmane. Il était alors de coutume d'entreprendre de longs voyages ardus, à la recherche de guides spirituels. Ces guides, qui furent plus tard connus comme des « *machâykh* » (pluriel de *chaikh*) et des « *soufis* », ranimèrent l'esprit de recherche de Dieu même après que le monde de l'Islam fut tombé en disgrâce. Leur habitation servaient comme des îles de béatitude céleste dans un océan grandissant de matérialisme. La présence de tels hommes dans une société est le facteur servant à en juger la force du point de vue de la conscience religieuse. Parmi les musulmans, en particulier, la façon dont ils se tournaient vers les saints et les « *soufis* » dans leurs milieux, démontre clairement l'étendue de leur conscience morale et spirituelle.

Dans les premiers temps, et dans pratiquement chaque ville importante du monde musulman, il y avait des hommes qui étaient, à vrai dire, les phares de la lumière spirituelle. Ils attiraient les musulmans de chaque coin et recoin de la terre. Notre sub-continent, situé sur le bord du monde musulman, a lui-même un grand centre d'effort religieux. Des sièges indépendants de pouvoir spirituel existaient ici, l'un près de l'autre, avec des royaumes puissants et ceci tout le long du règne musulman. Ces pays spirituels étaient indépendants dans son administration et ses lois intérieures, les princes et les rois n'intervenaient pas dans leurs affaires intérieures et il n'étaient pas influencés par les changements politiques ou les événements locaux. Cette colonie spirituelle connue sous le nom de Khiyât foûr fut fondée par le Cheikh Nazâmu ad-Dîn al-Badâwanî al-hindî en 725 Ap.H. dans

la capitale même de l'Inde ; ce Cheikh connut le règne de sept rois tyranniques de khîyat ad-Dîn al-Balban (664-676 Ap.H.) à khîyat ad-Dîn Touqlaq (720-725 Ap.H.) et sa colonie conserva son indépendance totale sans jamais que les mains de ces rois l'aient touchée.

Si on devait donner un compte-rendu des établissements des saints de tous les groupements soufis de l'Inde et de la façon dont les gens y accourraient, que ce soit de loin ou de près, cela remplirait tout un volume. Nous allons ainsi limiter notre enquête sur les saints d'un seul groupement.

Pour commencer, le Cheikh Ahmad Sarhoundî (mort en 1034 Ap. H.) avait de nombreux disciples. Ils venaient de tous les coins de l'Inde et de l'Afghanistan. Plusieurs nobles influents de la cour de Jahangir y étaient compris.

Sayid Adam al-Bannourî (mort en 1053 Ap. H.) prenait ses repas avec mille de ses adeptes. Une grande foule suivait Sayid Adam al-Bannourî partout où il allait. On raconte que dix mille personnes l'accompagnèrent lorsqu'il partit pour Lahore en l'an 1053 Ap. H. En voyant la popularité illimité du saint, l'empereur Shahijahan devint tellement rempli d'appréhension, qu'il décida de le faire partir. Il lui envoya une somme d'argent et lui fit ensuite la proposition suivante : comme le fait de posséder de l'argent rend le pèlerinage obligatoire à un musulman, il devait s'en aller vers le Hijaz afin d'accomplir le *hajj* (pèlerinage). Sur ce, le saint émigra de l'Inde où il mourut.

Le fils éminent de Cheikh Ahmad Sarhoundî, Cheikh Mohammad Ma'soûm (mort en l'an 1079 Ap. H.), avait neuf cent mille disciples qui se repentirent entre ses mains. Parmi eux, sept mille eurent l'honneur de devenir ses successeurs.

Le fils de Cheikh Sayf ad-Dîn Sarhandî, avait aussi une suite imposante. D'après l'auteur de Dhayl ar-Rachahât, environ 1 400 personnes dînaient chaque jour en sa compagnie, dont chacun était servi de la nourriture de son choix.

Les riches étaient aussi enthousiastes que les pauvres, en ce qui

concernait la loyauté en leurs guides spirituels. Cette dévotion ardente à l'égard des hommes saints fut toujours très présente parmi les musulmans de l'Inde, même pendant la souveraineté de la Compagnie indienne de l'Est, jusqu'au siècle dernier avant la dernière défaite de l'Empire moghol, en 1857.

Pendant les jours de Cheikh Ghoulâm 'Alî (mort en l'an 1240 Ap. H.), le « Khalifa » de Mirza Miazhar Jan-i-Janan, à Delhi, fut un puissant centre d'attraction pour les musulmans pieux à travers le monde musulman. Sir Sayyid Ahmad Khan dit dans l'*Athar as-Sanadid* :

> « J'ai vu de mes propres yeux, des adeptes de Turquie, de Syrie, de Bagdad, d'Egypte, de Chine et d'Ethiopie, venir et considérer cela comme une grande fortune que d'être au service de l'établissement, pour ne pas mentionner les adeptes venant des régions avoisinantes de Hindoustan, de Punjab et d'Afghanistan qui se regroupaient continuellement autour du saint comme des abeilles. Pas moins de cinq cents personnes destituées vivaient dans le Khanqah, toutes nourries et vêtues par lui. »[1]

Cheikh Ra'ouf Ahmad Moujaddidi a donné les détails des places d'où les visiteurs venaient en un seul jour –le 28 Joumada I, 1231 Ap. H.– sur les lieux comme, Samarkand, Bukhara, Chazni, Tashkend, Khandar, Kabul, Kashmir, Peshawar, Malte, Lahore, Sarhand, Amroha, Sambh, Rampur, Bareilly, Luknuw, Jais, Bahraich, Gorakhpur. Azimabad, Dacca, Hyderabad et Poona.[2] Tout ceci se passa à un moment ou il n'y avait ni chemin de fer, ni d'autre facilité moderne de voyage !

Juste à la veille de l'établissement de la loi britannique, l'appel majestueux de « retournez vers Dieu » fut poussé par Sayid

1. *Athar as-Sanadid*, Chapitre IV.
2. *Dour-al-Ma'ârif*, p. 106.

Ahmad Chahîd (mort en l'an 1246 Ap. H.) et par ses glorieux lieutenants, Cheikh Ismâ'îl Chahîd (mort en l'an 1246 Ap. H.) et 'Abd al-Haiy Bourbani (mort en l'an 1242 Ap. H.). La façon spectaculaire avec laquelle tout le meilleur de la société musulmane en Inde se rallia autour du chef de ce groupe qui allait finalement se mêler avec la poussière à Balakot (mai 1831), fut une preuve brillante du grand sens d'enthousiasme et de courage religieux dont faisaient encore preuve les musulmans indiens, même à ce stade de leur décadence. On assista à des scènes d'ardeur religieuse sans précèdent pendant le voyage à Doab (la surface plane se trouvant entre Le Gange et la Jamna) et à Oudh lorsqu'il entreprit de sortir les musulmans de la démoralisation où ils étaient tombés. En l'an 1032 Ap. H., on se mit en route pour le *hajj* et une vague d'enthousiasme balaya toute la partie nord de l'Inde. Des musulmans à l'esprit religieux sortirent par centaines et par milliers afin de le rencontrer, à mesure que sa caravane avançait d'un endroit à un autre. Ils invitèrent sa suite (qui se composait finalement de 750 personnes lorsqu'ils arrivèrent à Calcutta) dans leurs villes et villages et les reçurent pendant des jours. On raconte que le Cheikh Ghoulam 'Alî, un *ra'is* (c'est-à-dire le plus gros propriétaire) de Allahabad, dépensa environ vingt mille roupies pour recevoir Sayid Chahîd et ses compagnons pendant une quinzaine de jours –il dépensa environ un millier de roupies par jour, simplement pour la nourriture. Ses disciples à Allahabad, Mirzapur, Benares, Ghazapur, Azimabad (Patna) et Calcutta durent faire des dépenses équivalent à plusieurs centaines de milliers de Dirhams. A Benares, les malades de l'hôpital de Sadr lui envoyèrent une pétition lui disant que puisqu'il ne leur était pas possible de sortir, il pourrait se donner la peine de les honorer d'une visite. Sayid Chahîd se rendit à l'hôpital et fit jurer les malades.[1]

1. Maulavi Mohammad 'Alî, *Makhzoun Ahmadi.*

Chaque jour un millier de gens devinrent ses disciples pendant son séjour de deux mois à Calcutta. Du matin jusqu'à fort tard dans la nuit, des hommes et des femmes continuèrent à arriver en foule là où il séjournait. Lorsqu'il devint impossible d'administrer le jurement individuellement, on s'arrangea à ce que les aspirants se rassemblent dans une grande maison où se rendit Sayid Chahîd pour les initier dans sa troupe. On déroula sept à huit turbans sur le sol lorsqu'il y arriva et on demanda aux aspirants de les tenir dans différents endroits, tandis, qu'une de leurs extrémités fut tenue par Sayid Chahîd lui-même. Il leur enseigna ensuite les principes fondamentaux de l'Islam et lit le vœu à haute voix, comme le Adhan (c'est-à-dire l'appel des musulmans à la prière), qu'ils répétèrent, et ainsi le rite fut complet. Ceci fut accompli sept à huit fois chaque jour.[1]

Pendant pratiquement vingt jours, Sayid Chahîd prononça les sermons à Calcutta après la prière de *fajr* (le matin). Plus de deux mille docteurs en théologie, des ecclésiastiques, des nobles et d'innombrables gens assistèrent à ces sermons. Les mardis et les vendredis, 'Abd al-Haiy s'adressa aussi à la congrégation après la prière de *Dhouhr* (du midi), qui dura jusqu'à l'après-midi, sauf pour la prière de *'Asr*. Chaque jour, de dix à quinze heures, des non-musulmans furent convertis à l'Islam.[2]

Un des effets immédiats de ces efforts réformateurs, fut que le commerce de l'alcool mourut. Les marchands de boissons alcooliques se plaignirent aux autorités, disant que malgré le fait qu'ils payaient régulièrement la taxe, ils avaient été forcés de fermer le commerce depuis l'arrivée dans la cité, d'un saint sous l'influence duquel de plus en plus de musulmans étaient chaque jour réformés et faisaient le vœu de s'abstenir de l'usage d'intoxicants. En fait, ils ne regardaient plus les boutiques de boissons alcooliques.

1. *Waqai Ahmadi.*
2. *Waqai Ahmadi.*

Sur le chemin de retour du pèlerinage, Sayid Chahîd et ses compagnons s'arrêtèrent quelques jours à Murshidabad avec Ghoulam Mourtaza. Il fit annoncer dans la marche qu'il paierait pour tous les achats faits par ses invités pèlerins et pour tous les services que leur rendraient les artisans. Sayid Chahîd protesta que c'était trop, mais il répondit : « C'est un grand honneur pour un musulman d'avoir un pèlerin pour invité. Je ne saurais jamais être assez fier de ma grande chance que tant de pèlerins m'aient honoré d'une visite. »[1]

Finalement, lorsque Sayid Chahid lança le *jihâd*, ceci fit naître une réaction merveilleuse de la part de la population musulmane. Le laboureur délaissa sa charrue, le marchand abandonna sa boutique, le serviteur prit congé de son maître, le noble laissa derrière lui son château et le théologien quitta sa chaire, et ils se levèrent tous comme un seul homme pour défendre la parole de Dieu.

Nous avons traité ces faits à fond afin de faire admettre au lecteur combien les musulmans étaient sensibles à l'émotion religieuse, même à un moment où ils avaient pénétré dans la phase la plus sombre de leur existence en tant que nation libre, et avant que la foudre de l'impérialisme occidental ne leur tombe sur la tête et ne brise l'édifice de leur société.

Quelques traces de leur ardeur continuèrent à exister pendant quelques temps parmi les musulmans durant les premières phases de la loi britannique, mais elles diminuèrent rapidement.

La joie de la Foi n'avait pas encore déserté le cœur des musulmans. Ils appréciaient toujours la religion comme un facteur vital de la vie. Mis à part les personnes éduquées et éclairées, les simples musulmans avaient aussi une part de l'héritage religieux. Il n'y avait presque pas de hameaux musulmans qui n'avaient pas de professeur de morale ou de guide spirituel. Si l'on prenait la

1. Sayid Ja'far 'Alî Naqwi, *Manzarat as-Sou'ada.*

peine de jeter un coup d'œil sur l'Inde d'il y a trente ou quarante ans, on la trouverait illuminé de lumières spirituelles.

Une à une, ces lumières s'éteignirent. Le gouvernement britannique, bien sûr, ne demanda jamais à ce que les *madrassa* soient fermées. Néanmoins, ce besoin ardent qui avait l'habitude d'entraîner les adeptes de Samarkand et de Boukhara à Delhi, s'était apaisé et les plus grandes valeurs de l'âme et de l'esprit avaient été écartées par les gens ; puis les *madrassa* furent totalement abandonnées.

L'épidémie de la mondanité. — Le nouvel idéal du progrès matériel a complètement anéanti l'esprit moderne. A l'époque moderne du progrès matériel, il y a un grand manque d'amour pour le savoir ; qui plus est, l'amour de la religion est manquante. L'instinct de la faim a complètement dominé l'existence humaine. Maintenant, partout les gens parlent des problèmes qui concernent la chair. On n'entend que très rarement dans la société, des conversations sur des problèmes concernant les aspects spirituels et moraux de la vie.

La dégradation morale. — La dégradation morale s'est beaucoup répandue en Inde lorsque les Anglais y arrivèrent. Les vieux idéaux des modes de vie musulmans et orientaux tombèrent dans l'oubli. Mais certaines vertus domestiques et sociales furent toujours appréciées plus que toute autre chose par les gens du souscontinent IndoPakistanais.

Les relations familiales et sociales étaient basées sur des principes extrêmement puissants. L'amour filial, l'affection parentale, le respect envers les vieux, l'affection pour les jeunes, la fidélité maritale, la loyauté des serviteurs, la sincérité des amis –sous chacun de ces titres, des histoires authentiques, qui semblent légendaires lorsqu'on les rapportent au contexte des conditions actuelles, nous ont été transmises.

On rapporte que le Saint Prophète de l'Islam (ﷺ) a dit à un

jeune homme : « Tes biens et toi, vous appartenez à ton père. » La soumission des enfants à leur père fut modelé d'après cette sentence. Elle comprenait le respect envers les amis et aussi envers les proches des parents. L'amour et la considération envers les parents doivent continuer même après leur mort, comme l'a accentué le Saint Prophète (ﷺ) qui a dit, d'après ce qu'on rapporte : « La meilleure des choses à faire est de se montrer bon envers les amis de son père décédé. »

Les parents, de leur côté, étaient des exemples, vivant d'amour tendre et de sacrifice. Ils n'hésitaient jamais à subordonner leurs propres désirs et intérêts à ceux de leurs enfants. Néanmoins, lorsqu'il fallait utiliser la baguette, leurs cœurs durcissaient. C'était au-dessous de la dignité d'un père que de montrer de la partialité envers son enfant qui avait été châtié par son professeur. Même les parents illettrés supportaient le professeur dans de telles occasions, même si ce dernier était lui-même à blâmer pour avoir été trop sévère. « Le droit du professeur est plus grand que celui du père », tel fut un dicton courant parmi les parents.

Entre les vieux et les jeunes, les relations étaient déterminées par la vieille maxime musulmane : « Celui qui ne se montre pas affectueux envers celui qui est plus jeune que lui et qui ne respecte pas les vieux de la Communauté, n'est pas un des nôtres ».

La fidélité est une vertu de grand mérite dans le modèle oriental de la moralité. On en a des exemples étonnants, même durant la période de décadence. En ce qui concernaient la routine quotidienne de la vie, des vêtements, des mœurs et des coutumes, les gens étaient généralement constants et n'étaient pas de nature changeante. S'ils se liaient d'amitié, ils y restaient fidèles jusqu'au bout.

La richesse ne fut pas le seul critère d'honorabilité dans la famille ou dans le clan, elle ne fut pas non plus le facteur dominant dans l'amitié. C'était inconcevable que dans les réunions de famille, on fasse de la discrimination parmi les membres d'une famille et s'il arrivait d'en être ainsi, toute la famille s'unissait

contre l'offenseur, et quelquefois rompait toute relation avec lui. Un pauvre jeune homme de naissance noble ne se sentait nullement embarrassé de faire face à un cousin plus prospère, et ce dernier prenait grand soin de s'assurer que l'indigence du premier ne soit connue de personne d'autre en dehors du milieu familial.

Un gentilhomme avait l'habitude de tenir sa conscience au-dessus de sa vie. On ne pouvait le persuader de vendre son honneur quel que soit le prix. Pendant l'enquête officielle suivant la catastrophe de 1857, bien des gentilhommes musulmans préférèrent monter sur la potence plutôt que de troquer leur honneur en feignant l'innocence alors qu'ils avaient vraiment pris part au soulèvement.

L'honnêteté était grandement estimée dans la vie privée ainsi que dans des cas où les intérêts communaux ou nationaux étaient en jeu. Le préjugé communal était jusque-là chose inconnue en Inde. Les musulmans agirent invariablement sur des injonctions coraniques comme celles-ci :

> « *O, les croyants ! Observez strictement la justice en témoins de Dieu, fût-ce contre vous-mêmes ou contre père et mère ou proches parents.* »[1]

> « *Et que la haine d'un peuple ne vous incite pas à ne pas faire l'équité. Faites l'équité : c'est plus proche de la piété. Et craignez Dieu.* »[2]

> « *Dieu vous commande, en vérité, de restituer les dépôts à leurs propriétaires, et de juger avec équité quand vous arbitrez entre les gens.* »[3]

1. Coran, 4:135.
2. Coran, 5:8.
3. Coran, 4:58.

« *Et quand vous parlez, alors soyez équitables, même s'il s'agit d'un proche parent.* »[1]

Un jour, pendant les premiers jours de l'administration anglaise une dispute s'éleva en Kandhala, dans le district de Muzaffarnagar, entre les Hindous et les musulmans, concernant une portion de terre que tous deux prétendaient être leur lieu de prière. Le collecteur anglais du district s'enquit en secret auprès des musulmans, pour savoir s'ils pouvaient lui donner le nom d'un Hindou dont l'honnêteté leur inspirait entière confiance de telle sorte qu'il puisse juger l'affaire sur le fondement de son évidence. Le musulmans répondirent qu'ils ne connaissaient pas de tel Hindou. Le collecteur demanda ensuite aux Hindous s'il y avait quelque musulman dont ils voulaient que le jugement concernant la dispute, soit pris en considération. Les Hindous répondirent que, aussi grave que la chose soit, il y avait un théologien musulman qui n'avait jamais prononcé un mensonge et on pouvait espérer qu'il ne compromettrait pas son intégrité sur l'affaire en question. Le théologien venait de la famille de Moufti Ilahi Bakhch, qui était un élève de Cheikh 'Abd al-'Azîz et un Calife de Sayid Ahmad Chahîd. Sur ce, le collecteur le convoqua à sa cour, mais il refusa en disant qu'il avait juré de ne jamais regarder le visage d'un anglais. Le collecteur lui répondit qu'il n'était pas obligé de regarder son visage s'il ne le voulait pas, mais il devait à tout prix venir, parce que la dispute était sérieuse et que le résultat dépendait de ce qu'il vienne ou pas. A la fin, il accepta. Il arriva avec le visage couvert d'un masque et se tint en cour, avec le dos tourné vers le collecteur afin qu'il n'y ait aucune possibilité que son serment soit brisé. On lui expliqua l'affaire et on lui demanda s'il savait quelque chose concernant la propriété du terrain. Il répondit que le terrain en question appartenait aux

1. Coran, 6:152.

Hindous ; les musulmans n'entendirent rien à cela. Le collecteur prit sa décision à la lumière de ce jugement. Les musulmans perdirent l'affaire, mais la vérité avait triomphé de bien belle manière. Ce même jour, de nombreux Hindous embrassèrent l'Islam par son intermédiaire.

La connaissance et la sagesse étaient considérées comme sacro-saintes à cette époque. Ceux qui occupaient une place importante dans le domaine de la connaissance, n'étaient pas disposés à vendre leur richesse intellectuelle quel qu'en soit le prix parce qu'ils la considéraient comme un cadeau précieux et une confiance sacrée de la part de Dieu. Prêter sa capacité ou sa connaissance, directement ou indirectement, servir la cause de l'injustice ou de la non-croyance étaient à leur avis, équivalents à une trahison ouverte à la religion.

Comparez cette fierté intellectuelle à la prostitution de l'esprit qui est pratiquée partout ces jours-ci. Aujourd'hui les hommes de science sont toujours disposés à être vendus au plus offrant. Ils se sont mis aux enchères. S'ils reçoivent cent roupies par mois dans une institution musulmane, tandis qu'une institution chrétienne leur offre cent cinq roupies, ils se tourneront tout de suite vers elle. Et si un état juif se présente et élève la somme encore de cinq roupies, ils se vendront à lui avec la même promptitude. Il n'y a ici aucune question d'aptitude mentale ou de préférence. Si les circonstances le permettaient, un professeur se joindrait n'importe quand avec joie à la force policière ou à la force aérienne pour une considération nominale. Un docteur en philosophie se joindrait à n'importe quel jour à un service militaire ou politique pour lesquels ses connaissances académiques ne serviraient à rien. Un écrivain ne voit aucune différence entre écrire la biographie d'un héros national ou celle d'un scélérat.

Dans le passé, les liens qui unissaient une personne à une autre n'étaient entachés d'aucune trace d'égoïsme. Ils étaient forgés dans le cœur, avec pour conséquence le fait qu'ils acquéraient souvent un sens émotionnel qui s'étendait bien au-dessus

de l'étendue de l'explication matérielle. Le lien d'affection qui unissait, par exemple, le professeur à l'élève, était si puissant que les relations existantes entre le père et le fils ou entre l'amant et la bien-aimée n'étaient pas aussi fort que lui. Il serait difficile pour un homme moderne de croire que lorsqu'on annonça la nouvelle de la mort de Moulla Nizamou ad-Dîn de Luchnow (qui se révéla plus tard fausse), un de ses élèves, Sayid Kamal ad-Dîn Asimabadi, mourut de choc, tandis qu'un autre, Sayid Zarif Azimababi, pleura tant, que ses yeux furent à jamais endommagés.[1]

En Occident aujourd'hui, les questions d'éthique sont simplement limitées aux questions d'utilité pratique. C'est tout à fait le contraire avec l'Islam dont le but réel est le progrès interne de l'homme. L'utilité matérielle arriva à dominer l'esprit moral des Occidentaux au 17ème siècle, lorsque ses philosophes des aspects sociaux répandirent l'idée que tous les principes d'éthique qui n'avaient pas de rapport direct avec l'amélioration matérielle de la société, ne méritaient pas de considération sérieuse. Ce point de vue se renforça graduellement jusqu'à ce qu'il acquit de l'autorité sur tous les champs d'activité humains. Les vertus qui avaient une valeur purement éthique, furent reléguées à l'arrière-plan obscur de la vie et condamnées à une simple existence théorique, sans le moindre pouvoir d'influencer l'humanité.

Depuis peu, la littérature occidentale a montré une étonnante inclination pour le mot « nature ». Mais le contexte dans lequel il est utilisé et les significations qu'on cherche pour traduire ce mot, montrent qu'il signifie seulement la nature animale. Il représente le monde de la chair et exclut l'âme. Maintenant, alors que la société occidentale devient de plus en plus technologique, même la chaleur animale est en train de disparaître de la nature de

1. *Nuhat alKhawatir*, Vol. 6.

l'homme et l'individu est en train de se transformer en un tas de matière inerte :

> « A travers la transformation profonde que subit à présent la vie sociale de l'Occident, dit Muhammad Asad, un musulman européen, cette nouvelle moralité utilitaire devient de jour en jour plus évidente. Toutes les vertus qui ont un rapport direct avec le bien-être matériel de la société comme, par exemple, l'efficacité technique, le patriotisme, le sentiment nationaliste de groupe, sont exaltées, et quelquefois, leur valeur est absurdement exagérée, tandis que des vertus qui ont été appréciées, jusqu'ici, d'un point de vue purement éthique comme, par exemple, l'amour filial ou la fidélité sexuelle, perdent rapidement leur importance puisqu'elles n'apportent aucun bénéfice matériel tangible à la société. Le temps, où l'insistance sur les puissants liens familiaux décidait du bien-être du groupe ou du clan, est révolu dans l'Occident moderne, par une époque d'organisation collective sous de plus grands titres. Et dans une société qui est essentiellement technologique et qui est organisée à une vitesse grandissante, le comportement d'un fils envers son père, sur des lignes purement mécaniques, n'est d'aucune grande importance sociale, aussi longtemps que ces individus se comportent dans les limites de la bienséance générale imposée par la société en ce qui concerne les relations entre ses membres. Par conséquent, le père européen perd chaque jour de plus en plus d'autorité sur son fils, et le fils perd du respect envers son père. Leurs relations mutuelles sont lentement gouvernées et –pour toutes les raisons pratiques– elles sont anéanties par les postulats d'une société mécanisée qui à tendance à abolir tous les privilèges d'un individu sur un autre, et aussi suivant le développement logique de cette idée tous les privilèges causés par la relation familiale, et la vieille tradition entre père et fils est en train de s'écrouler. »[1]

1. Mohammad Asad, *Islam At The Cross Roads.*

Les gouverneurs musulmans de l'Inde. — Dans l'Orient musulman, la conception du progrès et de la perfection humaine était si grande que pour s'y élever, on devait cultiver des qualités et des mérites si divers qu'ils sembleraient opposés et contradictoires à la léthargie et au manque de clairvoyance de l'époque moderne. Si on prend un monde musulman avec les gouverneurs musulmans de l'Inde, leurs ministres et leurs courtisans, on rencontrerait parmi eux des exemples si rares de perfection humaine qu'on aurait peine à y croire aujourd'hui.

Shamsuddin iltutmush. — Les étudiants de l'Histoire indienne savent tous combien l'Empire du sultan Shamsuddin Iltutmush fut vaste. Cependant, ce que l'on ne sait généralement pas, c'est que, en dépit de la grande responsabilité qu'il eut à gouverner un Empire aussi vaste et à conduire de nombreuses guerres, le Sultan fut très scrupuleux en ce qui concernait l'accomplissement de ses devoirs. Lorsqu'on rapporta qu'à la mort du saint auguste Khwaja Qutbuddin Bakhtiyar Kaki, qu'il (le saint) avait ordonné que ses prières funèbres fussent conduites par celui qui n'avait jamais, de toute sa vie, manqué les « Sunnats » de la prière de *'Aṣr* (de l'après-midi) et le premier « *takbîr* » d'aucune prière en groupe, le Sultan s'avança malgré lui, et fit le service. De la même façon les Sultans Ghiyathiddin Balban, Nasiruddin Mahmud et Firoz Tuglaq furent tous très distingués pour leur piété.

Les sultans du Gujerat. — Les Sultans du Gujerat furent particulièrement reconnus pour la façon dont ils s'imaginèrent le superbe idéal musulman de la matière complétée et du progrès spirituel. Maulvi Sayid 'Abd al-Haiy a jeté de la lumière sur la vie et sur le caractère de l'un d'eux, le Sultan Mouzaffar Chah Halim, selon les termes suivants :

« Après la mort de Mahmoud Chah, son fils, Mouzaffar Chah Halim, qui était le fils digne d'un père, également digne, devint roi. Il avait été l'élève de 'Allama Mohammad ibn Mohammad et al-Iji. Il avait étudié la Science du *Hadîth* avec 'Allama Jamal ad-Dîn Ibn Mohammad 'Omar Bahraq. Il avait appris le Coran par cœur dans sa jeunesse, un âge dont le Cheikh Sa'îd a dit de façon juste : « Vous savez ce qui se passe dans la jeunesse ».

Allant de pair avec ces connaissances intellectuelles, le Seigneur le dota d'une grande piété et d'une force de résolution. Tout le long de sa vie, il suivit à la lettre la Sounna (Le système d'actions, de coutumes, d'ordres et d'interdictions, dérivés de la vie exemplaire du Prophète) du Prophète (ﷺ), demeura toujours avec les ablutions et fit toujours sa prière en groupe. Il ne toucha pas au vin, ne se montra pas dur inutilement envers qui que ce soit, et ne se souilla pas la langue de mots grossiers. De plus, à travers cette image de piété, toutes les plus grandes qualités d'un soldat et d'un homme d'état furent réunies. Lorsque Mahmoud Shah II de Malwa fut déposé par son ministre, Mandli Rae, et qu'on commença à porter atteinte gratuitement aux rites de l'Islam, sa vanité religieuse se sentit irritée. Se mettant en route avec une armée puissante, il couvrit la distance jusqu'à Malwa très rapidement et assiègea son fort. Mandli Rae, se rendant à l'évidence au fait qu'il ne pouvait se mesurer à la force assiégeante, supplia Rana Sanya de lui venir en aide. Mais avant que Rana Sanya ait pu s'avancer jusqu'à Sarangpur, Mouzaffar Shah envoya un détachement de sa vaillante armée afin de s'occuper de lui. Bientôt, le fort de Malwa s'écroula.

Le résumé de l'Histoire est que lorsque Mouzaffar Shah pénétra dans le fort et que les chefs de son escorte virent le gros trésor que les gouvernements de Malwa y avaient amassé et entendirent le compte-rendu de la richesse de la terre, ils se hasardèrent à suggérer, en sa présence, que puisque 2 000 de ses cavaliers avaient été tués dans la guerre, il ne serait nullement sage de remettre le royaume à un gouverneur qui, dû à son incompétence, son minis-

tre l'avait récupéré. Aussitôt que Mouzaffar Shah entendit cela, il coupa court au tour d'inspection et sortit du fort, et ordonna à Mahmoud Shah de ne permettre à aucun membre de sa troupe d'entrer dans le fort. Ce dernier lui pria instamment de se reposer dans le fort pendant encore quelques jours, mais il refusa fermement. Une autre fois, expliquant les implications de son action, Muzaffar Shah déclara :

« J'avais mené cette guerre simplement pour avoir l'approbation divine. Lorsque j'entendis la conversation des chefs, je craignis que quelque désir malsain ne surgisse dans mon cœur pour ruiner la sincérité de mon action. Je n'ai fait aucune faveur à Mahmoud Shah. Au contraire, je lui suis très redevable, car c'est à travers lui, que j'ai eu l'occasion d'accomplir un geste si noble. »[1]

Lorsque s'approcha l'heure de sa mort, Mouzaffar Shah, à travers la reconnaissance publique des faveurs que Dieu lui avait accordé, raconta aux courtisans et aux théologiens qui s'étaient réunis autour du lit : « Par la grâce de Dieu, en plus de connaître le Coran par cœur, j'ai un pouvoir total sur les points de la Loi, et les préceptes qui découlent de chaque verset, l'occasion de sa révélation et la méthode de sa récitation. Je me souviens par cœur de toutes les traditions du Prophète –leurs textes, leurs références, les antécédents de leurs narrateurs et de tout– dont j'ai reçu un certificat de mon professeur, 'Allama Jamal ad-Dîn Mohammad Ibn 'Omar Bahraq. Je possède tant de connaissance sur le *fiqh* (la jurisprudence musulmane) que j'espère rendre témoignage de la véracité des paroles du Prophète (ﷺ) : « Ceux pour qui Dieu prend une décision de vertu, sont rendus par Lui les juristes de Sa foi. » J'ai été engagé pendant quelques temps dans la purification de l'âme d'après le système des Soufis et j'aspire à leur bonheur

1. Sayid 'Abd al-Haiy, *Yaid Aiyam.*

sur la force du principe que « Celui qui cherche à ressembler à un peuple, devient un des leurs ». J'ai lu une fois le *Tafsîr* Ma'allim at-Tanzil (un commentaire du Saint Coran par Allama Bahhavi, qui est constitué de milliers de pages). Je suis maintenant en train de le réviser et je l'ai parcouru à moitié. J'espère le finir au Paradis. »[1]

Son état se détermina à l'heure de la prière du vendredi. Il fit partir ses serviteurs afin d'assister aux prières, tandis que lui-même fit ses prières de *Dhouhr*. Après la prière, il observa : « J'ai fait la prière du *Dhouhr* parmi vous ; j'espère faire la prière de *'Asr* au Paradis. » Puis, récitant la prière suivante de Joseph, qui était en vérité conforme à son propre état, ce roi vénérable mourut[2] :

> « *O mon Seigneur, Tu m'as donné de la royauté, certes, et enseigné quelque interprétation des discours, Créateur des cieux et de la terre ! Tu es mon Patron, ici-bas tout comme dans l'Au-delà. Reçois-moi quand je serai mort en homme soumis. Et fais-moi rejoindre les gens du bien.* »[3]

Sher Chah Suri. — De la même façon, le compte-rendu suivant de la routine quotidienne de Sher Chah Suri montre une certaine assiduité pour la religion, à laquelle un homme moyen peut à peine parvenir aujourd'hui, pour ne pas parler d'un empereur des temps anciens qui s'était donné pour but de compléter la tâche d'un siècle en cinq ans :

Sher Chah se réveillait lorsque deux-tiers de la nuit s'étaient écoulés, prenait son bain et faisait les prières de *nafil* (les prières

1. *Yaid Aiyam.*
2. *Yaid Aiyam.*
3. Coran, 12:101.

volontaires). Il avait l'habitude de finir les dévotions surérogatoires avant la prière de *fajr*. Puis il examinait les comptes des différents départements administratifs et donnait les instructions nécessaires afin qu'ils ne le dérangent pas pendant le jour. Ensuite, il accomplissait les ablutions pour la prière de *fajr* qu'il faisait en groupe et restait à ses dévotions jusqu'à ce que les hauts fonctionnaires de l'Empire viennent lui présenter leurs respects. Après les prières d'*ichraq*, l'empereur examinait les cas des gens, et leur faisait des dons de terrain, d'argent et de chevaux, selon leurs besoins. Puis, il écoutait les pétitions et réparait les injustices. Ensuite, il sortait pour visiter les troupes et l'arsenal et ratifiait la nomination de nouvelles recrues dans l'armée après avoir mis leur capacité à l'épreuve. Puis, il inspectait la trésorerie. A son retour, il rencontrait les grands de l'Empire et des émissaires étrangers. Puis, les rapports des gouverneurs provinciaux lui étaient présentés. Il les écoutait et dictait les ordres. Après, il s'asseyait pour le repas de midi où de nombreux *'oulama* étaient présents. Le repas terminé, il se retirait pendant deux heures jusqu'à la prière de *Dhouhr* qu'il faisait toujours en groupe. Puis il récitait le Coran. Ensuite, il s'occupait encore une fois des affaires de l'Empire.

L'empereur se conformait strictement à sa routine, qu'il fut dans la capitale ou en voyage. Il avait l'habitude de déclarer qu'un grand homme était celui qui passait son temps sagement.

Aurangzeb. — L'Empire d'Aurangzeb s'étendait de Kaboul et de Kandhar jusqu'au Deccan. Son empereur avait l'habitude de veiller à tout ce qui le touchait personnellement. Néanmoins, il trouvait le temps de faire ses prières quotidiennes le plus tôt possible et en groupe, la prière du vendredi dans la *Masjîd Jamî'* et d'observer les *Sounnat* et le *nawafil* avec une attention scrupuleuse. Il jeûnait pendant le mois de Ramadan même par le temps le plus chaud, et participait aux prières de *tarawih* la nuit (les prières supplémentaires faites durant les nuits de Ramadan après

les prières de *'ichâ'*) et faisait la retraite sprituelle pendant les dix derniers jours du mois. A part les jours de jeûne du mois de Ramadan, il jeûnait régulièrement les lundis, jeudis, vendredis et samedis. Il prenait soin de ne jamais se trouver sans ses ablutions et récitait le Saint Coran et les autres prières traditionnelles chaque matin. En dépit des contrariétés et des ennuis qui l'accablaient durant son règne, il donna toute son attention aux leçons spirituelles qu'il prenait de Sayf ad-Dîn et avec tant de succès que ce dernier avait l'habitude de vanter le progrès qu'il faisait dans ses lettres à son père, Ma'soum. Il écoutait, de jour en jour, le *Fatawa-i-Alamgiri*, un code de lois, que des docteurs théologiens composaient sous sa direction et il leur faisait ses propres suggestions. Il connaissait le Coran par cœur et écrivit le commentaire dans son propre livre, *Arba'in* dans lequel il recueillit quarante traditions du Saint Prophète (ﷺ).

'Abd ar-Rahim Khan Khanan. — Parmi les ministres et les courtisans de la cour de Moghol, il y avait des hommes vertueux tels que 'Abd ar-Rahîm Khan Khanan, Sa'adoullah 'Allami, Majou ad-Dîn Mohammad Ibn Mohammad al-Iji, Ikhtiyar Khan, Afzal Khan et 'Abd al-'Azîz Asaf Khan. Et nous donnerons seulement ici le portrait de la vie de deux d'entre eux.

'Abd ar-Rahîm Khan avait lu des livres religieux en compagnie de Mohammad Amin Andjani et de Qazi Nizamou ad-Dîn Badakchani et des livres avancés en compagnie de 'Allama Fathullah Shirazi. Plus tard, lorsqu'il habita en Gujerat, il saisit l'occasion de s'asseoir aux pieds de 'Allama Wajih ad-Dîn Ibn Nasrullah Gujerati. Il tint aussi des discussions académiques régulières avec les érudits qu'il maintenait toujours dans sa suite. Le résultat fut qu'il était devenu parfaitement instruit. Sur certains sujets, il était considéré comme une autorité. Il était un linguiste accompli. 'Abd ar-Razzaq Khawafi raconte dans le Ma'athir al-Oumara, qu'il avait une maîtrise complète de la langue arabe, le perse, le turc et l'hindi et pouvait composer

d'excellents poèmes dans les quatre langues.

La passion de 'Abd ar-Rahîm Khan pour l'étude était si puissante qu'on le voyait souvent en train de lire un livre sur le dos de son cheval, sur le champ de bataille. Il lisait aussi lorsqu'il était dans son bain. En même temps, personne n'était son égal comme soldat. Les conquêtes de Gujerat, de Sind et du Deccan en dit long de sa prouesse militaire.

Ses manières étaient sublimes. Il était bienveillant, patient et généreux. Azad Bilgrami observe que si on devait mettre les richesses offertes par 'Abd ar-Rahîm Khan d'un côté de la balance et celles offertes par tous les gouverneurs Safawid (de l'Iran) de l'autre côté, le premier serait le plus lourd.

Aussi longtemps que les aspects religieux et spirituels de sa vie furent pris en compte, on pouvait noter qu'il était un des rares favoris qui jouissaient de la confiance de Moujaddid Alf Thani, et avec lequel ce dernier correspondait régulièrement. Les lettres du grand Moujaddid montrent à quel point il estimait 'Abd ar-Rahîm Khan.

Asaf Khan. — L'histoire d'Asaf Khan présente un autre exemple évident d'excellence et de vertu. Son vrai nom était 'Abd al-'Azîz. Il reçut une éducation élémentaire de son père, Hamîd al-Moulk, et étudia le *Hadîth* et le *Fiqh* de Qazi Bourhan ad-Dîn et l'éthique et la philosophie de 'Abd al-Fadl Astrabadi. Lorsque son éducation fut complétée, il fut admis à la cour impériale, s'élevant pour devenir ministre sous le règne de Bahadour Shah. Lorsque Mahmoud Shah succéda au trône, il désigna Asaf comme premier ministre de l'Empire. Mais aucune promotion, aucune richesse ne pouvait faire aucune différence à sa soif de connaissance. Il demeura un érudit jusqu'au moment de sa mort.

Asaf Khan fut une fois obligé, pour des raisons politiques, d'émigrer en Arabie où il vécut pendant de nombreuses années. Les cercles théologiques d'Arabie furent comblés d'admiration quand ils prirent conscience de sa gloire intellectuelle et spiri-

tuelle. Ibn Hajar Makki, le plus éminent des érudits arabes avait décidé d'écrire un livre sur lui (qui était peut-être le premier livre à être écrit par un auteur arabe, en guise d'appréciation sur un musulman indien). A travers ce livre, il rendit un grand hommage à la grande connaissance et au mérite spirituel d'Asaf Khan.

La vie d'Asaf Khan en Arabie fut réellement celle d'un ascète en dépit de l'éclat et de la splendeur qui l'entouraient. Il est bon de noter qu'il récitait dix parties (le Saint Coran est divisé en 30 parties de même longueur) du Coran chaque jour durant la prière de *Tahajjoud* (qui est faite pendant le dernier tiers de la nuit). Nous savons de Ibn Hajar « Qu'il n'y avait pas une seule occasion pendant les dix années qu'il vécut à la Mecque où il manqua de faire la prière en groupe à la Sainte Mosquée. Son appartement étant à côté du *Mataf* (le chemin sur lequel est pratiqué le *ṭawâf*, c'est-à-dire, la cérémonie de marche autour de la Ka'ba), ses activités étaient constamment à la vue des gens. On ne le voyait presque pas, sauf lorsqu'il était occupé à prier, à méditer ou à étudier, ou encore lorsqu'il discutait des choses religieuses. Des livres de la plus grande importance étaient commentés à toute heure en sa présence, où participaient volontiers les *'oulama* du Haram. »

Ibn Hajar poursuit en ces termes : « La Mecque avait brillé d'un éclat particulier durant le séjour d'Asaf Khan. Les lettrés et les sages se considérèrent privilégiés de pouvoir converser avec lui. Il y avait une grande soif de connaissance. Des étudiants se hâtaient vers la Mecque de tous côtés. Ils prirent grand soin de penser à des problèmes littéraires qui pourraient servir à les rapprocher de lui. Ceci était dû au fait qu'on n'avait pas vu depuis longtemps à la Mecque une libéralité semblable à celle avec laquelle il patronnait l'éducation et accordait ses faveurs aux étudiants. Son nom était béni dans les rues de la Mecque de la même façon qu'on pousse les cris de *Labbayk* (signifiant « Me voici » ou « Je suis prê t ») pendant les jours de *hajj* (pèlerinage). »

Asaf Khan fut invité à Constantinople par le Sultan de Turquie.

Un ami qui l'accompagnait raconte que pendant son voyage, il ne profita pas une seule fois des facilités que procure la *Chari'a* aux voyageurs. Lorsqu'il fut en Egypte, le gouverneur, Khusrau Pasha, lui envoya une robe d'honneur par un envoyé spécial. L'envoyé lui pria de porter la robe, ne serait-ce qu'une minute, afin qu'il puisse dire au gouverneur qu'Asaf Khan l'avait portée ; le gouverneur en serait ravi. Mais Asaf Khan refusa poliment. L'habit était fait en soie et il ne pouvait jamais se résoudre à le porter pour quelque raison que ce soit.

Nous ne voulons naturellement pas insinuer qu'autrefois, chaque monarque était un Muzaffar Shah ou un Aurangzeb ou que chaque ministre ou chaque pair du royaume était un 'Abd ar-Rahîm Khan ou un Asaf Khan. Ce que nous voulons faire ressortir, c'est qu'en général, la qualité de la matière humaine était bien mieux autrefois que ce qu'elle est aujourd'hui. Plusieurs choses, qui étaient alors considérées essentielles pour amener la personnalité humaine à maturité, ont été aujourd'hui écartées de l'existence sous le charme dévastateur des idéaux et des penchants occidentaux.

Dégénération. — Puisqu'on suivait la religion, à cette époque, comme un programme de la vie, il n'était pas permis au succès mondain de contrarier le progrès spirituel. Avec le nivellement des idéaux éthiques de l'Islam par le scepticisme et les aspirations occidentales, la matière humaine a vite dégénéré, mentalement et moralement, dans l'Est musulman. Quelques exceptions remarquables comme Moufti Sadr ad-Dîn Khan, Nawab Qoutb ad-Dîn Khan, Nawab Wasiruddaula de Tonk, Nawab Kalb 'Alî Khan de Rampur, Mounchi Jamal ad-Dîn Khan, le Wazir de Phopal, et Nawab Sayid Siddiq Hassan Khan continuèrent, cependant, à apparaître occasionnellement durant la période de transition, dans laquelle la discipline du corps et de l'esprit d'un ascète, l'amour d'un érudit pour l'éducation, et la vigilance d'un soldat, se mêlaient à un pouvoir princier et à la

richesse. Mais une fois commencé, le processus de désintégration sociale devenait irrésistible. Eblouis par le pouvoir et par le progrès des nations occidentales, les musulmans commencèrent à imiter les institutions sociales et économiques de l'Occident, sans tenir compte des conséquences, bien qu'elles fussent bien inférieures aux leurs et qu'elles comprenaient quelque chose de plus que la poursuite du succès matériel avec l'ardeur d'un désir irrésistible. Le prestige de la religion fut réduit. Les enseignements du Prophète (ﷺ) avaient été oubliés. Tous ces idéaux de la vie, qui dépeignaient véritablement par eux-mêmes les aspects spirituels, aussi bien que temporels, de la vie et qui ne subordonnaient pas le premier au second, cessèrent d'impressionner l'esprit de la grande masse de la société musulmane. Ils furent remplacés par des idéaux bien inférieurs à eux. La vie était assaillie de désirs frivoles et d'occupations, à un degré tel qu'elle dut renoncer aux désirs et aux activités religieuses et spirituelles. Si l'on comparait les occupations quotidiennes des musulmans d'aujourd'hui à celles des individus de l'ancienne civilisation musulmane, mentionnés plus haut, on aurait peine à croire que toutes deux professaient la même idéologie ou que seulement quelques générations séparaient l'une de l'autre.

CINQUIÈME PARTIE

LE MONDE DE L'ISLAM EN ACTION

Chapitre 1

La renaissance du Monde musulman

En rétrospective. — Au 6ème siècle, alors que monde planait entre la vie et la mort et qu'il n'y avait personne auprès de qui chercher de l'aide, la venue du Prophète Mohammad (ﷺ) apporta à l'humanité un regain de vie. Il plaça le bien-être humain sous le soin d'une Communauté qui possédait la Révélation et la Loi divine et qui à la lumière de ces deux choses, agissait toujours sous le symbole de la pureté et de la justice. Cette Communauté avait le bonheur de détenir l'harmonie la plus parfaite et une perspective des plus modérées et elle s'était élevée à la position de tutelle pour l'humanité après avoir enduré un entraînement moral rigoureux et après avoir atteint un ajustement spirituel complet.

L'émergence de cette Communauté marqua un tournant dans l'Histoire humaine. Elle arrêta immédiatement le cheminement de l'humanité vers sa perte et le sauva pour des siècles à venir contre les risques moraux et matériaux et contre les calamités qui menaçaient de l'engloutir. Sous sa surveillance, l'humanité fit un pas bien équilibré vers son véritable but, les diverses capacités de l'homme furent mises en jeu et un tel climat fut créé, où il lui était possible d'avancer vers le plus grand but du progrès de la façon la plus courte et la plus sûre.

Sous l'influence de cette nouvelle Communauté, la vie des hommes, leurs idées et leurs principes moraux furent révolutionnés. La non-croyance et la dépravation morale furent remplacées par la Foi et la vertu, de fausses valeurs éthiques et de faux idéaux firent place à de grands exemples moraux. La politique fut placée sous la surveillance de l'éthique. Dans le système de civilisation musulmane, il y avait un soin aussi continuel pour la prospérité spirituelle que pour la prospérité matérielle. Le développement économique s'accordait avec le progrès moral ; l'expansion politique était conforme à l'expansion spirituelle. Une profonde unité de Foi, une fermeté inébranlable du but, la paix et la sympathie, avaient démoli toutes les barrières entre l'homme et l'homme dans le monde de l'Islam et l'avaient transformé en une société qui, en dépit du fait qu'elle soit composée de divers éléments raciaux, était heureusement dénuée de toute interdiction, toute tension et de tout préjugé social. Le chemin de la vertu qui était resté désert pendant si longtemps et qui était devenu si difficile à traverser, était maintenant devenu une route unie et régulière que les gens pouvaient traverser en toute liberté et en toute sécurité. Le droit de l'homme de prier Dieu et de Lui obéir, fut restitué. L'appel de la religion développa une grande vigueur qui releva des millions d'hommes des profondeurs de la dégradation aux plus hauts sommets de la gloire. L'esprit de l'homme fut éveillé et son génie fut utilisé à des buts nobles. Bref, la caravane de l'humanité fut rapprochée de sa destination et son avantgarde y arriva en effet.

Mais avant que le reste des voyageurs ne purent arriver à la fin du voyage, la caravane s'arrêta soudainement et un changement de commandement survint. Le vieux chef dut renoncer à ses fonctions car il n'avait pas fait suffisamment de préparatifs pour la sécurité des voyageurs. Un compagnon de voyage inconnu assuma le rôle de chef et mena la caravane sur un chemin sinueux et irrégulier et sur lequel l'obscurité nocturne régnait, même à midi. Il poursuivit encore cette même course folle. Les voyageurs

trébuchèrent, tombèrent de tout leur long, et gémirent, mais le chef, à cause de son arrogance et de sa hâte, poursuivit son chemin.

Les nations occidentales. — Ceci, sûrement, n'est aucune invention de l'esprit, car, les nations occidentales qui succédèrent aux musulmans à la charge du monde, travaillait dès le début avec un sérieux désavantage. Ils n'eurent jamais la chance de posséder une source pure de la Révélation ou un fond non corrompu de la Sagesse divine. La partie insignifiante des enseignements de Jésus-Christ qui leur était parvenue s'était perdue à cause des contournements et des interpolations. Les nations occidentales essayèrent de compenser la Lumière divine en apprenant des Grecs et des Romains mais tout le legs païens de la Grèce ancienne et de Rome leur arrivent pèle-mèle. Ils reçurent l'adoration du perceptible, de l'épicurisme, du patriotisme local et du libertinage des Grecs, et la famille de la croyance religieuse, la vanité raciale, l'adoration du pouvoir et l'impérialisme des Romains.

Nous avons vu comment le paganisme romain dévora tout ce qui restait des enseignements religieux de Jésus-Christ. Tout ce qui restait encore, fut perdu à travers les querelles dogmatiques du clergé. Ceci fut suivi par l'épidémie du monachisme et puis, comme une réaction à cela, le monde chrétien fut envahi, d'un bout à l'autre, par le plaisir sensuel. La dépravation et le luxe des ecclésiastiques produisit dans l'esprit de l'Européen, un brusque revirement vers le christianisme, qui fut remplacé chez les esprits étourdis, par la religion en général. Au Moyen-Age, un violent conflit survint entre l'Eglise et l'Etat, qui fut suivi par un conflit encore plus violent entre le christianisme et la science. Les affreuses atrocités commises par les officiers de l'Eglise au cours de cette lutte scellèrent le sort du christianisme en Occident, mais réussirent à créer une méfiance de la religion en général. Les intellectuels occidentaux firent le reste. Ils détruisirent le dernier

lien avec l'éthique transcendantale. Par conséquent, l'Occident devint de plus ou plus matérialiste, et le pouvoir et la richesse devinrent le seul but de son adoration.

Un autre résultat du développement étrange de l'Occident fut la montée du nationalisme agressif. Pour la préservation de l'existence nationale, il devint nécessaire de repporter la rancune vers le reste de l'humanité. L'Europe, d'un côté, décida que tout l'Orient était un camp opposé, et de l'autre, elle se divisa en un nombre de parties inattaquables sur le fondement illusoire de la libre disposition nationale de soi. Le monde fut converti en un immense marché pour l'achat et la vente des nations faibles.

L'accouplement de la dépravation morale et religieuse à un progrès phénoménal dans les domaines scientifiques et industriels, entraîna la création d'une disparité étonnante entre le pouvoir et l'éthique. L'homme apprit à s'envoler comme des oiseaux et à nager comme des poissons dans l'eau, mais il oublia comment se tenir droit sur terre. Une connaissance indisciplinée et une sagesse peu éclairée, pourvurent chaque voleur de grand chemin d'une épée. Des armes mortelles furent placées dans des mains qui plongèrent le monde dans des bains de sang affreux. Et maintenant, la science a fourni la bombe atomique et la bombe à hydrogène à l'humanité comme une arme de suicide.

Sous l'influence de ces nations athées, les sciences ayant affaire à la matière inanimée, firent un gros progrès, tandis que la matière humaine fut rendue inférieure sous tous les rapports. La religion fut frappée d'ostracisme et sécularisée ; l'enthousiasme moral fut écrasé sous le poids des désirs matériaux. L'instinct religieux des nations orientales, qui était le pivot de leur vie, fut aussi sérieusement affaibli.

La domination universelle du matérialisme. — Un aspect tragique de la vie moderne est qu'il n'existe aucune communauté en Europe, en Asie, en Afrique ou en Amérique qui soit sincèrement opposée à la philosophie païenne du matérialisme. Les

nations, comme les allemands en Europe ou les japonais ou les indiens en Asie, sont de plus en plus convaincues des mérites du matérialisme. Les différences idéologiques, que l'on rencontre dans le monde moderne, ne sont que les rejetons d'une lutte pour la suprématie politique. Elles n'ont aucune relation avec les convictions morales ou spirituelles. Il est simplement trop pour la vanité d'une nation puissante, qu'une autre ait le commandement sur la scène internationale. Aucune nation ne se sent disposée à s'adresser à la régénération morale de l'humanité, en eut-elle jamais l'occasion.

La Russie communiste. — La Russie communiste, bien qu'elle donne l'impression, à première vue, de se distinguer du reste des pays occidentaux, est le fruit mûr de la civilisation occidentale. La seule différence est qu'elle a écarté le masque d'hypocrisie et s'est avancé afin d'amener à leur conclusion logique, les concepts sociaux et éthiques que les philosophes occidentaux avaient essayé d'interpréter depuis des siècles.

Les communistes n'étaient pas satisfaits de la vitesse avec laquelle l'Occident progressait vers les idéaux anti-religieux et anti-spirituels de sa civilisation. Ils pressèrent le pas et atteignirent le but que leur avaient fixé les nations occidentales et, ayant accompli cela, ils essaient maintenant de se positionner de la meilleure manière pour tirer.

Les nations orientales. — Les nations orientales ne sont nullement en bonne position. Les mêmes impulsions et les mêmes ambitions qui règnent sur l'Occident sont aussi ancrées dans leur cœur. Leurs chefs n'ont qu'un sujet de querelle contre l'Occident : ils ne veulent pas que leurs nations soient exploitées par les nations occidentales. Ils aspirent maintenant à être leurs propres maîtres. A part cela, il n'y a aucune différence fondamentale entre les attitudes mentales des nations orientales et celles des nations occidentales. Ce à quoi sont opposés les Orientaux,

c'est que les idées et les idéaux de l'Occident soient introduits sur leurs terres par les Occidentaux ; ils veulent être libres de le faire eux-mêmes. Ils ne veulent pas renoncer aux idéaux de la civilisation occidentale. Ils ne désirent qu'être eux-mêmes les porte-flambeaux de cette civilisation. De plus, de nombreuses communautés orientales ont leurs propres traditions de paganisme, aux côtés desquelles elles sont en train de s'imprégner des attitudes païennes de l'Occident. Ils sont certains de mettre en jeu les caractéristiques des deux dans le cadre de leur propre influence lorsqu'ils iront au pouvoir.

Le musulman ? Un allié du paganisme. — Ce qui est regrettable, c'est que l'ennemi traditionnel du paganisme, le musulman, soit devenu aussi son allié et lui serve de compagnon dévoué dans diverses parties du monde. Quelle meilleure preuve du triomphe universel du paganisme puisse-t-il y avoir que celle des musulmans qui considèrent ces pays comme leurs amis et leurs bienfaiteurs et qui sont les chefs du mouvement païen de l'époque moderne ? Le musulman d'aujourd'hui a complètement renoncé à l'idée de commander ; il a perdu foi en lui-même. Toute son attitude mentale est moulue par les influences secrètes du paganisme. Les états musulmans montrent les mêmes tendances matérialistes qui contrôlent le système social de l'Occident. Le même asservissement aux désirs terrestres, est très vite en train de devenir le culte de la communauté dont la fondation de la foi religieuse constitue l'idée que la véritable vie est celle qui va venir. Sa sollicitude pour l'Au-delà est en train de subordonner ses principes d'éthique à l'utilité matérielle avec une promptitude vraiment étonnante. Sous certains rapports, les musulmans sont en fait, en train de surpasser les nations occidentales en ce qui concerne la glorification de la richesse matérielle.

Lueur d'espoir. — Néanmoins, c'est ici seulement que l'on peut voir une lueur d'espoir. A la seule exception des fidèles de

l'Islam, toutes les communautés du monde ont perdu le contact avec l'héritage de la bénédiction divine. La lumière des enseignements apostoliques leur ont été écartée du cœur. Le temps a rompu leurs relations avec les véritables origines de leur inspiration spirituelle. L'expérience acquise des mouvements de réforme religieuse parmi les différentes nations, exclut définitivement la possibilité qu'un changement fondamental s'opère dans leur ensemble en reprojetant la religion dans leur vie. Leurs principaux idéaux sont strictement opposés à un concept religieux de la vie.

Comme à l'encontre de ceci, l'héritage spirituel des musulmans est préservé dans sa pureté primitive. Une narration complète de la vie et des traditions du Saint Prophète (ﷺ) et de la vie de ses Compagnons, qui tient la clé de la compréhension de la montée inoubliable de l'Islam, est toujours disponible sans la moindre falsification. De plus, tout la foule de libérateurs et de réformateurs religieux a continuellement opéré parmi eux soutenant leurs esprits, nourrissant leurs âmes et les empêchant de retomber dans l'Ignorance.

Le fait est que l'esprit du musulman, par la nature même de son arrangement, est fait de telle sorte, qu'il ne pourrait jamais arriver à absorber le matérialisme païen, sauf, bien sûr, si sa structure même est détruite et refaite sous une nouvelle forme.

Les porte-drapeaux de la foi. — Dans un chapitre précédent, nous avons fait remarquer que le Saint Prophète (ﷺ) déclara à propos des musulmans pendant la bataille de Badr : « O Seigneur, si ces croyants meurent, il ne restera personne sur terre pour T'adorer ». Ceci tient toujours pour eux aujourd'hui, car, s'il y a quelqu'un qui puisse se tenir contre le défi du paganisme et offrir au monde un autre plan de vie, ce sont eux et seulement eux. Le plan de l'Islam est un plan éternel. Il restera valable pendant tout le temps à venir. Au moyen de leur religion, les musulmans sont les gardiens moraux de l'humanité et ils retourneront à leurs

tâches lorsqu'ils se réveilleront. Ce jour-là sera le jour du Règlement pour les nations du monde. Ils possèdent certainement une étincelle qui, et lorsqu'elle flambera, elle détruira toute la structure de l'Ignorance.

Mohammad Iqbâl s'est servi de l'intermédiaire du génie présidant l'ordre de l'Ignorance, Satan lui-même, pour exprimer la vérité de son poème intitulé « Le Conseil consultatif de Satan, 1936 ». D'après ce poème, les mauvais esprits du monde sont sensés s'être réunis pour considérer les nouveaux défis qui menacent leur système abominable. Un conseiller décrit la démocratie comme « le mal le plus récent du nouveau monde ». Un autre mentionne le communisme. Il dit :

« Cette menace naissante a provoqué une si grande terreur.
Que les ruisseaux, les collines et les montagnes là-bas tremblent.
Le monde, Seigneur, est sur le point de s'écrouler.
Le monde qui ne dépend que de Ton aide. »

Le Démon adoucit leurs craintes et leur explique les plans qu'il a faits pour contrecarrer ces menaces. Puis il leur parle de ce qui est selon lui, la vraie menace et dit que malgré qu'il ait imaginé la défense la plus appropriée contre elle, ses possibilités sont si grandes qu'il est tout le temps en train d'y réfléchir. Il continue :

« Si j'ai quelque peur, elle provient de ces personnes dont les cendres contiennent encore l'étincelle du Désir.
Parfois encore, je vois parmi eux des hommes qui, en pleurant, font les ablutions à l'aube du jour.
Celui qui connaît les secrets de l'Histoire connaît
Que le communisme n'est pas la menace de demain, mais que c'est l'Islam.
Qu'il se soient écartés du Coran, je le sais.
Et le capitalisme est maintenant la foi du croyant ;
Dans la nuit profonde dans laquelle est plongée l'Est,

Les savants de la Ka'ba à la Mecque sont sans la lumière de la Foi.
Mais des exigences d'aujourd'hui, je crains que la Loi du Prophète ne réapparaisse.
Gare à la Loi du Prophète, gare une centaine de fois !
Le sauve-gardeur de l'honneur des femmes, le vérificateur des hommes du Créateur des hommes.
La voix de la mort pour toutes les formes d'esclavage.
Il n'y a aucune distinction entre le gouvernant et le gouverné dans son domaine.
Il purifie la richesse de toute impureté,
Et il fait des riches les dépositaires de leurs biens.
Peut-il y avoir quelque chose de plus radical que cela
Que la terre appartienne à Dieu, et non aux rois ?
Plus cette Loi sera cachée de la vue du monde, mieux elle cessera.
Heureusement, le musulman est lui-même sans foi.
Laissez-le perdre son énergie dans des interprétations méticuleuses du livre.
Et laissez-le se perdre dans l'obscurité de la théologie. »

Satan donne ensuite le conseil suivant à son groupe :

« Celui dont les *takbîr* puissants peut briser le temps et l'espace,
Que sa nuit de décomposition ne puisse voir l'aube du jour.
Vous le laissez étranger au monde des actions, dis-je,
Que tous ses mouvements sur l'échiquier de la vie puissent être inutiles.
Pour lui une telle poésie et un tel mysticisme sont vraiment les meilleurs.
Qui de ses yeux, les grandes lunettes de la vie cachent.
A chaque moment je tremble à la pensée de leur éveil,
Le vrai motif de leur Foi est la supervision de l'Univers. »

Le message. — Le Monde de l'Islam peut encore passer le message de la foi et de la vie à l'humanité désillusionnée. C'est

le message dont le Prophète (ﷺ) lui avait fait part quelques 1 400 ans de cela. C'est un message simple, dynamique et radieux, le plus grand et le plus majestueux message que le monde puisse espérer.

C'est le même qui avait fait accourir les musulmans de Médine et qui leur avait permis de se répandre à travers le monde ; c'est le même message qui fut si délicieusement décrit par un porte-parole des musulmans à l'empereur de Perse qui avait demandé aux musulmans ce qui les avait amené sur cette terre : « Nous avons été envoyés par Dieu pour délivrer qui Il veut de la domination de Ses esclaves et les soumettre à Sa domination ; et de l'étroitesse de ce monde pour l'illimitation de l'Au-delà ; et de l'oppression des autres religions pour l'équité et la justice de l'Islam. »

Même aujourd'hui, plus de treize siècles après qu'il fût prononcé pour la première fois, pas un seul mot de ce message ne peut être changé. Il est tout autant capable de faire bouger les esprits et de remplir le cœur des hommes du vingtième siècle comme ce fut le cas au sixième siècle.

Aujourd'hui encore, l'humanité se prosterne devant de fausses divinités, sculptées ou non-sculptées, l'adoration d'un seul Dieu transcendant se fait de plus en plus rare ; l'animal qui règne en l'homme s'est détaché et les ecclésiastiques, les gouvernants, les capitalistes et les chefs politiques, se sont élevés à la hauteur vertigineuse de la divinité.

Le monde, dans toute son immensité, s'est resserré et est devenu plus sombre et plus suffocant que jamais. Etant un passionné du pouvoir matériel, l'homme d'aujourd'hui refuse d'admettre l'existence de quelque autre pouvoir. Il a été séduit par ses propres exploits matériels. Il se voit déçu, frustré et devient de plus en plus mesquin, exclusif, égoïste et sceptique. Chacun croit que lui seul à le droit de vivre, les autres peuvent aller se faire pendre ; qui s'en soucie ? Les politiciens et les chefs nationaux ont rendu la vie encore plus difficile en érigeant des

barrières artificielles dans la société. Ils se sont emparés des puits de la vie et possèdent les structures des formes économiques et politiques avec les vœux et les besoins des classes privilégiées. Des terres, qui étaient autrefois connues pour leur richesse et leur fertilité, ont été rendues infertiles. Des populations entières ont été placées, à la manière d'enfants sans ressources, sous la protection d'étrangers. Le mode de vie moderne est constamment en train de dresser des entraves pour l'esprit humain, les taxes et les impôts deviennent plus lourds de jour en jour, la paix est violée de tous côtés, et le stress mental, les dissensions, les bagarres et les grèves sont devenus des constituants inévitables de l'existence de tous les jours.

Aujourd'hui, une fois encore, il est nécessaire de « délivrer les hommes de l'oppression des autres religions pour l'équité et la justice de l'Islam ». Même en plein vingtième siècle, il y a des religions où il existe une abondance de croyances superstitieuses et d'enseignements fantastiques qui exercent une tyrannie sur leurs adhérents et les tournent presqu'en animaux sourds-muets. Puis il y a les nouvelles religions –politiques et économiques– comme le collectivisme, le nationalisme et le socialisme qui sont d'un degré au-dessus des anciennes fois païennes en ce qui concerne l'intolérance fanatique et la contrainte. Les deux dernières guerres mondiales ont été les « cadeaux » et ces mêmes dogmes à l'humanité, à côté desquelles les luttes religieuses sanguinaires de la Rome antique et les grands conflits entre l'Eglise et l'intelligentsia de l'Europe durant le Moyen-Age paraissent insignifiants.

Aujourd'hui encore le Message de l'Islam est une incitation ouverte à l'adoration de Dieu, à la croyance et l'apostolat des prophètes, particulièrement celui du Prophète Mohammad (ﷺ), à la Résurrection et au Jugement dernier. Pour s'être soumis à cet appel, le monde émergera en retour de l'obscurité de l'Ignorance, et l'esprit humain sera libéré. L'homme redécouvrira son équilibre, et des confins étroits du monde matériel il passera à un

monde qui, quoique renfermé sur lui-même, s'étend au-delà du temps et de l'espace.

Jamais n'y a-t-il eu une appréciation plus claire du besoin et de l'utilité de ce Message que maintenant. La civilisation de l'Ignorance a été publiquement disgraciée. Sa honte est exposée au grand jour. Les gens sont dégoûtés de la vie ; ils sont désespérés des chefs intellectuels et culturels. La civilisation moderne est gravement malade. Toutes les indications semblent dire que le moment psychologique d'un changement radical dans le commandement des affaires humaines est venu. Jusqu'ici les changements de commandement n'ont été que comme des changements de personnel. Il n'y a jamais eu de changement majeur dans la pensée. La destinée humaine ne se préoccupe nullement si c'est l'Angleterre ou l'Amérique ou la Russie qui tient la barre des affaires, parce que leurs amarres sont fondamentalement les mêmes et qu'elle sont sujettes à des impulsions intellectuelles identiques.

La seule chose qui puisse guérir le monde de ses maux actuels est que son commandement doit passer des mains colorées du sang de l'humanité à celles qui étaient destinées à guider l'humanité, c'est-à-dire, des mains de l'Angleterre, de l'Amérique et de la Russie aux mains des partisans du Prophète Mohammad (ﷺ).

Renaissance de la foi. — Pour atteindre cet objectif, le Monde de l'Islam aura à trouver ses racines spirituelles. Il aura à se consacrer de nouveau à l'Islam. Pour les musulmans, il n'y a absolument aucun besoin d'une nouvelle religion, d'une nouvelle loi canonique ou de nouveaux enseignements moraux. Comme le soleil, l'Islam était, est et ne sera jamais vieux. L'Apostolat du Prophète Mohammad (ﷺ) est éternel. Aucun autre apôtre ne viendra maintenant. Sa religion durera pour toujours, Ses enseignements sont immortels. Mais les musulmans ont besoin d'une renaissance de la Foi. On ne peut aller au-delà de nouveaux hasards et de nouveaux défis avec une foi dilapidée et des prati-

ques non-autorisées. Un bâtiment croulant ne peut supporter une inondation. On doit avoir une foi vivante et inébranlable dans la cause qu'on cherche à inspirer en l'humanité –un nouvel enthousiasme est une nouvelle vie– pour lui donner le courage nécessaire de résister aux différents torrents de matérialisme et d'incroyance religieuse, il aura en premier lieu à produire cet enthousiasme et cette vie en lui-même.

Les musulmans auront à se revigorer. Ils ne peuvent pas braver l'assaut de l'Ouest incroyant en copiant ses formes culturelles vides, ses coutumes et ses concepts sociaux, car ces choses n'ont pas de place dans la naissance et la croissance des nations. Toutes les imitations culturelles sont tenues de rendre un peuple petit. Les musulmans peuvent seulement se déployer au moyen de cette force intérieure qui est en train de faire faillite à l'Ouest jour après jour.

Le secret de la force d'un musulman se trouve dans sa foi en la récompense divine dans l'Au-delà. Si dans le Monde musulman aussi se dresse les mêmes idéaux mondains et se fait piéger dans le même tissu des désirs matériels que l'Ouest, ce dernier a évidemment une préséance en ce qui concerne la supériorité car il dispose de plus de connaissance matérielle et de pouvoir.

L'Histoire parle du temps où les musulmans devinrent indifférents à la valeur de la force intérieure et où les puits de vigueur spirituelle se desséchèrent en eux en raison d'inactivité. Puis advinrent des occasions requérant de grands exploits de la foi et les musulmans essayèrent de puiser de cette force, mais à leur désarroi, ils apprirent qu'elle les avait désertés depuis longtemps. Ils se rendirent compte par la suite qu'ils s'étaient faits un grand mal en la négligeant, et ils firent de gros efforts pour la ranimer artificiellement mais en vain. En ces temps, il y advint aussi des événements qui semblèrent pouvoir bouleverser l'honneur de l'Islam, et il eut été souhaitable que le Monde musulman en entier se mit très en colère et que les musulmans viennent de tous côtés pour défendre leurs droits sacrés, mais rien n'eut lieu, mis

à part quelques petites secousses çà et là. Sous la surface, tout demeura mort et immobile.

La tâche majeure à laquelle les chefs et les penseurs musulmans doivent s'attacher est de ranimer la flamme de la Foi dans le cœur des musulmans. Ils devraient pour cela faire tout ce que les premiers prêcheurs de l'Islam firent, et en même temps mettre de leur côté tous les avantages de la société moderne.

Le Coran et la *Sounna* peuvent encore revitaliser les artères desséchées du monde musulman. Leur étude et leur influence nous poussent encore au désir d'écraser la citadelle de l'Ignorance. Ils ont un caractère stimulant qui peut raviver un peuple dormant. Sous leur inspiration, des luttes acharnées peuvent de nouveau s'ensuivre entre la croyance et l'incroyance, la foi et la perfidie, le cœur et l'intelligence. Le monde peut de nouveau être appelé à se départager entre la paix de l'esprit et le plaisir du corps –un combat que tous les prophètes ont eu à engager, et sans lequel aucun changement vital dans la constitution morale des hommes ne peut être fait. Prendront alors naissance dans chaque maison musulmane, des hommes d'une très haute âme qui correspondront pleinement à la description que contiennent les versets suivants du Coran:

> « *...Oui, ce sont des jeunes gens qui croyaient en leur Seigneur et Nous leur avions accru la guidée ; et Nous avions pansé leurs cœurs lorsqu'ils s'étaient levés pour dire : «Notre Seigneur est le Seigneur des cieux et de la terre ; jamais nous n'invoquerons de dieu en dehors de Lui, nous dirions ainsi une injustice.* »[1]

Le monde reverra alors des individus vivants de la ferveur religieuse et de l'esprit de sacrifice de Bilâl et de 'Ammâr, de Khabbâb et de Khoubayb, de Souhayb et de Mous̲'ab Ibn

1. Coran, 18:13-14.

'Oumayr et de 'Outhmân Ibn Madh'oûn et d'Anas Ibn an-Nadr ; la douce brise de la Foi caressera de nouveau la face de la terre et un nouveau monde, très différent de celui que nous connaissons, apparaîtra.

Aujourd'hui, la société musulmane est victime de sa complaisance et de sa rapidité à se compromettre selon les circonstances. Les dangers qui la guettent si impitoyablement ne la secouent point. Elle est en train de couler, sans savoir jusqu'où. Dans son cœur, il n'y aucun désir.

Il y a un affreux besoin de secouer la complaisance de cette communauté des croyants ; on doit la persuader de s'occuper du bienêtre humain plus que de ses propres intérêts.

Maturité de pensée. — Sans maturité de pensée, une nation ne peut espérer aller loin dans le monde, même si elle dispose de ressources matérielles considérables. Elle sera tout le temps entre les mains des aventuriers et des exploiteurs.

Malheureusement, les partisans de l'Islam ne peuvent différencier entre le bien et le mal et placent tout aussi bien leur confiance en un ennemi qu'en un ami. Très souvent, leurs ennemis gagnent leur confiance plus facilement que leurs amis. Le Prophète (ﷺ) dit une fois : « Un musulman n'est jamais mordu deux fois du même trou ». C'est exactement le contraire qui se produit maintenant. Les musulmans peuvent être mordus du même trou, pas une ou deux fois, mais une centaine de fois, et ils y mettront pourtant leur doigt plus d'une fois encore. Leur réveil politique est presque nul. Ils agissent constamment de façon égoïstes pour exploiter les autres.

Au contraire, les nations occidentales, malgré toutes leurs insuffisances morales et spirituelles, sont caractérisées par une conscience politique très affinée. Personne ne peut les mener par le bout du nez là où leurs intérêts sont en jeu. Ils choisissent leurs chefs avec beaucoup de précautions. Aussi glorieux que le passé d'un chef puisse être, s'ils pensent qu'il a fait son travail et qu'ils

ont besoin d'un nouvel homme, ils le remplaceront sans hésitation. C'est pourquoi ces nations sont à l'abri des machinations des politiciens professionnels et des dirigeants malhonnêtes. Leurs dirigeants savent qu'un public éclairé veille au grain.

Le Monde musulman ne peut se permettre de perdre du temps en essayant de rattraper l'Occident en inculquant chez ses masses une bonne conscience et en les éduquant en matière des responsabilités du bon citoyen. Il va sans dire que l'éducation seule n'est pas une preuve de conscience dans une communauté, même si elle en est une condition nécessaire. Des efforts délibérés et systématiques devront être entrepris dans cette direction. C'est au commandement musulman de se rendre compte que les personnes qui ne peuvent penser pour elles-mêmes ne peuvent constituer un peuple digne de confiance, quelque enthousiasme elles peuvent montrer pour une cause. Il n'y a pas de stabilité dans leurs pensées et leurs émotions. Elles ont une faiblesse pour les mots-piège ; elles ont tendance à penser avec leurs sentiments plutôt qu'avec leur esprit. N'importe quel slogan peut les leurrer, n'importe quel jongleur peut les tromper.

En dépit du fait qu'elle soit une religion révélée, enracinée dans la Révélation divine et dans la mission du Prophète (ﷺ), l'Islam a produit une conscience typique parmi ses partisans –une conscience qui est plus profonde, plus forte et plus large que ce que nous y entendons aujourd'hui. Elle avait développé une structure de l'esprit qui était fermement anti-païenne et une compréhension qui, avec toute sa largeur et sa flexibilité, ne pouvait pour un seul moment s'accommoder de croyances et de notions incompatibles avec son caractère fondamental.

Prenons, par exemple, l'incident suivant. Faisant suite aux enseignements du Prophète (ﷺ) les Compagnons en étaient arrivés à croire fermement que l'injustice était mauvaise et ne devait jamais être permise. Ils avaient abandonné leurs prédilections familiales et tribales, pensant qu'il n'y avait pas de place pour de telles choses dans l'Islam. Puis un jour ils entendirent le Prophète

(ﷺ) dire : « Mettez-vous aux côtés de votre frère, qu'il soit l'agresseur ou le blessé ». S'il y avait la moindre trace de faiblesse dans leur nouvelle croyance, ils auraient immédiatement accepté la commande dans sa signification apparente, premièrement à cause de leurs traditions natives et deuxièmement parce qu'ils pensaient que tout ce que disait le Prophète (ﷺ) n'était pas de son propre cru, mais était le produit de l'inspiration divine. Leur loyauté à l'égard du Prophète (ﷺ) était sans égal. Néanmoins, ils ne purent s'empêcher de dire : « Aider le blessé, c'est bien, O Prophète de Dieu, mais comment pouvons-nous aider l'agresseur ? » Le Prophète (ﷺ) expliqua que la façon d'aider l'agresseur était de l'empêcher de commettre l'agression. Ceci les amena à penser d'une nouvelle façon. Mais à moins qu'ils l'eurent entendu, ils n'étaient pas disposés à accepter même l'avis du Prophète (ﷺ) en dépit de leur foi absolue en celui-ci : L'Islam leur avait enseigné à se servir de leur propre jugement et ils avaient appris à s'en servir.

De la même façon, une fois le Prophète (ﷺ) dépêcha une armée placée sous la commande d'un Compagnon et ordonna aux hommes d'obéir à leur Commandant. En chemin, pour quelque raison le Commandant se brouilla avec ses hommes et fit allumer un grand feu. Il ordonna aux soldats d'y marcher. Ceux-ci refusèrent. Ils dirent qu'ils avaient embrassé l'Islam pour se sauver du feu et non pour y marcher. Quand l'incident fut rapporté au Prophète (ﷺ), il loua l'action des soldats et dit que s'ils avaient marché dans le feu, ils n'en seraient jamais revenus (voulant dire par là qu'ils seraient allés directement en enfer).

Les Compagnons n'hésitaient point même à défier publiquement le Calife s'ils le soupçonnait d'être coupable d'une mauvaise action. Une fois, tandis que le puissant Calife 'Omar se levait pour s'adresser à une assemblée, il fut interrompu par Salmân qui dit qu'il n'allait « ni écouter, ni obéir » au Calife à moins que celui-ci n'expliquât comment il portait un vêtement fait de deux pièces de tissu alors qu'il n'avait alloué aux autres

qu'une pièce chacun. 'Omar lui conseilla de rester tranquille et il appela ensuite son fils, 'Abdallah. Il n'y eut d'abord aucune réponse. 'Omar appela de nouveau, « O 'Abdallah, fils de 'Omar ! » Cette fois-ci, 'Abdallah se leva. 'Omar lui dit : « Dis-lui si le *houlla* que je porte m'appartient ou si je te l'ai emprunté. » 'Abdallah affirma que c'était le sien et qu'il l'avait prêté à son père. En entendant cela, Salmân dit: « Tu peux continuer, Amir al-Mou'minîn, nous allons maintenant t'écouter. »

Cette lucidité puissante était le rempart le plus fort contre les ambitions matérialistes des Omayyades. Ce ne fut que quand toute la génération qui avait été élevée sous l'influence du Prophète (ﷺ) fut morte que les Omayyades pouvaient enfin se sentir soulagés.

Le noyau intellectuel. — Tout mouvement a un fond intellectuel. Aucune révolution ne peut être réussie à moins que les esprits des personnes aient été préparés à l'accepter. Une étude de la Révolution française montrera combien les masses peuvent devenir irrésistibles, une fois leurs esprits éveillés. Ses dirigeants avaient patiemment préparé les esprits des Français, bien avant. Il y avait une armée d'intellectuels qui avaient donné une signification aux demandes populaires qui furent finalement exprimées en un slogan de trois mots : « Liberté, Egalité et Fraternité ». Même si ses dirigeants ne purent rendre la révolution bénéfique à l'humanité, elle fut une force puissante dans l'Histoire humaine parce qu'elle avait germé de l'esprit du peuple.

Si l'Occident est encore vivant et puissant, c'est à cause de la forte conscience politique et du sens civique très aiguisé de son peuple. On n'entend que très rarement parler de quelqu'un qui a violé son devoir envers sa patrie ou qui a fait passer ses intérêts personnels avant les intérêts nationaux.

Par contre, les dirigeants des pays musulmans peuvent hypothéquer la destinée de leur peuple et s'en aller n'importe quand.

Leur peuple continuera quand même à les considérer et à leur obéir. Dans un certain nombre de pays musulmans, les conditions sont extrêmement déplorables –l'homme de la rue y mène une existence presqu'inhumaine, l'autorité de Dieu est impudemment violée et on fait toutes sortes de choses honteuses, et cela ne suscite aucune indignation ni aucun malaise chez les musulmans. Cela est ainsi parce que les musulmans pensent de façon figée et qu'ils ne sont presque plus intéressés par les choses sociales.

Il est essentiel pour la revivification de l'Islam que des efforts bien réels soient faits pour le développement d'un public éclairé et responsable dans les pays musulmans. Sans cela, toutes les manifestations d'enthousiasme religieux ou de ferveur politique seront presque sans importance.

Aucune place pour l'égoïsme. — Le livre de fiction très connu, *Arabian Nights*, raconte l'histoire d'un temps pendant lequel l'Etat ou l'Empire était la projection de l'ombre d'un homme –le roi ou le Calife, qui dominait la société comme un grand arbre projette d'énormes branches dans toutes les directions et vole aux arbrisseaux des alentours leur soleil et leur air. Les roues de la vie de la nation ne tournaient que pour lui, les fermiers travaillaient la terre pour lui seul, de même que les commerçants et les ouvriers quand ils faisaient leur travail ; c'est pour lui que les auteurs écrivaient, que les poètes chantaient, que les soldats allaient à la guerre, que les mères donnaient naissance à des enfants, que la terre s'ouvrait et que les mers desservaient leurs trésors.

Ceci exerça une énorme influence sur l'organisation sociale des musulmans, que ce soit à Bagdad, au Caire ou à Damas. Les histoires des *Arabian Nights* et les chefs-d'œuvre littéraires du « livre d'Aghânî » forment une preuve concrète de la force de cette influence. Mais l'esprit de cette époque était diamétralement opposé à celui de la civilisation musulmane. L'Islam était venu pour écraser la structure d'une telle civilisation, Le Saint

Prophète (ﷺ) l'avait appelé « L'Age de l'Ignorance » et avait prédit la fin du règne de tous les dirigeants impériaux.

Cette époque a maintenant perdu son droit d'exister. L'idée même d'une telle époque est révoltante à notre esprit. Qui, dans le contexte actuel des choses, aurait aimé une société où une poignée d'individus seraient malades d'indigestion de façon permanente alors que le reste serait en prise à la mort par manque de nourriture ? Une telle situation est illogique, injuste et contre la nature des choses. Elle ne pourrait être tolérée même pour un jour. Si elle avait prospéré dans le passé, c'est parce que l'Islam n'avait pas encore acquis suffisamment de force pour mettre à jour son hypocrisie. Tandis que le mouvement musulman se répandait, les gens apprirent à distinguer le bien du mal, et ils en sortirent graduellement. L'époque des *Arabian Nights* à quitté la scène de l'Histoire à jamais.

L'Islam n'a rien à voir avec l'égotisme ou la vanité, qu'ils soient individuels ou collectifs. Que ces sentiments prennent la forme de fierté sectaire ou familiale, comme dans les pays musulmans et orientaux, ou dans l'impérialisme anglais, le capitalisme américain ou le communisme russe, ou comme dans le monde occidental, tout cela est évidemment anti-musulman. Ces systèmes peuvent bien parvenir à faire un peu de lumière pendant quelque temps, mais ils sont voués à mourir. La conscience de l'humanité ne peut être trompée indéfiniment. L'avenir du monde est inséparablement lié avec la justice sociale de l'Islam.

L'auto-suffisance industrielle et militaire. — Le travail de la régénération de l'Islam ne s'achève pas ici. Si le monde musulman veut réellement faire tourner le vent en sa faveur et faire de l'Islam l'instrument pouvant servir à réaliser la destinée humaine comme cela a déjà été le cas, elle ne peut se permettre de continuer à ignorer le développement éducationnel, scientifique et industriel et l'organisation de sa force militaire. Elle doit vite se montrer indépendante de l'Occident et atteindre une position

d'où elle puisse travailler ses ressources naturelles, fabriquer ses armes, nourrir et habiller son peuple sans avoir à recourir aux autres pour de l'aide. Elle doit bâtir sa force économique et militaire afin qu'elle n'ait pas à faire partie de tel ou tel bloc pour sa sécurité et sa protection.

Aussi longtemps que les pays musulmans continueront à dépendre de l'Occident pour l'assistance économique et militaire, celui-ci ne cessera pas de sucer leur sang et de les maintenir dans un état de faiblesse et de désorganisation. Dans le passé, les musulmans négligèrent leurs devoirs envers eux-mêmes et envers le reste du monde, et ils furent condamnés à une longue période de servitude et de misère. La domination de l'Occident pesa sur eux, ce qui fut le début de la décadence de l'homme des temps modernes. S'ils ne s'attardent pas sur leur renaissance économique et intellectuelle, la période de leur souffrance sera étendue et le monde sera indéfiniment condamné.

La réorganisation éducationnelle. — La structure éducative du monde musulman aura à être revu en entier à la lumière des idéaux et des préceptes musulmans. Apprendre des pays occidentaux qui sont technologiquement et scientifiquement avancés est une chose, mais du moment que les musulmans oublient que leurs racines sont dans l'Islam et qu'ils deviennent les toutous intellectuels des autres, leurs énergies créatives s'en trouveront épuisées. Autrefois, le commandement intellectuel des musulmans était accepté à travers le monde. Leur culture et leur esprit s'étaient répandus à travers le monde dans chaque sphère de la vie humaine. Pendant très longtemps, le monde continua à penser de la façon musulmane et à s'inspirer de la vie musulmane. L'Arabe était le véhicule de l'instruction dans le monde occidental et tous les écrivains se servaient de cette langue pour dire ce qu'ils avaient à dire. Quelquefois, la copie originale d'un livre était produite en Arabe et on en faisait un sommaire dans une autre langue comme *Kimiya Shadat* de l'Imâm Ghazâlî. Quoique

le système éducationnel, introduit par les Abbasides était plus grec et perse dans son essence que musulman, et qu'il contenait un certain nombre d'imperfections du point de vue académique, il était utilisé partout.

Puis les temps changèrent, et commença alors l'époque de l'ascendance occidentale. Elle entraîna une nouvelle attitude vis-à-vis de l'éducation, qui était le produit des expériences et des exigences européennes. Le monde suivit aveuglément la nouvelle structure. Les pays musulmans, eux aussi, à cause de leur lenteur intellectuelle, succombèrent à l'illusion que le salut résidait dans la soumission servile à l'Occident et à son système éducationnel. On préparait ainsi le terrain non seulement pour l'adoration intellectuelle de la civilisation occidentale, mais aussi de l'invitation de celle-ci par l'intelligentsia musulmane. Le scepticisme religieux, la vanité, le mécontentement et tous les autres traits de la vie occidentale commencèrent à remplacer systématiquement les idéaux des générations montantes de musulmans. La civilisation spirituelle de l'Islam commença à être remplacée par la culture matérielle de l'Europe.

Pour le renouvellement du commandement mondial par l'Islam, il est vital que les musulmans rétablissent leur supériorité intellectuelle sur l'Occident. Pour cela, la culture musulmane aura à nouveau à se faire valoir. Des efforts bien réels doivent être faits dans toutes les branches de l'éducation. Ceci, évidemment, n'est pas la tâche d'une poignée d'individus ou d'associations. Les états musulmans devraient entreprendre sérieusement la tâche de la régénération intellectuelle. Des comités et des institutions devraient être nommés immédiatement pour tenter de trouver une structure éducationnelle qui se conformerait totalement à l'esprit du Coran et de la Sounna sans perdre de vue les besoins de l'éducation moderne et de la recherche scientifique. Les professeurs et scientifiques musulmans devraient appliquer leur propre pouvoir de raisonnement spéculatif aux sciences empiriques afin que les générations montantes de

musulmans puissent être empêchés de développer un sentiment de mépris à l'égard de leur propre passé et un désespoir en ce qui concerne leur avenir.

C'est la façon d'amener une renaissance musulmane. C'est la façon dont les musulmans peuvent répandre la lumière de l'Islam à des terres lointaines et sauver l'humanité de la décadence qui la guette. Le commandement n'est pas un travail facile. Il demande beaucoup de foi, de labeur et de sacrifice.

Chapitre 2

Le monde arabe préside

L'importance du monde arabe. — Le monde arabe occupe une place conséquente sur la carte mondiale. Il a été le berceau des personnes qui ont joué un rôle important et déterminant dans l'Histoire. Des trésors de richesses et de pouvoirs illimités y résident. Le pétrole, qui est la vie même du pouvoir militaire et industriel s'y trouve. Il est le trait d'union entre l'Europe et l'Extrême Orient et il est le cœur du monde musulman en entier, vers lequel ce monde se tourne avec beaucoup d'affection et de dévotion pour ses besoins religieux et spirituels. Son importance se trouve agrandie du fait qu'il peut devenir le théâtre d'une troisième Guerre mondiale. Il possède des mains très fortes, des esprits très fins et des corps qui peuvent endurer les atrocités d'une guerre. Il a de grands marchés et quelques terres d'une très grande fertilité. Il a l'Egypte, qui est traversée par le Nil, et qui avec ses terres fertiles et sa longue tradition de civilisations et de cultures, occupe une place bien spéciale dans le monde. Dans le monde arabe, se trouve la Palestine qui, avec les terres avoisinantes, est d'une beauté toute particulière ; elle possède un climat très doux et est d'une grande importance stratégique. Il comprend l'Irak, qui est connu pour sa hardiesse, sa vaillance, son courage et ses grands réservoirs de pétrole.

Il comprend la péninsule arabique qui est unique en ce qu'elle

est le centre religieux et spirituel du monde musulman, où le rassemblement annuel des gens du monde entier pour le *ḥajj* n'a point d'égal. Elle a des puits qui produisent la plus grande quantité de pétrole dans le monde.

Ce sont quelques-uns des facteurs qui ont rendu le monde arabe le centre d'attention des pays occidentaux, le centre de leurs aspirations en ce qui concerne la suprématie, et le champ de bataille pour leur lutte de commandement. Tout cela a, en retour, créé un fort sentiment de nationalisme arabe dans ces pays.

Moḥammad, messager de Dieu, l'âme du monde arabe. — Il y a de grandes différences entre le point de vue dont un Européen regarde le monde arabe et celui dont un musulman le regarde. Même la façon dont un Arabe nationaliste le regarde est différente de celle d'un musulman provenant d'une autre partie du monde. Pour les musulmans en général, le monde arabe est le berceau de l'Islam, un refuge pour l'humanité, une tour de lumière et la source même du commandement musulman. Le musulman croit que Moḥammad, le Messager de Dieu (ﷺ) est l'âme du monde musulman, la prière angulaire de son prestige et le titre de sa gloire. Sans Moḥammad (ﷺ), cette terre, malgré toute ses richesses et ses ressources, ne serait pas plus qu'une image sans couleur et un corps sans esprit. C'est Moḥammad (ﷺ) seul qui amena l'existence du monde arabe. Avant lui, ce monde était un monde de peuples divisés et de tribus guerrières sur lesquels planaient des nuages d'ignorance et d'obscurité. Son potentiel restait intact et ses vertus réelles non-découvertes.

Les Arabes, durant ce temps-là, ne pouvaient pas, même dans leurs rêves les plus imaginatifs, penser à faire une guerre victorieuse contre des pouvoirs impériaux comme Rome et la Perse. La pensée même en était impossible à concevoir. La Syrie, qui devint par la suite une partie importante du monde arabe, était encore une colonie romaine à la merci d'une dictature cruelle et implacable. Elle ne comprenait même pas le concept de la justice

et ne connaissait pas la signification de la liberté. L'Irak était la victime de l'avarice et de la rapacité des dirigeants Sassanides de la Perse. De nouvelles perceptions et de lourdes augmentations de la taxe avaient pratiquement brisé le dos des gens. Les Romains tenaient l'Egypte entre leurs griffes et la considéraient comme un animal laitier duquel la moindre goutte de lait devait être extraite mais qui était mal nourri. En même temps que la domination politique, elle était sujette à la persécution religieuse.

Puis vint une bouffée d'air frais. Mohammad (ﷺ) apparut. Il arriva à un moment où le monde arabe était au bord de la destruction et que son pouls était très faible. Ce fut lui qui lui donna une nouvelle vie, une nouvelle orientation, le savoir, l'intelligence et la lumière, et lui enseigna l'auto-discipline et l'auto-suffisance. Le monde arabe était complètement transformé du fait même de sa venue. C'était maintenant l'ambassadeur de l'Islam, un messager de paix et de sécurité, une source de confort et de grâce pour le peuple et l'éclaireur de la culture et de la civilisation.

Aujourd'hui, nous parlons de la Syrie, de l'Irak et de l'Egypte avec fierté. S'il n'y avait pas eu de Prophète de l'Islam (ﷺ) et son message, il n'y aurait pas eu de Syrie, d'Irak, d'Egypte, en fait, pas de monde arabe. Il n'y a pas que cela, le monde n'aurait pas atteint le haut degré de culture et de raffinement qu'il atteignit. Le savoir, les arts de la science n'auraient pas non plus atteint de si hauts niveaux.

Si aujourd'hui n'importe lequel de ces pays a envie de se détourner de l'Islam pour se tourner vers l'Occident, de regarder avec nostalgie son état pré-islamique ou d'imiter l'Occident dans l'organisation de la vie, dans ses lois, dans ses formes et ses systèmes de gouvernement, et n'accepte pas le Saint Prophète (ﷺ) comme précepteur, guide et chef, il devrait abandonner les bienfaits qu'il apporta et retourner à son état antérieur. Il retournera alors à un temps où l'impérialisme romain et perse dominait tout, où la persécution et la tyrannie régnaient, où les gens étaient gardés dans l'ignorance et l'obscurité et où les Arabes menaient une

existence obscure.

Le monde arabe avec toute son Histoire glorieuse et ses grands accomplissements en termes de raffinement et de culture, de connaissance et d'érudition, d'arts et de science est le produit de la venue de Mohammad (ﷺ) et du message qu'il apporta.

La foi est la vraie force des Arabes. — La Foi est la seule force unifiante du monde arabe et le Saint Prophète (ﷺ) est son seul chef et guide. C'était cette Foi qui permit aux Arabes de faire face victorieusement à toute opposition et de venir à bout de toutes les difficultés qu'ils rencontraient dans leur quête d'une meilleure existence pour l'humanité. Elle demeure encore la meilleure arme avec laquelle le monde arabe peut se tenir face à ses ennemis, préserver son existence, forger son chemin et retrouver le prestige et le pouvoir qu'il détenait autrefois. Si le monde arabe a à faire la guerre contre un quelconque de ses ennemis, il ne pourra pas très bien le faire avec l'aide qu'il obtient de l'Angleterre et l'aumône qu'il reçoit de l'Amérique, ou même de l'argent qu'il reçoit en vendant son pétrole aux puissances occidentales. Il ne peut se battre qu'avec l'aide de cette Foi, cette force spirituelle et cette ferveur avec laquelle il avait combattu Rome et la Perse simultanément et infligé à toutes deux une lourde défaite. Il ne peut se battre avec un cœur qui aime la vie et qui craint la mort, une main qui a été affaiblie par une vie aisée et faite de luxure et un esprit qui a été rongé par le doute et le scepticisme et dans lequel les grands idéaux équivalent à des exigences, et où les pensées nobles et les bas instincts sont en lutte constante. On doit se rappeler que personne ne peut se battre avec des armes empruntées, avec une foi qui est faible et un esprit qui est rongé par le doute.

La tâche la plus importante du commandement arabe et de la ligue arabe est d'inspirer aux cœurs de son soldat, de son fermier et de l'homme de la rue la foi de ranimer leur zèle pour la droiture et la lutte dans le chemin de Dieu, de nourrir en eux le mépris

pour la richesse matérielle, pour ses luxes et les entraîner à faire face à la mort avec le sourire. On devrait leur enseigner à donner le meilleur d'eux-mêmes à la vie afin qu'elle soit bénie comme elle le fut par la sueur et les sacrifices de leurs ancêtres..

La suprême importance de garder l'esprit martial et masculin des Arabes. — Il est malheureux de voir que les Arabes semblent aujourd'hui en train de négliger les habitudes et les pratiques qui rendaient vivants et actifs leurs traits martiaux. Prenons, par exemple, l'équitation qui faisait la renommée des Arabes à travers le monde entier. L'équitation est aujourd'hui pratiquement un art oublié et est en train de disparaître rapidement de la vie quotidienne des Arabes. Et si l'équitation est appelée à disparaître rapidement et complètement de la vie quotidienne des Arabes, ce serait une perte nationale et ceci affaiblirait grandement leur esprit masculin, qui était, en fait, un des traits les plus marquants du caractère des Arabes. Le cheval est en train de se faire remplacer par l'automobile et il y a un véritable danger que le cheval arabe, la fierté du monde, ne disparaisse. Les Arabes ont pratiquement abandonné toutes les activités masculines telles l'équitation, le tir à l'arc, et la lutte, qui préservent l'esprit martial et ont adopté à la place, des jeux et des sports qui n'ont que peu de valeur. Il incombe aux éducateurs arabes de ranimer en leur peuple l'esprit martial, de rallumer en eux l'amour de la vie rigoureuse, et de les entraîner à faire face aux difficultés avec courage et force d'âme. 'Omar, le Chef des croyants, écrivit en ces termes, aux gouverneurs arabes qui avaient été hommes dans les pays non-arabes :

« Tenez-vous à l'écart d'une vie aisée et évitez des habits chers et trop parés : maintenez votre habitude de travailler au soleil, car le soleil est le bain des Arabes. Restez habitués à un habillage discret et au dur labeur et soyez fermes et patients ; maintenez l'habitude de sauter sur votre cheval avec alacrité et n'abandonnez pas la pratique du tir à l'arc et de l'adresse au tir. Le Saint

Prophète (ﷺ) a dit : « O vous les Arabes, continuez à pratiquer le tir à l'arc car votre ancêtre (Ismâ'îl) était un grand archer », et encore : « Rappelez-vous (le pouvoir que souligne le Coran) c'est le tir à l'arc ».

C'est une partie essentielle du devoir des éducateurs arabes de lutter contre tout ce qui sape le caractère viril de l'esprit et qui élève la nature efféminée et l'incompétence, d'interdire tout journalisme indécent et toute obscénité qui corrompt la jeunesse en propageant l'hypocrisie, l'impudence et la recherche des plaisirs sensuels. Ils ne devraient pas laisser pénétrer dans le camp du Saint Prophète (ﷺ), de tels charlatans qui corrompent la morale de la jeunesse musulmane et qui, pour une poignée de monnaie, peignent en couleurs dorées, le péché, le libertinage, l'indécence et l'immoralité.

L'Histoire est témoin du fait que chaque fois qu'un peuple commence à perdre son caractère viril, son sens de l'honneur et sa discipline, et que ses femmes se mettent à se battre contre leur vraie nature, se laissent aller au nom de la liberté et singent les hommes au nom de l'égalité, se montrent indifférentes aux vertus domestique et cherchent à éviter les responsabilités de la grandeur, Telle fut la destinée des Grecs, des Romains et des Perses, et aujourd'hui l'Europe semble s'acheminer vers une telle destinée, de même que le monde entier.

Un frein à l'extravagance et la liquidation de la disparité croissante entre les gens. — En raison de plusieurs influences, les Arabes ont malheureusement acquis l'habitude de dépenser énormément pour des articles non-nécessaires et pour le faste et l'éclat. Et à côté de cette extravagance, il y a la misère et la pauvreté, le besoin et la faim. Quand quelqu'un regarde les grandes cités du monde arabe, il est rempli de honte, et sa détresse le met au bord des larmes à cause de la disparité effrayante entre les classes sociales. Il voit, d'un côté, un homme qui dépense sans compter pour les luxures de la vie, et de l'autre, un destitué qui

ne peut même pas trouver un repas par jour ou une pièce de tissu pour couvrir son corps nu. Quand des riches Arabes passent dans leurs limousines, une poignée d'enfants affamés s'y accrochent, mendiant quelques sous. Aussi longtemps que de grands châteaux continueront à se construire à côté de taudis et que la faim et le besoin existeront en même temps que l'opulence, les portes sur le communisme et sur les autres forces corruptives ne pourront jamais être fermées. Aucune propagande, fut-elle forte et persuasive, et aucune puissance, fut-elle forte et dominante, ne peut le faire. A moins que le système musulman s'établisse sur ces terres avec toutes ses vertus, les lois de Dieu, immuables et irréversibles, entraîneront en guise de réaction, un système qui sera cruel et impitoyable.

L'auto-suffisance dans les finances, le commerce et l'industrie. — Il est impératif pour le monde arabe, comme il l'est pour le reste du monde, d'acquérir l'auto-suffisance dans tous leurs besoins financiers, commerciaux, industriels et éducationnels. Ces pays possèdent tous les aprioris nécessaires à une telle auto-suffisance. Les peuples de ces terres devraient, pour commencer, seulement se servir de ce qu'ils produisent eux-mêmes de leurs propres ressources. Ces états devraient apprendre à se défaire de l'Europe dans tous les domaines de la vie. Ils ne devraient pas se tourner vers l'Europe pour de la nourriture, des vêtements, des armes et des machines. Et ils ne devraient certainement pas compter sur les miettes qui se trouvent sur les tables de l'Europe.

La situation aujourd'hui est telle que, pour quelque raison non-prévue, le monde arabe est obligé de prendre les armes contre une puissance et dépend beaucoup d'elle. Cette dépendance en est arrivée à un tel point que même le stylo avec lequel un état arabe signe un accord avec une puissance européenne est fait en Europe. Si le monde arabe doit se battre, il se bat avec des armes et des munitions faites en Europe. La grande tragédie du monde arabe est qu'il n'a pas de puissance. Au lieu de circuler dans ses

propres veines, son sang est transfusé dans les veines des autres. Ce sont les officiers des armées des pays d'Europe qui entraînent ses armées, et les experts et les agents européens qui organisent les autres départements de sa vie. Si le monde arabe doit s'en remettre à lui-même, comme il doit le faire, il doit être le maître de sa propre maison. Il doit être capable de pourvoir à ses propres besoins, avoir le contrôle total de son économie et de l'entraînement de ses soldats et techniciens. Il doit entraîner son peuple à prendre ses responsabilités et à les décharger avec loyauté et intégrité.

Le sacrifice personnel fait autrefois par les Arabes pour le bien-être de l'humanité. — Comme on l'a affirmé précédemment, le Prophète de l'Islam (ﷺ) arriva avec son message à un moment où l'humanité était parvenue pratiquement au dernier degré de la misère et de la pauvreté.

Soulager l'humanité de sa perte était au-dessus de ceux qui étaient, à ce moment-là, les seigneurs de la vie. Ils n'avaient ni la vision nécessaire, ni le courage normal, ni même le désir d'entreprendre une telle tâche. La vie de luxe leur avait enlevé toute énergie, et la cupidité et l'avarice avaient détruit tout leur courage. Il leur était devenu presque impossible d'abandonner même un rien de leur confort pour une cause noble. Ils ne pouvaient faire face aux difficultés et n'avaient plus de souffle pour les expériences et les tribulations inhérentes à une telle lutte. Ils ne pouvaient voir au-delà de leurs intérêts immédiats, ne pouvaient avoir aucune pensée pour les autres et ne voulaient rien abandonner pour le bien collectif de l'humanité.

L'humanité avaient un grand besoin de ceux qui sont faits autrement. Il lui fallait des hommes qui prenaient la vie à la légère et qui pouvaient risquer leur fortune et leur prospérité, et même leur vie pour elle. L'humanité avait besoin des hommes qui ne se souciaient ni de la perte, ni des bénéfices et qui n'hésiteraient pas à sacrifier les grands espoirs et les grandes

aspirations qu'entretenaient sur eux leur propres compatriotes et dont ces gens diraient ce que les compatriotes de Sâlih dit à propos de lui :

> « *...O Sâlih, avant cela, tu étais un espoir, chez nous.* »[1]

Le salut de l'humanité ne s'accomplit pas par la force des armes. Il dépend du courage moral et de l'esprit d'auto-sacrifice d'une poignée de gens qui, selon les normes mondaines, sont souvent considérés comme manquant de bonne fortune. Ce sont eux, qui affrontant dangers et périls, délivrent des millions de gens de leurs misères et les mènent du désespoir à l'espoir et de la pauvreté à la grâce. Ce sont ceux qui considèrent que c'est peu de chose, si, par le sacrifice de quelques-uns, beaucoup de gens peuvent avoir accès à la dignité et à la prospérité et si, par quelque perte de prospérité et de richesse, les portes du bien-être spirituel et matériel sont ouvertes à plusieurs.

Le Prophète de l'Islam (ﷺ) fut envoyé à un moment où les Romains et les Perses, qui partageaient le pouvoir dans le monde étaient complètement affaiblis et n'avaient ni le courage moral de risquer le confort de leur vie, ni la vigueur pour faire face aux difficultés de la lutte pour l'humanité en général. Ils ne pouvaient pas abandonner même une petite portion du luxe dont ils s'étaient entourés. Des personnes, qui pouvaient contrôler leurs appétits et leurs instincts physiques, leur gourmandise et leur avarice, se libérer de la servitude à la vie luxurieuse et mener une vie plus intentionnée dédiée aux idéaux nobles et élevés étaient rares parmi eux. C'est pour cette raison qu'un autre peuple fut choisi pour la dispense divine. Les Arabes furent choisis pour être les Compagnons, les Partisans du Saint Prophète de l'Islam (ﷺ) et de sa mission pour anoblir la vie. Ces gens étaient imprégnés de

1. Coran, 11:62.

l'esprit de dévouement et de renonciation et se préparaient au sacrifice de tout ce qu'ils possédaient afin de faire face à toutes les difficultés qu'ils rencontreraient dans l'accomplissement de leur mission. Les artifices de la culture sophistiquée et de la vie de luxe ne pouvaient les séduire, de même que le faste et l'éclat mondain ne pouvaient les charmer. Ils étaient riches parce qu'ils connaissaient le contentement ; ils étaient intelligents parce qu'ils comprenaient les hautes valeurs de la vie. Le Prophète de l'Islam (ﷺ) en personne fit face à des difficultés, à des privations et à des dangers dans l'accomplissement de sa grande mission. Il se tourna contre tous les désirs et ambitions mondains, et contre tout ce qui se mettait en travers de son chemin. Le succès mondain, malgré toutes ses séductions, ne pouvait le charmer ; de même, aucun pouvoir terrestre ne pouvait le faire dévier de son chemin. Les cadeaux les plus tentants comme le pouvoir politique et la suprématie, la richesse et le luxe, qui séduiraient le cœur de n'importe quel homme, il les repoussait sans hésitation quand les Qoraïch les lui offrit alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme. De la même façon, quand sur l'insistance des Qoraych, son propre oncle essaya de le dissuader de sa mission, il dit : « O mon oncle, je jure par Dieu que si les Qoraych mettaient le soleil dans ma main droite et la lune dans ma main gauche, je n'abandonnerai pas ma mission jusqu'à ce qu'elle ait réussi ou que j'aie failli à ma tâche ».

Ces efforts pour la vérité à n'importe quel prix, cette indifférence suprême à l'égard du confort mondain et ce choix délibéré pour une vie de dédicace et de difficultés établit un exemple pour ses Partisans et pour tous ceux qui avaient une mission noble à accomplir et une haute destinée à réaliser. Dans l'accomplissement de sa mission, le Saint Prophète (ﷺ) refusa l'aisance et le confort non seulement à lui-même mais à tous ceux qui l'entouraient : ses femmes, ses enfants, ses connaissances et amis. Ceux qui l'entouraient recevaient toujours moins et on prenait toujours un peu plus d'eux. Ils étaient les premiers dans la bataille et les

derniers à récolter ses bénéfices. Quand il défendait de faire quelque chose, il le défendait en premier à ses propres gens. Quand il y avait la possibilité de gain matériel, les autres étaient traités en premier et son entourage en dernier. Ils étaient souvent privés des bonnes choses de la vie quand ils rencontraient des musulmans en général. Quand le Prophète (ﷺ) défendit l'usure, il commença avec son propre oncle Abbâs Ibn 'Abd al-Mouttalib, dont le commerce de prêt fut le premier à être liquidé et les intérêts qui en étaient accrus furent les premiers à être annulés. Il agissait de la même façon quand il mitigea les maux des querelles sanglantes et quand il absolvait ceux qui avaient tué son propre parent, Rabâ'a Ibn Haris Ibn 'Abd al-Mouttalib, de son sang. Quand la *zakât*, c'est-à-dire la taxe pour les pauvres (qui est une vraie bénédiction et qui se fera jusqu'à la fin du monde) fut promulguée, il défendit à jamais sa famille et ses descendants d'en accepter quelque portion, aussi pauvre qu'ils fussent.

Quand après la conquête de la Mecque, son cousin 'Alî Ibn Abî Tâlib réclama la garde de la clé de la Ka'ba au nom des Banoû Hâchim, il essuya un net refus. Le Saint Prophète (ﷺ) envoya quérir 'Outhmân Ibn Talha et mettant la clé devant lui, il dit : « 'Outhmân ! cette clé est à toi, prends-la. Aujourd'hui, c'est le jour des récompenses pour les obligations et les promesses tenues. Cette clé sera la tienne pour toujours. Personne ne pourra te la prendre à moins qu'on ne la prenne injustement et avec une main cruelle. » Il prêcha l'austérité et la simplicité à ses femmes et leur dit en des termes clairs que si elles étaient disposés à mener une vie difficile, elles pouvaient rester avec lui. Si, de l'autre côté, elles préfèraient mener une vie d'aisance et de confort, elles étaient libres de le quitter. Il leur dit ce que Dieu lui dit :

> *« O le Prophète ! dis à tes épouses : « Si c'est la vie présente que vous voulez, et son décor, alors, venez que je vous donne du bien et vous congédie d'un joli congé. Si c'est Dieu que vous voulez, et Son messager, et la Demeure dernière, alors oui, Dieu a*

préparé pour les bienfaisantes, parmi vous, une énorme rétribution. »[1]

Le monde sait quel fut leur choix. Quand sa propre fille, Fâtima, approcha le Saint Prophète (ﷺ), avec ses mains couvertes d'ampoules tellement elle avait moulu le blé et demanda qu'un esclave lui soit accordé afin qu'elle puisse avoir un peu de répit de ce travail onéreux, il lui répondit que ses réclamations allaient être considérées après que celles des autres personnes aient été satisfaites. Au lieu d'un esclave, il lui fut accordée une prière spéciale pour la gloire de Dieu. C'est ainsi que tous ses proches furent traités. La responsabilité devenait plus grande à mesure qu'on était plus rapproché du Prophète (ﷺ). De tels exemples d'abnégation inspirée soutenaient ceux qui, en embrassant l'Islam, avaient perdu une bonne quantité de leurs possessions mondaines. Bon nombre d'entre eux étaient connus pour leur richesse et le luxe dans lequel ils vivaient, bon nombre avaient même perdu leur moyen de subsistance. Des événements qui allaient former la destinée de l'humanité semblaient attendre que ces hommes décident s'ils étaient prêts à se sacrifier pour le bien de l'homme. La décision fut proclamée en des termes clairs. Les Arabes décidèrent de faire face à la lutte et ils triomphèrent. Ils firent face victorieusement à des épreuves et subirent des privations avec une force d'âme peu commune dans l'Histoire des hommes. Et on réclamait encore d'eux. Quand les *Ansâr* à Médine), qui en servant l'Islam avaient complètement abandonné leurs fermes et leurs vergers, leur source majeure de subsistance, demandèrent à aller prendre soin d'eux, ils furent rabroués et furent, selon les mots du Coran :

1. Coran, 33:28-29.

> « *Et faites largesses, dans le sentier de Dieu. Et ne vous jetez pas de vos propres mains dans la destruction.* »[1]

Telles étaient les leçons d'auto-discipline que le Prophète (ﷺ) enseignait (non seulement en paroles mais il en fit des préceptes) à ceux qui étaient chargés de porter le message et de s'acquitter de ses grandes responsabilités. Tel fut également l'entraînement de ces Arabes et d'autres qui acceptèrent par la suite la mission et qui avaient leur grande part de difficultés et de privations dans la lutte pour sa propagation. Ils sont ainsi exhortés par Dieu :

> « *Dis : « Si vos pères et vos enfants et vos frères et vos épouses et vos clans et les biens que vous gagnez et le négoce dont vous craignez le déclin et les demeures qui vous agréent vous sont plus chers que Dieu et Son messager et la lutte dans le sentier de Dieu, alors attendez que Dieu fasse venir Son commandement ! Et Dieu ne guide pas les pervers.* »[2]

Ailleurs, il est dit :

> « *Ce n'était point aux habitants de Médine, ni aux Bédouins autour d'eux, de rester en arrière du messager de Dieu, ni de préférer leur propre vie à la sienne !* »[3]

Ainsi étaient les gens de la résolution et du courage, de la renonciation et du sacrifice à partir desquels la prospérité et le bonheur de l'humanité allaient être bâtis. Et on les mettait à l'épreuve de temps à autre. On leur a dit :

---

1. Coran, 2:195.
2. Coran, 9:120.
3. Coran, 2:155.

> « *Très certainement Nous vous éprouverons de quelque façon, effroi et faim, et diminution de biens, de personnes et de fruits.* »[1]

On leur a aussi dit :

> « *Est-ce que les gens comptent qu'ayant dit « Nous croyons » on les laissera et qu'ils ne seront pas éprouvés ?* »[2]

Si les Arabes avaient hésité à accepter ce commandement et craint d'en porter les grandes responsabilités, l'obscurité et l'Ignorance de la vie contemporaine n'auraient point été diminuées, de même que la période de misère et de pauvreté n'aurait point été raccourcies :

> « *...Si vous ne faites pas cela, il y aura du désordre sur terre ainsi qu'une grande dépravation.* »[3]

Le monde était à un carrefour au 6ème siècle Ap. J.C. Deux alternatives s'offraient à lui. L'un était qu'un groupe de personnes dévouées et divinement inspirées aillent de l'avant, risquent leur prospérité et leurs richesses, leurs parents et amis et tout ce qui est cher à l'homme, se privent de tous les plaisirs de la vie et offrent même leurs têtes pour le bien collectif de l'humanité. L'autre était de laisser les choses comme elles étaient et de continuer à mener une vie d'intérêt personnel et de sybaritisme et de préférer le gain personnel au bien-être des êtres humains. Dans ce cas, le monde, bercé par l'ignorance et l'apathie serait resté plongé dans la fondrière de la misère et de l'obscurité.

Toutefois, Dieu voulut du bien pour l'humanité et donna aux Arabes la résolution et le courage nécessaire pour ôter la pre-

1. Coran, 2:255.
2. Coran, 29:2.
3. Coran, 8:73.

mière alternative. Le destin de l'humanité fut décidé et l'homme commença à aller de l'avant sous le commandement des Arabes. Le Prophète (ﷺ) insuffla aux Arabes l'esprit de la Foi et de la renonciation, et leur enseigna à croire de tout leur cœur dans l'Au-delà et dans les grandes récompenses réservées aux croyants et à ceux qui font de bonnes actions. Soutenus par l'espoir de cette récompense et inspirés par l'esprit de rendre service, ces Arabes détournèrent leurs yeux du confort de la vie, renoncèrent à tout ce que le cœur de l'homme convoite et se sacrifièrent afin d'aider l'humanité à atteindre le bonheur et la dignité. Ils suèrent du sang et de l'eau avec foi et sincérité et n'hésitèrent point à donner même leurs vies. Donc, Dieu les bénit avec la meilleure des récompenses : En vérité, Dieu aime ceux qui font de bonnes actions.

Le monde est arrivé au même point où il était au 6ème siècle Ap. J.C. Le moment est certainement venu pour les Arabes (qui ont des liens spéciaux avec le Saint Prophète (ﷺ)) d'aller de l'avant et d'offrir de nouveau leur vie afin de changer la destinée de l'humanité. Pour la délivrer de ses misères présentes et la sauver des désastres imminents, ils doivent risquer une fois de plus leur aisance et leur confort, leurs richesses et leurs possessions et même leurs perspectives d'avenir. Après, la vie sera de nouveau transformée et l'homme pourra marcher dignement vers le but de sa haute destinée. L'autre alternative est que les Arabes restent absorbés par des préoccupations d'intérêts personnels, de préférence pour des bureaux, des emplois, des salaires et des revenus et qu'ils s'assurent le plus grand confort possible. Dans ce cas, le monde restera dans le bourbier dans lequel il a pataugé depuis quelques temps.

Si la jeunesse arabe, asservie par des pensées égoïstes, reste assujettie au confort et aux distractions des grandes cités, si le pivot autour duquel tourne sa vie n'est que l'estomac et le confort matériel, si tous ses efforts et ses énergies visent son bien-être personnel et le succès mondain, alors la résurrection de l'huma-

nité ne restera qu'un rêve qui ne deviendra jamais réalité. La jeunesse de la période pré-islamique avait également de grandes mises dans la vie et aussi une grande intelligence, mais, en poursuivant le chemin de son choix, elle sacrifia son confort physique et même son avenir. Le poète Oumraul Qays fut capable de dire :

> « Si je voulais une vie ordinaire, juste un peu aurait été suffisant. Mais j'aspire à une grandeur durable qui soit digne d'un homme comme moi. »

Une fois de plus le courage de la jeunesse musulmane est requis qui pourrait de par son sacrifice, ériger un pont afin que la vie puisse traverser jusqu'à sa noblesse et son bonheur essentiels. La vie, comme la terre, à besoin de fertilisants. La seule chose qui puisse fertiliser la vie afin qu'elle donne le meilleur d'elle-même est la renonciation par la jeunesse musulmane de ses ambitions personnelles afin d'amener l'Islam à sa pleine réalisation et de remplir la terre de Dieu, de paix et d'abondance. Aujourd'hui une humanité délaissée requiert le courage et la résolution de ceux qui peuvent abandonner pour elle aisance et confort, occasions de gains mondains et préoccupations pour le succès, et la prospérité individuelle.

Si les musulmans en général et les Arabes en particulier, décident de relever le défi et si, par le sacrifice de quelque-uns, l'humanité peut être ramenée du chemin de la ruine à celui qui mène au salut, alors ce sera une bonne affaire qui l'emportera sur les sacrifices qui seront faits.

> « O cœur, dans la marche de l'amour, tout est gain. Ce n'est qu'une perte et vie, et ce n'est pas une grande perte, après tout. »

Les espérances que le monde musulman fonde en le monde arabe. — A cause de ses caractéristiques, de sa situation et de son importance politique, le monde arabe a le droit et la compé-

tence nécessaire de porter les responsabilités de la mission de l'Islam. Il peut aisément assumer le commandement du monde musulman en entier, se renforcer afin de faire face à l'Europe, et, par la grâce de Dieu, renforcer la force de sa foi, acquérir de la suprématie, et ramener le monde une fois de plus de l'obscurité à la lumière de la misère à la grâce, de la destruction et de la ruine à la paix et à la prospérité. Dans les mots mêmes du messager musulman à la cour de Xères, il pourrait une fois de plus « ramener les hommes de l'adoration de l'Homme à celle de Dieu, des banalités de la vie à l'expansion de la Foi, des injustices des sectes à la justice de l'égalité de l'Islam. »

Le monde entier se tourne vers les musulmans pour son salut alors que le monde musulman se tourne vers les Arabes pour son commandement. Est-ce que le monde musulman peut satisfaire les espérances du monde ? Est-ce que le monde arabe peut se ressaisir ? Depuis longtemps, une humanité déchirée et mutilée crie, dans les mots d'Iqbâl, au secours, croyant encore que les mains qui ont construit la Ka'ba, peuvent reconstruire l'humanité :

« Tu est le gardien, le dépositaire de l'ordre Eternel
Tu est le flanc droit, le flanc gauche du Maître de l'Univers
O ! toi créature de poussière, tu es le Temps et tu es la Terre
Bois le vin de la conviction et sors de la taverne du doute.
Réveille-toi ! Réveille-toi ! de ton sommeil profond.
De ton sommeil profond, réveille-toi, de ton sommeil profond, réveille-toi, réveille-toi
De ton sommeil profond, de ton sommeil profond, réveille-toi.
Je demande grâce des Cheerins et des Purvazes de l'Europe.
Le monde est devenu dissolu par la spoliation de l'Europe.
O ! toi constructeur de la Ka'aba, lève-toi et rebatis un nouveau monde.

Table des matières

Avant-propos 7

Préface 9

Première partie : Avant l'avènement du Prophète 17
Chapitre 1 : L'humanité vers la mort 19
Chapitre 2 : Le système politique et monétaire du monde pré-islamique 45

Deuxième partie : De l'Ignorance à l'Islam 59
Chapitre 1 : La méthode des prophètes pour réformer et changer les gens 61
Chapitre 2 : Le voyage du musulman de l'Ignorance à l'Islam 67
Chapitre 3 : La société musulmane 83
Chapitre 4 : La transformation du monde ignorant en une ère d'humanité 95

Troisième partie : L'époque musulmane 99
Chapitre 1 : L'ère du commandement musulman 101
Chapitre 2 : La décadence dans la vie musulmane 121
Chapitre 3 : Le rôle du commandement ottoman 141

Quatrième partie : La montée de l'Occident et ses conséquences 153
Chapitre 1 : L'Europe matérialiste 155
Chapitre 2 : La montée du nationalisme 191
Chapitre 3 : L'Europe sur la voie du suicide 199
Chapitre 4 : La véritable perte de l'humanité pendant la colonisation européenne 214

Cinquième partie : Le monde de l'Islam en action 241
Chapitre 1 : La renaissance du monde musulman 243
Chapitre 2 : Le monde arabe préside 267

Table des matières 285

Achevé d'imprimer sur les presses de *Grafo*
Production: atelier54@wanadoo.es
Dépôt légal: 1er. trimestre 2007

Peu d'études et de recherches ont analysé le rôle que la civilisation musulmane a eu sur le développement et le bien-être de l'Humanité. Généralement, les historiens effacent ou minimisent des siècles de présence et d'influence musulmane sur le monde occidental et les autres civilisations.

Cet ouvrage a le mérite d'étudier, de façon objective et nouvelle, l'impact de l'Islam sur l'Histoire et le progrès humain, et la perte de l'Humanité avec la décadence des Musulmans.

L'auteur analyse avec précision et perspicacité les événements historiques, depuis le sixième siècle jusqu'à nos jours, pour expliquer bon nombre de maux dont souffre aujourd'hui l'Humanité toute entière.

L'auteur montre à quel point l'impact de l'Islam sur l'Histoire de l'Humanité fut positif et quelles sont les causes de la dépravation actuelle et du déclin spirituel que l'on peut observer dans la plupart des pays. Il juge la perte du « commandement des affaires mondiales par les Musulmans » comme un résultat tragique pour l'Humanité. Il argumente que l'Islam est toujours vivant, dynamique et ne sera jamais obsolète.

Aboû al-Ḥasan 'Alî Nadwî (1914-1999) était de renommée mondiale. Son livre, dont nous présentons ici la traduction française, connut un vif succès dans le monde musulman, il fut réédité une dizaine de fois et traduit dans plusieurs langues. Il a travaillé toute sa vie pour la renaissance de l'Islam, a participé à des conférences, écrit de nombreux livres. Il fut membre de nombreuses institutions et organisations internationales.

ISBN 978-2-909469-02-7

Prix : 17,50 €